

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE.

Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 75 c. franc de port par la poste.

Les Exemplaires exigés par la loi, ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Tous sont signés du Libraire éditeur.

H. Langlois

On trouve chez le même Libraire :

L'ABRÉGÉ de la Géographie universelle de GUTHRIE, seule et véritable édition, 1 vol. *in*-8°. avec 10 cartes enluminées. Prix, 6 fr. br. et 7 fr. rel.

Sous presse.

LA 3ᵉ ÉDITION FRANÇAISE de la Géographie complète du même auteur, traduite de l'anglais sur la 18ᵉ *édition*, par Fr. Noel, ex-professeur en l'université de Paris, etc. etc. 6 vol. *in*-8°. et 1 d'Atlas.



FRONTISPICE.



Faustulus, ayant trouvé Romulus et Rémus, les donne à sa Femme pour les nourir.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE,

depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'Empire Romain en Occident,

Par le Docteur GOLDSMITH:

traduit de l'anglais sur la douzième édition:

A L'USAGE

de *toutes* les Classes et Pensions d'Angleterre; destiné à celles de FRANCE:

avec quatre Figures et trois Cartes enluminées.

PREMIÈRE PARTIE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Libraire, quai des Augustins, n°. 45.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

IX. — 1801.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'Abrégé que *Goldsmith* a fait de l'*Histoire Romaine*, a été adopté dans tous les colléges d'Angleterre; et son ouvrage est devenu un livre classique. Nous ne nous en étonnerons point, si nous faisons attention au talent de l'auteur du Vicaire de Wakefield et à la réputation dont il jouit.

Au lieu de noyer les faits dans des réflexions morales, *Goldsmith* présente sans cesse un tableau rapide dont toutes les parties se lient les unes aux autres. Son style vif, et plein de concision, l'a plus d'une fois fait comparer à Tacite. De temps en temps il lui échappe une réflexion; mais elle est si précise, et sur-tout si naturelle, qu'on croit toujours soi-même l'avoir faite avant de la lire.

Cet Abrégé peut paraître volumi-

neux au premier coup-d'œil ; mais ce reproche tombe, en pensant au grand nombre d'événemens qu'il renferme. C'est le seul qui présente à-la-fois l'*Histoire de la République de Rome et de l'Empire Romain.*

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Romains.

Les Romains, voulant jeter du merveilleux sur leur origine, prétendaient descendre des dieux. Après avoir couru des dangers, Enée, fils de Vénus et d'Anchise, jouet de la fortune, débarqua en Italie. Latinus, roi des Latins, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna en

L'an du monde 2823.

mariage sa fille Lavinie. Turnus, roi des Rutules, ayant, depuis long-temps, des prétentions sur Lavinie, fut le premier qui se déclara contre Enée : ce qui donna lieu à une guerre dans laquelle Turnus périt, et le héros Troyen fut victorieux. Enée bâtit ensuite une ville, à laquelle il donna le nom de *Lavinium*, en honneur de sa femme; et quelque temps après, s'étant engagé dans une guerre contre Mézence, l'un des petits princes de ce pays, il fut à son tour vaincu, et mourut dans un combat, après un règne de quatre ans.

Numitor, quinzième roi en ligne directe depuis Enée, prit possession de la couronne, en vertu d'un testament de son père. Il eut un frère appelé Amulius, qui hérita des trésors qu'on avait apportés de Troie. Comme les richesses rendent ambitieux, Amulius fit usage de celles qu'il avait, pour détrôner son frère, et trouva bientôt les moyens de s'emparer du royaume. Il ajouta un nouveau crime à son usurpation, en commettant un meurtre. Il sacrifia le fils de Numitor à ses soupçons; et pour se délivrer de la crainte d'être un jour troublé dans la possession d'un pouvoir usurpé, il força Rhéa-Silvia, fille

unique de son frère, de se faire vestale. La chasteté à laquelle elle se vouait dans ce nouvel état, assurait les prétentions de ses enfans.

Cependant l'événement rendit toutes ses précautions inutiles. Rhéa-Silvia fut appelée pour remplir quelques fonctions du culte dans le temple de Mars, situé près de la ville. Une source coulait à travers le bois, au milieu duquel était situé le temple, et la prêtresse y venait puiser l'eau nécessaire pour le sacrifice, et dont elle avait besoin pour l'exercice de ses fonctions sacerdotales. Elle y fut surprise par un homme déguisé en soldat, et dans le costume sous lequel on représentait Mars ordinairement. D'autres prétendent qu'elle y trouva un jeune homme, à qui elle avait donné rendez-vous. Quand l'époque fut arrivée où Rhéa ne put plus cacher sa grossesse, elle déclara que le dieu Mars en était la cause. Le temple, le bois sacré, et la présence de ce dieu qu'on croyait résider dans le sanctuaire qui lui était consacré, furent autant de circonstances qui donnèrent à ce crime une couleur moins odieuse, quand même il y aurait eu de sa faute, ou qu'elle n'eût été que la victime

d'un accident. Quel que pût être son amant, soit que quelqu'un l'eût séduite en prenant un si grand nom, soit enfin qu'Amulius lui-même, qu'on soupçonnait de cette violence, s'en fût rendu coupable, elle donna le jour à deux enfans, qui ne furent pas plutôt nés, que l'usurpateur jura de les détruire. On condamna la mère à être brûlée toute vive; supplice dont on punissait ordinairement les vestales qui violaient leur vœu de chasteté, et l'on fit jeter les deux jumeaux dans le Tibre. Lorsqu'on exécuta cet arrêt rigoureux, la rivière était, par hasard, débordée: de manière que l'endroit où l'on jeta les enfans, étant éloigné du courant, l'eau était trop basse pour les entraîner. Selon quelques-uns, ils furent exposés dans un berceau, qui, après avoir flotté quelque temps, resta à sec sur le rivage, au moment où les eaux se retiraient. Une louve, descendant des montagnes pour étancher sa soif, courut au cri des enfans, et les alaita sous un figuier. Elle les caressait et les léchait comme ses propres nourrissons, et les deux frères se pendaient à ses mamelles, comme si c'eût été leur mère. Un tel spectacle frappa d'étonnement Faustulus, intendant des ber-

gers du roi. Il les emporta chez lui, les donna pour les nourrir à sa femme Lucrèce, qui les éleva comme ses enfans. Quelques-uns prétendent que les bergers, n'ignorant pas la vie scandaleuse de cette femme, lui avaient donné le surnom de *Louve*; et ils expliquent ainsi le merveilleux de cette histoire.

On remarqua de bonne heure, dans Romulus et Rémus, aussi miraculeusement conservés, des talens et des inclinations au-dessus de la bassesse de l'origine qu'on leur supposait. Ils avaient, dès leur enfance, un air de grandeur et de supériorité, qui semblait déceler leur rang. Ils menèrent cependant, comme les autres, la vie des bergers, travaillant pour se procurer leur nourriture, et se construisant eux-mêmes leurs cabanes. Ils se dégoûtèrent bientôt de l'oisiveté de la vie pastorale, et se mirent à chasser, en dirigeant leurs troupeaux. Non contens de combattre les bêtes, ils tournèrent leurs forces contre les voleurs de leurs pays, à qui ils enlevèrent souvent leur butin, qu'ils partagèrent entre les bergers. Le nombre des jeunes gens qui se joignaient sans cesse à eux, s'accrut à un tel point, qu'ils

furent bientôt en état de tenir des assemblées, et de célébrer des jeux. Les deux frères furent surpris dans l'une de leurs courses. Rémus fut fait prisonnier, conduit devant le roi, et accusé d'avoir pillé et ravagé les biens de Numitor. Romulus s'échappa; mais on envoya Rémus à Numitor, afin qu'il pût se faire justice lui-même.

D'après quelques circonstances, Faustulus avait toujours soupçonné que les deux enfans dont il avait eu soin étaient les mêmes qu'Amulius avait exposés sur le Tibre. Il fit part de ses soupçons à Romulus. Numitor instruisit Rémus de son côté. Depuis ce moment, on ne pensait qu'aux moyens de se défaire du tyran. On l'assiégea de tous côtés; et au milieu de l'étonnement que causait une pareille entreprise, il fut pris et mis à mort. Numitor, détrôné depuis quarante ans, reconnut ses petits-fils, publia l'éducation qu'ils avaient reçue, ainsi que l'événement qui les lui avait fait connaître: et la couronne lui fut rendue.

Les deux frères, laissant à Numitor le royaume d'Albe, se déterminèrent à bâtir une ville sur le terrein où ils avaient été exposés et sauvés. Mais ayant tous les deux

malheureusement le desir de régner, il s'éleva entre ces deux jeunes gens une querelle qui se termina d'une manière tragique. Etant jumeaux, aucun des deux ne pouvait faire valoir le droit de naissance. Alors le roi leur conseilla de consulter le vol des oiseaux, afin de savoir auquel des deux les dieux propices décerneroient l'honneur de gouverner la ville naissante, et de régner conséquemment sur son frère. Afin de suivre ce conseil, chacun se plaça sur une colline différente. Rémus apperçut six vautours, et le moment d'après, Romulus en vit douze. Deux partis se formèrent à cette occasion : l'un se déclara pour Rémus, qui le premier avait découvert les oiseaux ; l'autre pour Romulus qui avait apperçu le plus grand nombre. Chacun se prétendait vainqueur ; l'un pour avoir vu le présage le premier, l'autre pour avoir découvert un nombre plus considérable. Ces avis différens produisirent une querelle qui fut suivie d'un combat, dans lequel Rémus fut tué. On rapporte que ce fut par son frère, qu'il avait provoqué en sautant avec mépris sur les murs de la ville.

Agé de dix-huit ans, Romulus, que la

mort de son frère rendait le seul maître, jeta les fondemens d'une ville qui devait donner des loix au monde. On l'appela *Rome*, du nom de son fondateur. Romulus la construisit sur le mont Palatin, où le présage heureux lui était apparu. Sa forme était presque quarrée, elle contenait environ mille maisons. Elle avait presqu'un mille de circonférence, et dominait sur un petit territoire d'environ huit milles. Cependant, quelque petite qu'elle paraisse, elle était mal peuplée; et le premier moyen qu'on mit en usage pour accroître le nombre de ses habitans, fut d'en faire un asyle pour tous les malfaiteurs, les esclaves, et tous ceux qu'attirerait la nouveauté. Ils vinrent en foule, et contribuèrent à augmenter le nombre des sujets de notre nouveau législateur.

L'an du monde 3252, et 752 ans avant J. C.

CHAPITRE II.

Depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Romulus.

La ville était à peine fondée, que ses grossiers habitans pensèrent à se donner des loix. Romulus, par un acte d'une grande générosité, leur laissa la liberté de choisir leur roi; et par reconnaissance, ils élurent leur fondateur. On le reconnut donc comme le chef de la religion, le souverain magistrat de Rome, et le général de l'armée. Outre une garde pour accompagner sa personne, on convint qu'il serait précédé de douze licteurs armés de haches et de faisceaux, pour faire exécuter les loix aussi bien que pour frapper les esprits de l'idée de l'autorité du chef.

Le sénat, qui devait servir de conseil au prince, fut composé de cent des principaux citoyens de Rome, dont l'âge, la sagesse et la valeur leur donnaient une autorité naturelle sur leurs compatriotes; et le roi nommait le premier sénateur, et le désignait

pour gouverner la ville toutes les fois que la guerre le forcerait de s'absenter.

Les plébéiens, troisième ordre de l'état, faisaient exécuter les loix faites par le roi et le sénat. Tout ce qui était relatif à la paix ou à la guerre, à l'élection des magistrats, et même à celle d'un roi, était confirmé dans leurs assemblées.

Le premier soin du nouveau roi fut de s'occuper des intérêts de la religion. On ne connaît point précisément la forme de leur culte : mais la plus grande partie de la religion de ce siècle consistait à croire aveuglément aux oracles et au pouvoir des devins, qui prétendoient, d'après des observations sur le vol des oiseaux et les entrailles des animaux, connaître le présent et prédire l'avenir. Romulus ordonna expressément par une loi, qu'on n'entreprendrait rien, qu'on ne ferait aucune élection sans les avoir d'abord consultés.

On défendit aux femmes de se séparer de leurs maris sous aucun prétexte que ce pût être, pendant que les maris avaient, au contraire, le pouvoir de répudier leurs femmes, et même dans quelques cas, de les mettre à mort. Les loix sur les enfans et

leurs parens étaient encore plus sévères. Le père avait un pouvoir entier sur sa famille, et pouvait disposer des biens de ses enfans et de leur vie. Il pouvait les emprisonner ou les vendre à toutes les époques de leur vie, ou dans quelque rang qu'ils fussent placés.

Après avoir tâché de rendre ses sujets soumis aux loix, Romulus donna des ordres pour s'assurer de leur nombre. Il n'allait pas au-delà de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers en état de porter les armes. On les divisa conséquemment en trois tribus, et l'on assigna à chacune un quartier différent de la ville. Chaque tribu fut subdivisée en dix curies ou compagnies, composées de cent hommes, avec un centurion pour les commander. Un prêtre, appelé curion, fut chargé d'offrir le sacrifice, et deux des principaux habitans, auxquels on donna le nom de duumvirs, furent destinés à faire rendre la justice.

Par ces sages réglemens, la puissance de la nouvelle ville augmentait de jour en jour. On y venait en foule des villes voisines; mais on paraissait avoir besoin de femmes pour assurer sa durée. Dans cet état cri-

tique, Romulus, d'après l'avis du sénat, envoya des députés aux Sabins, ses voisins, pour leur demander leur alliance, en leur offrant de la cimenter d'une manière indissoluble. Les Sabins, regardés alors comme le peuple le plus guerrier de l'Italie, rejetèrent la proposition avec dédain. Romulus annonça aux villages voisins une fête en l'honneur de Neptune, et fit de magnifiques préparatifs. Ces fêtes étaient ordinairement précédées de sacrifices, et terminées par le spectacle de la lutte, des gladiateurs, et de la course des chars. Les Sabins, comme il l'avait prévu, accoururent les premiers, menant avec eux leurs femmes et leurs filles, pour leur faire partager le plaisir du spectacle. Au moment où les jeux commençaient, et pendant que les étrangers étaient attentifs à ce qui se passait, les jeunes gens de Rome entrèrent l'épée à la main, s'emparèrent des femmes les plus jeunes et les plus belles, et les enlevèrent de force. Vainement les parens réclamèrent contre l'hospitalité violée, vainement les filles elles-mêmes s'opposèrent aux entreprises de leurs ravisseurs : la constance et les caresses obtinrent les faveurs que la timidité avait d'abord re-

fusées ; et les Romains devinrent bientôt l'objet de la tendresse de ces femmes, après avoir été celui de leur aversion.

Bientôt il en résulta une guerre sanglante. Les villes de Cénina, d'Antemna et de Crustumerium furent les premières qui résolurent de venger la cause commune que les Sabins semblaient différer de poursuivre. Mais en prenant des routes séparées, ils devinrent une conquête plus facile pour Romulus, qui fit un usage avantageux de sa victoire. Au lieu de détruire leurs villes, ou d'en diminuer le nombre, il y plaça seulement des colonies de Romains, pour servir de frontières, et garantir Rome d'une invasion plus éloignée.

Tatius, roi de Cures, ville des Sabins, fut le dernier, quoique le plus formidable, qui entreprit de tirer vengeance de l'affront qu'avait reçu son pays. Il entra sur le territoire de Rome à la tête de vingt-cinq mille hommes; et non content d'une telle supériorité de forces, il usa de stratagêmes. Tarpéia, fille du commandant du Capitole, tomba, par hasard, entre ses mains, au moment où laissant derrière elle les murs de la ville, elle venait chercher de l'eau. A

force de promesses, il l'engagea à livrer une des portes de la ville à son armée. Elle exigeait pour récompense ce que les soldats portaient sur leurs bras, voulant désigner leurs bracelets. Soit que les Sabins ne la comprissent pas, soit qu'ils voulussent la punir de sa perfidie, ils jetèrent dessus elle leurs boucliers au moment où elle entrait dans la ville, et la tuèrent. Maîtres de cette manière du Capitole, ils engagèrent, peu après, une affaire générale, qu'ils recommencèrent pendant quelques jours, avec un succès égal des deux côtés, et aucune des deux armées ne parla de se soumettre : c'était dans la vallée située entre le Capitole et le mont Quirinal que se donna le dernier combat entre les Romains et les Sabins. On se battait de toutes parts, et le carnage était considérable, quand l'attention, fixée des deux côtés de cette scène cruelle, changea d'objet. Les femmes des Sabins enlevées par les Romains, parurent les cheveux épars, sans ornemens, au milieu des combattans. Dédaignant leur propre danger, elles imploraient à grands cris la pitié de leurs maris et de leurs pères, qu'elles conjuraient de cesser le combat. Par une impulsion mu-

tuelle, les combattans laissèrent tomber leurs armes. On conclut un traité, et l'on convint que Romulus et Tatius régneraient ensemble à Rome avec un pouvoir égal et les mêmes prérogatives; qu'on admettrait dans le sénat cent Sabins; que la ville retiendrait son premier nom, mais que les citoyens seraient appelés Quirites, du nom de ceux qui habitaient Cures, la principale ville des Sabins, et que les deux nations étant ainsi unies, ceux d'entre les Sabins qui le voudraient, habiteraient Rome, et jouiraient des mêmes priviléges que les citoyens. Environ cinq ans après, Tatius fut tué par les Laviniens, pour avoir protégé quelques-uns de ses gens qui les avaient pillés et avaient assassiné leurs ambassadeurs. De sorte que Romulus se vit encore une fois le seul maître de Rome.

De pareils succès rendirent le conquérant orgueilleux. Au lieu de se contenter des bornes dans lesquelles on avait sagement renfermé son autorité, il affecta bientôt un pouvoir absolu, violant les loix auxquelles il avait lui-même promis d'obéir. Cette conduite déplut au sénat, qui n'était plus qu'un instrument propre à légitimer ses or-

dres rigoureux. Nous ignorons le moyen qu'ils employèrent pour se délivrer du tyran. Les uns prétendent qu'il fut mis en pièces dans la salle du sénat; d'autres, qu'il disparut en passant la revue de son armée Ce qu'il y a de certain, c'est que les sénateurs profitèrent du secret de cette action et de la disparition du corps, pour persuader au peuple qu'il avait été enlevé au ciel, contens ainsi d'honorer comme un dieu celui dont ils n'avaient pas voulu pour roi. Romulus régna 36 ans; et après sa mort, on lui éleva un temple sous le nom de Quirinus.

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Romulus jusqu'à celle de Numa-Pompilius, second roi de Rome.

An 38 de la fondation de Rome.

À la mort de Romulus, la ville parut divisée sur le choix d'un successeur. Les Sabins étaient en droit de l'élire parmi eux; mais les Romains ne pouvaient supporter l'idée de donner le trône à un étranger. Dans cette indécision, les sénateurs voulurent remplir la place du roi, en gouvernant, chacun à leur tour, pendant cinq jours, et jouir dans cet espace de temps de tous les honneurs et des priviléges de la royauté. Cette nouvelle forme de gouvernement subsista pendant une année; mais les plébéïens, voyant que cette nouvelle manière de transférer le pouvoir ne faisait que multiplier leurs travaux, demandèrent avec instance qu'on changeât ce nouveau mode. Le sénat, étant ainsi forcé de faire un choix, élut un

Sabin, appelé Numa-Pompilius. Ce choix fut généralement approuvé par le peuple.

Numa-Pompilius, alors âgé d'environ 40 ans, était, depuis long-temps, célèbre par sa piété, sa justice, sa modération et sa vie exemplaire. Instruit dans les sciences et la philosophie des Sabins, il vivait retiré à Cures, content d'une modique fortune, et n'ambitionnant pas des honneurs plus élevés. Ce ne fut point sans répugnance qu'il accepta la dignité qu'on lui offrait. A la joie que causait au peuple la nouvelle de son acceptation, on aurait cru qu'on venait de lui donner un empire plutôt qu'un roi.

Aucun monarque ne convenait mieux que Numa, dans un moment où le royaume était composé de différens petits Etats nouvellement conquis, mais dans lesquels il ne régnait aucune union. On avait besoin d'un maître qui pût adoucir leur férocité par des loix et des réglemens sages, et leur inspirer par son exemple l'amour de la religion et des vertus sociales.

Numa-Pompilius employa tout son règne à rendre à ses sujets la piété aimable, à leur faire respecter les dieux. Il fit construire de nouveaux temples, établit un culte,

institua des fêtes ; et par la sainteté de sa vie, il sut persuader à son peuple qu'il avait des conférences secrètes avec la déesse Egérie. D'après son avis, il éleva à Jupiter un temple qui devait être fermé pendant la paix, et ouvert pendant la guerre. Il fit consacrer quatre vestales, auxquelles il accorda de grands priviléges.

Pour encourager l'agriculture, il partagea entre les personnes les plus pauvres du peuple les terres que Romulus avait conquises pendant la guerre. Il régla le calendrier, abolit la distinction qui existait entre les Romains et les Sabins, en les forçant de vivre ensemble, et d'embrasser chacun l'état qui lui convenait. Etant âgé d'environ 83 ans, après en avoir régné 43 dans une paix profondé, il mourut, en ordonnant, contre la coutume du temps, que son corps serait enseveli dans un coffre de pierre, et que ses livres de cérémonies religieuses, dont douze étaient en langue latine, et autant en grec, seraient pareillement mis à ses côtés dans un autre coffre.

CHAPITRE IV.

Depuis la mort de Numa jusqu'à celle de Tullus-Hostilius, troisième roi de Rome.

An 82 de la fondation de Rome.

A la mort de Numa, le sénat fut encore une fois chargé de gouverner, jusqu'à ce que le peuple se donna pour roi Tullus-Hostilius. Le gouvernement approuva ce choix. Ce monarque, petit-fils d'un noble Romain, qui s'était d'abord signalé contre les Sabins, avait un caractère entièrement opposé à celui de son prédécesseur. D'humeur guerrière, il était encore plus passionné pour l'art militaire, que ne l'avait été le fondateur de l'empire : aussi chercha-t-il des prétextes pour mener ses troupes au combat.

Le peuple d'Albe fut le premier qui lui fournit l'occasion de se livrer à son penchant pour les armes. Les troupes des deux Etats se rencontrèrent à cinq milles de Rome, résolues de décider par un combat le sort des

deux royaumes. Dans ce temps les batailles étaient décisives. Les deux armées furent pendant quelques instans rangées en ordre de bataille, attendant le signal, accusant la lenteur de leurs chefs, quand le général d'Albe fit une proposition inattendue qui empêcha l'action. S'avançant au milieu des deux armées, il offrit aux Romains de terminer la querelle par un combat particulier, ajoutant que le peuple, dont le champion serait vaincu, se soumettrait à l'autre. Une proposition de cette nature convenait au caractère impétueux du roi de Rome, et fut acceptée par ses sujets avec d'autant plus de joie, que chacun d'eux espérait être choisi pour défendre la cause de son pays. Il y avait alors trois frères jumeaux dans chaque armée. Les *Horaces* étaient le nom de ceux des Romains, et les *Curiaces* celui des frères du peuple d'Albe. Tous les six étaient également remarquables par leur courage, leur force, leur activité; on résolut de leur confier le sort du combat. Les champions en viennent aux mains : négligeant de veiller à sa sûreté, chacun ne pensait qu'à vaincre son adversaire. Saisis d'horreur, tremblans à chaque coup, desirant de partager le dan-

ger, les spectateurs attendaient en silence que le hasard parût décider la gloire du combat. On crut que la victoire, long-temps douteuse, se déclarait contre les Romains; ils virent deux de leurs champions étendus sans vie, et les trois Curiaces qui étaient blessés faisant des efforts lents et pénibles pour atteindre le troisième, qui semblait demander grace par sa fuite. Cependant ils s'apperçurent bientôt que sa fuite n'était que feinte, et que trop faible pour soutenir à la fois le choc de ses trois adversaires, son but n'était que de les séparer. Bientôt en effet il s'arrête; et se retournant contre le premier qui était plus près de lui, il l'étend à ses pieds. Le second, qui venait à son secours, éprouva le même sort. Il ne restait plus à combattre que le dernier des Curiaces, qui, fatigué, épuisé par ses blessures, présentait une victoire facile. Il fut tué presque sans résistance; et le cri du vainqueur montrant sa victime, apprit aux Romains leur supériorité. L'armée d'Albe se soumit aussi-tôt.

Mais les vertus de ce siècle n'étaient point sans mélange. Cette même main qui venait, le matin, de sauver sa patrie, fut teinte le soir du sang d'une sœur. En revenant en

triomphe du champ de bataille, il ne vit point sans indignation sa sœur baignée de larmes, et pleurant la perte de son amant, l'un des Curiaces, à qui elle avait été fiancée. Il la tua dans la fureur qu'avait excité dans lui ce spectacle. Le sénat blâma cette action : les magistrats la condamnèrent. Cependant, ayant appelé au peuple, il fut absous.

Hostilius mourut après un règne de trente-deux ans. Suivant les uns, il fut frappé de la foudre. D'autres croient, avec plus de probabilité, qu'il fut massacré.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Tullus-Hostilius jusqu'à celle d'Ancus-Martius, quatrième roi de Rome.

An 114 de la fondation de Rome.

APRÈS un interrègne, comme dans les précédens règnes, *Ancus-Martius*, petit-fils de Numa, fut élu roi par le peuple. Le sénat confirma ensuite ce choix. Comme ce monarque descendait de Numa, il parut prendre ce prince pour modèle. Il institua des cérémonies sacrées qui devaient précéder une déclaration de guerre : mais en même temps, il saisit toutes les occasions de conseiller à ses sujets de s'adonner aux arts d'agriculture, et de laisser de côté les ruses de guerre qui pourraient être le moins utiles.

Les puissances voisines regardèrent ces institutions et ces réglemens plutôt comme des preuves de lâcheté, que comme des marques de courage. Les Latins commencèrent donc à faire des incursions sur le territoire

de Rome. Mais leur succès fut égal à la justice de leur cause. Ancus vainquit les Latins, détruisit leurs villes, emmena leurs habitans à Rome, et accrut son pays, en y ajoutant une partie du leur. Il appaisa l'insurrection des Veïens, des Fidénates et des Volsques, et il obtint un second triomphe sur les Sabins.

Mais ses victoires sur les ennemis n'étaient en rien comparables à ses travaux intérieurs. C'étaient des temples bâtis, des villes fortifiées, des prisons pour renfermer les malfaiteurs, un port construit à l'embouchure du Tibre, appelé Ostie, pour assurer à ses sujets le commerce de ce fleuve et celui des marais-salans situés dans le voisinage. Ayant ainsi accru les richesses de son peuple, et embelli les villes, il mourut après un règne de 24 ans.

CHAPITRE VI.

Depuis la mort d'Ancus-Martius jusqu'à celle de Tarquin, cinquième roi de Rome.

Lucius Tarquinius, ou Tarquin l'ancien, dont le véritable nom était Lucumon, désigné gouverneur des enfans du dernier roi, prit le nom de Tarquin, de la ville de Tarquinia sa patrie. Son père, marchand de Corinthe, avait acquis, par le commerce, des richesses considérables, et s'était établi en Italie, au récit de quelques troubles qui avaient agité sa patrie. Son fils Lucumon, héritier de sa fortune, épousa une femme d'une famille distinguée à Tarquinia. Sa naissance, sa profession et son pays, étant un objet de mépris pour les nobles de la ville, sa femme lui persuada de venir s'établir à Rome, où le mérite personnel était le seul titre de distinction. Etant sur la route de cette ville, et près d'une des portes, un aigle, selon les historiens, planant sur sa tête,

lui enleva son chapeau, et volant pendant quelques instans autour de son char, le replaça sur Tarquin. Tanaquil, sa femme, versée dans la science des augures, présagea qu'il porterait un jour la couronne. Ce fut peut-être la cause de son ambition pour tâcher de l'obtenir.

Ancus étant mort, et le sénat gouvernant selon la coutume, Tarquin mit tout en usage pour éloigner du trône les enfans du dernier roi, et se faire élire à leur place. Pour y parvenir, le jour de l'élection, il réussit à les envoyer hors de la ville, et dans un discours préparé dans lequel il protestait de son amour pour le peuple, faisant valoir les dépenses qu'il avait faites pour lui, et parlant de ses connaissances dans l'art de gouverner, il finit par se proposer lui-même pour roi. Comme rien dans ce discours ne pouvait être contesté, il eut le succès qu'il en attendait, et, d'un commun accord, le peuple le choisit pour son souve-
An 138. rain.

Quoiqu'il eût obtenu le trône par intrigue, il gouverna cependant avec équité. Dans le commencement de son règne, afin de récompenser ses amis, il ajouta cent membres

de plus au sénat; ce qui fit en tout trois cents.

Mais ces dispositions pacifiques furent bientôt interrompues par les incursions de ses voisins inquiets, particulièrement les Latins, dont il avait triomphé, et qu'il avait forcés de demander la paix. Il tourna ses armes contre les Sabins, qui s'étant encore soulevés, avaient passé le Tibre, les attaqua avec vigueur, et mit leur armée en déroute. Plusieurs de ceux qui avaient échappé à l'épée, se noyèrent en voulant traverser le fleuve. Leurs armures et leurs cadavres flottans sur l'eau, dont le courant les entraînait à Rome, y annoncèrent la victoire avant l'arrivée des couriers qui étaient chargés d'en porter la nouvelle. Ces conquêtes furent suivies de plusieurs avantages remportés sur les Latins, à qui il enleva plusieurs villes, sans remporter cependant de victoires décisives.

Tarquin, ayant ainsi forcé les ennemis de se soumettre, résolut de ne pas laisser ses sujets se corrompre dans l'indolence. Il entreprit donc plusieurs ouvrages publics, qu'il perfectionna, en les rendant également

propres à l'agrément et à l'embellissement de la ville.

Ce fut à cette époque que la réputation des augures s'accrut considérablement. Il crut qu'il était de son intérêt d'augmenter la superstition du peuple. C'était en effet augmenter en même temps son obéissance. Tanaquil, son épouse, avait de grandes prétentions dans l'art des augures, mais personne n'approchait dans ce genre d'*Accius Nævius*, célèbre à Rome depuis long-temps. Voulant mettre, dans une certaine occasion, son savoir à l'épreuve, Tarquin lui demanda si ce qu'il avait dans l'esprit pouvait s'exécuter. Nævius, après avoir consulté ses augures, affirma hardiment que la chose était possible. « Comment, s'écria le roi avec un » sourire insultant, je pensais à couper ce » caillou avec un rasoir. — Coupez-le, ré» pliqua l'augure » ; et le roi le coupa en effet. Depuis ce temps, on n'entreprit rien à Rome, sans avoir consulté les augures, et sans avoir obtenu leur approbation.

Tarquin n'était pas content de l'autorité royale : il lui fallait encore les marques de la royauté. A l'exemple des rois de Lydie, il prit une couronne d'or, un trône d'ivoire,

un sceptre couronné d'un aigle et des robes de pourpre. Ce fut peut-être l'éclat de ces ornemens royaux qui excita l'envie des enfans du dernier roi, qui, pendant 37 ans, avaient été paisiblement soumis au gouvernement de Tarquin. Leur ressentiment fut encore augmenté par l'adoption qu'il avait faite de *Servius-Tullius*, son gendre, qu'il avait désigné pour son successeur. Quelle que fût la cause de leur tardive vengeance, ils résolurent de se défaire du roi, et y parvinrent, en payant deux assassins, qui, demandant à parler au roi, sous le prétexte d'en obtenir justice, le frappèrent et le tuèrent d'un coup de hache au milieu de son palais. Les licteurs, qui veillaient sur la personne du roi, se saisirent des meurtriers au moment où ils cherchaient à s'échapper. On les mit à mort; mais les fils d'Ancus, qui avaient fait commettre le crime, trouvèrent leur salut dans la fuite.

Ainsi finit Tarquin, surnommé *Priscus*, pour le distinguer d'un de ses successeurs qui porta le même nom. Il était âgé de 80 ans, et en avait régné 38.

CHAPITRE VII.

Depuis la mort de Tarquin jusqu'à celle de Servius-Tullius, sixième roi de Rome.

La nouvelle de la mort de Tarquin remplit
An 176. ses sujets de douleur et d'indignation. Tous les citoyens accouraient des quartiers de la ville au palais, pour savoir les détails de cet événement, ou pour en tirer vengeance. Dans ce trouble, Tanaquil, veuve du dernier roi, considérant le danger auquel elle serait exposée, dans le cas où les conspirateurs succéderaient au trône, et desirant voir la couronne entre les mains de son gendre, dissimula son chagrin avec beaucoup d'art, et cacha la mort du roi. Elle assura le peuple, par une des fenêtres du palais, que le roi n'était pas mort, mais seulement étourdi du coup qu'il avait reçu; qu'il se rétablirait bientôt, et qu'il venait de déposer son pouvoir entre les mains de Servius-Tullius, son gendre. Servius, d'après cela,

sortit, comme s'il en fut convenu avec Tarquin, revêtu des marques de la royauté; et précédé de ses licteurs, il alla expédier quelques affaires qui intéressaient le bien public, assurant qu'il avait pris les instructions du roi. Cette feinte dura pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'il se fût fait un parti nombreux parmi les nobles. Au bruit certain de la mort du roi, Servius s'avança vers le trône avec le seul consentement du sénat, et sans entreprendre d'avoir les suffrages du peuple.

Servius, fils d'une esclave prise au sac d'une ville appartenant aux Latins, naquit pendant l'esclavage de sa mère. Etant encore au berceau, une flamme, dit-on, voltigeait un jour autour de sa tête. Tanaquil en tira le présage favorable d'une grandeur future.

Dès qu'il fut reconnu roi, le principal objet qu'il se proposa dans le cours de son règne, fut d'accroître le pouvoir du sénat en réprimant celui du peuple. Incapable de pénétrer dans ses desseins, la populace lui donna pleine autorité pour établir les impôts à son gré; et comme il voulut qu'on les payât par centuries, il ordonna pareillement que dans les affaires publiques les dé-

libérations se feraient de la même manière. Dans les premières chaque citoyen donnait isolément son suffrage, et les pauvres, par leur nombre, l'emportaient sur les riches; mais par les réglemens de Servius, le sénat fut autorisé à créer un nombre de centuries plus considérable que toutes les autres classes de la société prises ensemble; et de cette manière il obtint l'avantage dans toutes les contestations.

Afin de connoître l'accroissement ou la diminution de ses sujets et de leur fortune, il établit un autre réglement auquel il donna le nom de *lustre*, et par lequel, tous les cinq ans, les citoyens devaient s'assembler dans le champ de Mars revêtus de leur armure, rangés respectivement suivant leurs classes, et y donner les détails de leur famille et des biens qu'ils possédaient.

Ayant joui d'un long règne employé à la police intérieure de l'Etat, sans négliger les intérêts de la patrie au-dehors, il se flattait avec raison de le terminer dans l'aisance et la paix. Il eut plus d'une fois la pensée de déposer sa couronne, et de vivre dans la retraite et l'obscurité après avoir fait de son royaume une république; mais un projet si

généreux échoua avant qu'il pût le mettre à exécution.

Au commencement de son règne il avait marié ses deux filles aux deux petits-enfans de Tarquin, afin de ne négliger aucune précaution pour s'assurer le trône ; et sachant que ces femmes étaient, ainsi que les époux auxquels il avait le projet de les unir, d'un caractère opposé, il résolut, pour traverser leurs desseins, de donner à chacune d'elles celui dont l'humeur était contraire à la sienne. Celle dont l'esprit était agréable et doux eut en partage un homme colère, entreprenant : et l'autre, orgueilleuse et indomptable, épousa celui dont le caractère offrait une opposition remarquable. Il supposait, en agissant ainsi, que l'union naîtrait d'un pareil mélange, et que les vertus des uns corrigeraient les défauts des autres. Il en arriva cependant autrement. *Lucius*, le gendre impérieux, à qui la douceur de son épouse n'inspirait que du dégoût, mit toute sa confiance dans Tullia sa belle-sœur, qu'il aima, et qui répondit à son amour par une passion égale.

Comme ils ne pouvaient maîtriser leurs desirs, ils résolurent de franchir tous les

obstacles qui s'opposaient à leur union. Chacun d'eux entreprit de massacrer l'être qu'il avait reçu en mariage. Ils y réussirent, et furent unis l'un à l'autre. Un premier crime en entraîne toujours un second. Après ce meurtre, ils résolurent de se défaire du roi. Ils commencèrent par soulever le peuple contre lui, prétextant son usurpation ; et Lucius, réclamant la couronne comme héritier de Tarquin, trouva à la fin le sénat disposé à seconder leurs desseins : soudain il se rend au palais sénatorial, décoré de tous les ornemens de la royauté ; et se plaçant lui-même sur le trône, il commence à haranguer le peuple sur la naissance obscure du roi, et l'illégitimité de son titre à la couronne. Pendant son discours, Servius entre suivi d'un petit nombre de partisans, et voyant son trône occupé d'une manière aussi indécente, il veut en chasser l'usurpateur ; mais Tarquin, dans la vigueur de la jeunesse, renverse le vieux prince sous les marches du trône. Quelques-uns des amis de Tarquin qu'il avait mis dans le secret, massacrèrent le roi, qui faisait de faibles efforts pour se relever de sa chute, et jetèrent dans la rue son corps sanglant et meurtri, pour le

donner en spectacle au peuple. Au même instant Tullia, brûlant d'impatience dans l'attente de l'événement, fut instruite de ce qu'avait fait son mari, et résolut d'être des premières à saluer le nouveau monarque : elle se fit conduire en char au palais du sénat. Mais comme elle approchait de l'endroit où le corps du vieux roi son père était exposé, le conducteur, étonné de ce cruel spectacle, et ne voulant point le faire fouler aux pieds des chevaux, se disposa à prendre une autre route, ce qui ne fit qu'augmenter la colère de Tullia; elle frappa cet homme, et lui ordonna de marcher sans hésiter sur le corps ensanglanté de son père.

Ainsi finit, après avoir fait pendant quarante-quatre ans le bonheur de ses sujets, Servius-Tullius, prince dont la douceur égalait la justice.

CHAPITRE VIII.

Depuis la mort de Servius-Tullius jusqu'à l'expulsion de Tarquin-le-Superbe, septième et dernier roi de Rome.

MAÎTRE du trône par cette horrible action, An 220. Lucius-Tarquin, surnommé dans la suite *Tarquin-le-Superbe*, résolut d'employer, au soutien de son autorité, la même violence qui lui avait assuré la couronne. Dédaignant l'approbation du peuple et du sénat, il semblait avoir hérité du sceptre. Il refusa la sépulture au roi mort, sous le prétexte qu'il n'était qu'un usurpateur. Cet acte cruel augmenta la haine qu'il avait inspirée, et l'on ne vit, en général, son élévation qu'avec horreur. Comme il ne l'ignorait point, il fit mettre à mort tous ceux qu'il soupçonnait attachés à Servius, et, craignant que sa tyrannie n'eût des suites funestes, il augmenta le nombre de ses gardes.

Tenir sans cesse le peuple occupé soit à la guerre, soit à des travaux publics, le distraire afin de faire oublier la manière illégale

dont il était parvenu au trône, tel est le but qu'il semble s'être proposé. Les Sabins ayant refusé de le reconnaître, il marcha contre eux, et les fit bientôt rentrer dans le devoir. Il engagea son fils Sextus à feindre de déserter, et à se réfugier dans la ville ennemie, sous prétexte qu'il avait reçu de son père un traitement barbare. Sextus, par des plaintes simulées, sut si bien gagner la pitié du peuple, qu'il en fut d'abord choisi gouverneur, et bientôt après on lui donna le commandement de l'armée. Il parut heureux dans les premières rencontres; mais lorsqu'il eut la confiance de l'Etat, il envoya demander à son père de nouvelles instructions. Tarquin ne fit aucune réponse; mais se promenant dans un jardin avec l'envoyé, il coupa devant lui les têtes des pavots les plus élevés. Sextus comprit le sens de cette réponse, et parvint à se défaire des principaux de la ville, dont il confisqua les biens qu'il donna au peuple. Le plaisir que causa cette conduite à la populace, qui ne réfléchit jamais, eut une suite funeste. Dépourvue bientôt de chefs et de conseil, elle tomba, sans coup-férir, au pouvoir de Tarquin.

Pendant les guerres étrangères il eut l'at-

tention de ne pas laisser le peuple dans l'oisiveté. Il entreprit de bâtir le capitole dont les fondemens avaient été jetés sous l'un des règnes précédens. Un événement extraordinaire contribua à hâter l'exécution de son dessein. Il parut à Rome une femme dans un costume étrange : elle vint trouver le roi, à qui elle offrit de vendre neuf volumes qu'elle prétendait avoir composés. Tarquin refusa de les acheter, ignorant la science de cette femme, et ne sachant point qu'elle était l'une des fameuses Sibylles, dont les oracles sont toujours accomplis. Elle sortit; et après avoir brûlé trois volumes elle rentra, demandant toujours le même prix des six autres. Etant encore accusée d'imposture, elle sortit de nouveau, brûla trois volumes, et rentra, demandant la même somme pour les trois qui restaient. Surpris de la singularité de cette conduite, Tarquin consulta les Augures pour savoir ce qu'il fallait faire. Ils le blâmèrent pour son refus, et lui ordonnèrent de prendre, à quelque prix que ce fût, les trois volumes. Au rapport des historiens, la femme disparut après avoir vendu ses livres prophétiques, et avoir conseillé à Tarquin de faire une attention particulière à ce qu'ils

contenaient. Ce fut probablement Tarquin lui-même qui imagina ce tour pour en imposer au peuple, et consulter les feuilles de la Sibylle pour les actes du Gouvernement. Quoi qu'il en soit, le roi choisit d'abord deux personnes pour conserver ces livres. Le nombre de ces gardiens s'accrut dans la suite jusqu'à quinze, qu'on nomma *Quindecemvirs*. On déposa les volumes dans un coffre de pierre, qui fut placé sous une voûte dans le bâtiment qu'on avait dessein de construire. On pensait que c'était l'endroit où ils pourraient être le plus en sûreté. Après avoir passé quatre ans à achever le capitole, le peuple témoigna le desir d'être occupé de nouveau. Tarquin s'empressa donc de déclarer la guerre aux Rutules, sous le prétexte frivole qu'ils avaient donné asyle aux malfaiteurs bannis de Rome. Il investit Ardée leur capitale, située à seize milles environ de Rome. Pendant que l'armée était campée devant cette place, Sextus-Tarquin, fils du roi, Collatin, noble Romain, et quelques autres buvant ensemble dans une tente, s'entretenaient des femmes; chacun préférait la beauté et la vertu de la sienne. Collatin offrit de terminer la dispute par une épreuve.

Ce fut d'aller surprendre leurs femmes, et de convenir que celle qu'ils trouveraient occupée de la manière la plus convenable à son sexe, l'emporterait sur les autres. Cette proposition fut unanimement acceptée. Les têtes étaient échauffées par le vin. On monte à cheval sans délai, et l'on se met en route pour Rome quoique la nuit fût déjà fort avancée. Ils trouvèrent Lucrèce, épouse de Collatin, travaillant au milieu de ses filles et leur distribuant de l'ouvrage, au lieu d'être, comme les autres femmes, en société, et se livrant aux plaisirs du monde. Sa beauté modeste, l'accueil gracieux qu'elle fit à son mari ainsi qu'à ses amis, les enchantèrent tous, et d'un commun accord elle remporta la victoire. Mais cette vue alluma dans le cœur de Sextus-Tarquin une violente passion, que la possession de l'objet qui l'inspirait pouvait seule satisfaire. Pour y parvenir il partit du camp quelques jours après pour lui faire une visite particulière. Il reçut le même accueil. Ne pouvant soupçonner ses intentions, Lucrèce se mit à table avec lui, et lui fit préparer une chambre. Minuit était l'heure que le coupable Sextus avait choisie comme la plus propre à l'exé-

cution de son dessein. Ayant trouvé le moyen de s'introduire dans sa chambre, il approche de son lit l'épée à la main, et la menace de la mettre à mort si elle résiste à sa passion. L'effroi qu'éprouva Lucrèce à son réveil, et la vue de la mort ne l'ébranlèrent point. Sextus l'assure que si elle ne veut point céder à ses desirs, il la tuera ainsi que son esclave qu'il mettra à côté d'elle dans son lit, et qu'il publiera par-tout qu'il les a poignardés tous les deux au moment où se consommait l'adultère. La crainte de l'infamie fit ce que celle de la mort n'avait pu obtenir : elle céda. Le lendemain matin il retourna au camp, se vantant du triomphe brutal qu'il venait d'obtenir. Lucrèce, à qui la lumière était odieuse, et résolue de ne point se pardonner à elle-même le crime d'un autre, mande auprès d'elle son époux Collatin, et Spurius son père, et leur annonce que leur famille était couverte d'un opprobre éternel. Ils obéissent à l'instant : ils arrivent avec Valerius, parent du père de Lucrèce, et *Junius-Brutus* qui passait pour imbécille, et dont le père avait été massacré par Tarquin. Ayant rencontré par hasard le messager de Lucrèce, il entra chez elle avec

les autres. Leur arrivée ne fit qu'accroître le désespoir de l'épouse de Collatin. Il était à son comble : on entreprit vainement de la calmer. « Non, disait-elle, la vie n'a plus de » charmes pour moi puisque j'ai perdu ma » vertu. Vous voyez devant vous une femme » souillée; une femme devenue la possession » d'un autre, quoique vous eussiez toujours » son cœur. Sous le voile de l'amitié Sextus-» Tarquin a, la nuit dernière, violé votre » honneur. La mort seule peut réparer cet » outrage. Mais si vous êtes des hommes, » s'il vous reste quelque courage, souvenez-» vous de venger ma cause, et que la posté-» rité sache que la mort est l'unique res-» source de celle qui a perdu sa vertu ». En prononçant ces mots, elle tire un poignard qu'elle avait caché sous sa robe, et se le plongeant dans le sein, elle expire en jetant un cri. Le chagrin, l'indignation et la pitié accablent Spurius et Collatin, qui se livrent à leur douleur. Mais Brutus tirant du sein de Lucrèce le poignard fumant encore, et le tenant élevé, s'écrie : « Dieux ! je vous » prends à témoin de mon serment. Je jure » de venger la cause de la chaste Lucrèce. » Dès ce moment je me déclare l'ennemi de

» Tarquin et de sa famille infâme ; et je ne » vivrai que pour m'opposer à la tyrannie, » et pour rendre à ma patrie le bonheur et » la liberté ». Une surprise nouvelle s'empara des spectateurs en voyant cet homme, qu'ils n'avaient considéré jusqu'à présent que comme un imbécille, reprendre son premier caractère, et devenir l'ami de Rome et de la justice. Il leur dit que les cris et les larmes n'étaient que l'expression de la lâcheté quand la vengeance se faisait entendre ; et leur faisant passer le poignard, il força chacun d'eux de répéter le serment qu'il avait fait.

Junius-Brutus était fils de Marcus-Junius, égorgé par Tarquin-le-Superbe. Il avait reçu de son père une éducation soignée, et de la nature un caractère ferme et un amour extrême pour la vertu. Mais sachant que Tarquin avait fait massacrer son père et son frère aîné, il contrefit l'insensé afin d'échapper au même danger. Ce fut la cause du surnom de Brutus qu'on lui donna. Tarquin le croyant réellement insensé le méprisa, et s'étant emparé de ses biens, le garda chez lui pour l'amusement de ses enfans.

Brutus n'attendait que cette occasion pour

venger la cause de sa famille. Ayant fait exposer sur la place publique le corps de Lucrèce, il excita la fureur des Romains par le récit de cet horrible attentat. Un décret du sénat, rendu sur sa demande, bannit Tarquin à perpétuité; et l'on déclara que ce serait un crime capital que de plaider sa cause ou de faire quelque entreprise pour son retour. Ce monarque, chassé de son trône après un règne de vingt-cinq ans, se réfugia avec sa famille dans la petite ville de Céré, située dans l'Etrurie. L'armée romaine fit, dans le même temps, une trève avec l'ennemi, et Brutus fut proclamé le libérateur du peuple.

Ainsi finit avec Tarquin la monarchie de Rome, dont la durée fut de 245 ans.

CHAPITRE IX.

Depuis l'exil de Tarquin jusqu'à l'établissement de la Dictature.

Depuis la fondation de Rome, l'an 245.

Au pouvoir royal qu'on venait de détruire succéda le Gouvernement républicain. Cependant les sénateurs gardèrent pour eux-mêmes la plus grande partie de l'autorité, et se revêtirent des ornemens de la dignité qu'on venait d'abolir. Le peuple assemblé par centuries élut, à la place du roi, sous le titre de *consuls*, deux magistrats auxquels ils confièrent l'autorité royale, en leur donnant les mêmes priviléges et les marques extérieures de la royauté.

Brutus, le libérateur de sa patrie, et *Collatin*, le mari de Lucrèce, furent les premiers consuls de Rome.

Mais quelqu'agréable que fût au peuple cette nouvelle république, elle toucha, dès sa naissance, au moment de sa ruine. Un parti se forma en faveur de Tarquin. Quel-

ques jeunes gens des premières familles de l'Etat, élevés près du roi et dans les plaisirs d'une cour dissolue, entreprirent de rétablir la monarchie. Le nombre augmentait chaque jour; et ce qui causa le plus grand étonnement, ce fut de voir, parmi ces jeunes gens, les deux fils de Brutus et les neveux de Collatin. Instruit des intrigues qui se formaient en sa faveur, Tarquin envoya, de l'Etrurie à Rome, des ambassadeurs, sous le prétexte de redemander leur couronne, mais dont le but véritable était d'encourager cette faction. Un esclave, caché par hasard dans la salle où les conjurés avaient coutume de s'assembler, découvrit la conspiration. Il est peu de situations aussi terribles que celle où se trouva Brutus. C'était un père devenu le juge de ses propres enfans. La justice réclamait sa sévérité, la nature son indulgence. Les jeunes gens ne défendirent point leur cause; mais reconnaissant leur crime, ils attendirent leur sentence dans le silence et la terreur. Les autres juges n'étaient point sourds au cri de la nature. Leurs entrailles furent émues : Collatin pleurait, et Valérius ne put étouffer tous les sentimens de la pitié. Brutus seul, inébranlable, semblait avoir

perdu toute humanité. Sa contenance était sévère; son air sombre. D'un ton de voix qui annonça le parti rigoureux qu'il avait pris, il demanda à ses enfans s'ils avaient à répondre au crime dont on les chargeait. Ayant répété trois fois la question sans recevoir aucune réponse, il se tourna vers les licteurs : « C'est actuellement à vous, leur dit-il, de faire exécuter la loi ». Après ces mots il s'assit dans un calme majestueux. Ni la tendresse paternelle, ni les regards supplians du peuple, ni les larmes de ses enfans, qui se préparaient pour l'exécution, ne purent le lui faire changer de résolution. Inaccessible à toute autre considération qu'à celle du bien public, Brutus prononça lui-même la sentence de mort, et, obligé par les devoirs de sa charge, il assista lui-même à l'exécution. Les prisonniers eurent la tête tranchée sous ses yeux; mais en dépit de sa fermeté stoïque, Brutus ne put étouffer les sentimens de la nature, dont les fonctions de sa place venaient d'exiger le sacrifice.

Se voyant ainsi privé de l'espoir d'une insurrection en sa faveur, et voulant reconquérir le trône, Tarquin implora des secours étrangers. Il sut persuader aux Veïens

de le secourir dans son entreprise, et s'avança vers Rome avec une armée considérable.

Les consuls étaient près de s'opposer à ses An 246. desseins. Valérius commandait l'infanterie; et Brutus, à la tête de la cavalerie, rencontra l'armée de Tarquin sur les confins de l'Etat romain. Aruns, fils de Tarquin, commandant la cavalerie à la place de son père, appercevant Brutus à quelque distance de lui, conçut le grand dessein de terminer le destin de la journée, avant que les deux armées en vinssent aux mains. Pressant son cheval, il s'élance sur lui avec fureur. Brutus, le voyant approcher, sorti des rangs. Ils se heurtent avec tant de rage, que, négligeant de se défendre, et ne songeant qu'à s'attaquer, ils tombent morts tous les deux ensemble. Il y eut un combat sanglant, et le carnage fut égal des deux côtés. Mais les Romains étant maîtres du champ de bataille, proclamèrent la victoire; et Valérius, à son retour à Rome, reçut en conséquence les honneurs du triomphe.

Tarquin, que ses malheurs ne décourageaient point, engagea Porsenna, roi des Etrusques, à épouser sa cause, et à combattre pour lui. Egalement recommandable

par sa conduite et son courage, ce prince s'avança vers Rome, dont il fit le siége avec une armée nombreuse. La terreur de son nom et de ses armes remplit le peuple de frayeur. Porsenna poussa le siége avec vigueur, et fit une attaque formidable. La résistance des consuls fut inutile, et on les rapporta chez eux couverts de blessures. Les Romains fuyaient épouvantés : l'ennemi les poursuivit jusqu'au pont, par lequel les vainqueurs allaient entrer dans la ville confondus avec les vaincus. C'en était fait de Rome, lorsqu'Horatius-Coclès se plaça lui-même en sentinelle sur le pont, et, secouru seulement de deux personnes, il s'opposa à l'ennemi, soutint le choc des assaillans jusqu'à ce que le pont fût rompu derrière lui. Quand la communication fut interceptée, il se jeta dans le Tibre avec son armure. Victorieux, il arriva à la nage au milieu des applaudissemens de ses compagnons d'armes.

Cependant Porsenna était résolu de prendre la ville ; et quoique cinq cents des siens eussent été tués dans une sortie, il réduisit les Romains à la plus grande détresse ; et, changeant le siége en blocus, il se détermina

à prendre Rome par famine. La misère des assiégés commençait à être insupportable, et tout présageait une prompte reddition de la place, lorsqu'un autre acte de courage et de fierté, supérieur encore à tous ceux qui avaient sauvé la patrie auparavant, lui rendit sa liberté.

Mutius, jeune homme d'un courage indompté, voulut délivrer son pays de l'ennemi qui l'opprimait. Pour y parvenir, il se déguise en paysan d'Etrurie, entre dans le camp de l'ennemi, résolu de mourir ou de tuer le roi. Il s'introduit dans l'endroit où Porsenna payait ses troupes, ayant à ses côtés un secrétaire; mais prenant ce dernier pour le roi, il lui enfonce un poignard dans le cœur. On le prend : on le mène à Porsenna. Le prince lui demande qui il est, et la cause d'une action aussi odieuse. Mutius, sans lui rien cacher, l'instruit de son pays, de son dessein. Etendant au même instant son bras dans un brasier allumé devant lui sur un autel : « Vous voyez, » s'écria-t-il, combien je méprise les puni» tions rigoureuses que votre cruauté m'infli» gera. Non-seulement un Romain sait agir, » mais il sait encore souffrir. Je ne suis point

» le seul que vous ayez à craindre : trois » cents jeunes gens ont, comme moi, juré » votre perte : mettez-vous donc en garde » contre leurs entreprises ». Etonné d'une telle intrépidité, Porsenna avait trop de grandeur d'ame pour ne pas reconnoître le mérite même dans un ennemi. Il le fit donc reconduire à Rome sain et sauf, et offrit aux assiégés des conditions de paix. Comme elles n'étaient ni flétrissantes ni rigoureuses, elles furent acceptées. On leur demandait cependant en ôtage dix jeunes gens et autant de filles des meilleures familles de Rome. Mais comme si le sexe le plus doux voulût aussi dans ces temps rivaliser en courage avec l'autre, Clélie, l'une des ôtages, s'échappant de ses gardes, et montrant le chemin à ses autres compagnes, traversa le Tibre à cheval à travers une grêle de dards, et se présenta au consul. Craignant les suites qui pourraient résulter de cette action, ce magistrat la renvoya. Pour ne pas se laisser vaincre en générosité, non-seulement Porsenna lui donna sa liberté; mais il lui permit encore de choisir dans l'autre sexe ceux dont elle desirerait être accompagnée. Elle s'avance avec modestie, et choisit ceux qui

n'avaient pas quatorze ans, donnant pour prétexte que leur jeunesse les rendait incapables de supporter les rigueurs de l'esclavage.

Par le secours de son gendre Manilius, Tarquin parvint encore à faire épouser aux Latins ses intérêts, et profita de l'occasion où les plébéïens n'étaient point d'accord avec les sénateurs sur le payement de leurs dettes. Les premiers refusaient d'aller à la guerre, à moins qu'à leur retour le payement de leurs dettes ne leur fût remis. Les consuls voyant que leur autorité ne suffisait pas, proposèrent au peuple d'élire un magistrat temporaire, dont le pouvoir absolu s'étendrait non-seulement sur toutes les classes de la société, mais encore sur les loix. Les plébéïens acceptèrent cette offre avec empressement, consentant à céder de leur propre autorité pour affaiblir celle de leurs supérieurs. En conséquence, *Lartius* fut créé premier dictateur de Rome : car c'est ainsi que l'on nomma cette place éminente à laquelle il fut élevé par les consuls ses collègues. Ainsi ce peuple, à qui le nom de roi était odieux, se soumit sans peine à un magistrat dont le pouvoir était plus considé-

rable. Tant il est vrai que les mots nous séduisent, et qu'aucune forme de gouvernement n'est pénible au peuple quand elle ne heurte point ses préjugés.

CHAPITRE X.

Depuis la création d'un Dictateur jusqu'à l'élection des Tribuns.

A PEINE créé dictateur, Lartius entra en exercice, environné de licteurs, décoré des ornemens de l'ancienne royauté, et assis sur un trône au milieu du peuple. Il ordonna qu'on procéderait à la levée des impôts comme on avait fait sous les rois de Rome. Le peuple vit avec terreur un magistrat qu'il avait investi d'une puissance aussi absolue. Chacun se plaça paisiblement dans les rangs qu'on lui avait assignés. Après s'être opposé à l'ennemi, il ramena son armée, se démit, dans les six mois, de la dictature, passant pour l'avoir exercée avec douceur et sans reproche.

An 255.

Quoique le peuple se fût laissé conduire pendant quelque temps, il n'en résolut pas moins de secouer le joug ; et voyant que ses réclamations restaient sans effet, il se détermina à abandonner ceux dont il ne pouvait

se faire écouter. Les abus continuant, il entreprit de sortir d'une ville dans laquelle il ne trouvait aucune protection, et d'aller former au-delà de ses limites un nouvel établissement. Sous la conduite d'un plébéïen appelé Sicinius-Bellutus, il se retira sur le mont Sacré, situé à trois lieues de Rome.

A la nouvelle de cette désertion, la ville fut remplie de trouble et d'alarme. Ceux qui voulaient du bien au peuple, entreprirent d'escalader les murs pour aller le rejoindre. L'agitation des sénateurs ne le cédait point à celle des autres; quelques-uns étaient d'avis d'employer des mesures violentes, et de repousser la force par la force; d'autres voulaient user de ménagement, pensant qu'une victoire sur de tels ennemis était pire qu'une défaite. Enfin on prit le parti de députer quelqu'un vers le peuple, pour le prier de rentrer dans la ville, et de déclarer les réclamations qu'il avait à faire. On promit en même temps l'oubli de tout le passé.

Comme ce message n'eut point un heureux succès, Menenius-Agrippa, l'un des plus sages et des plus humains d'entre les sénateurs, fut d'avis qu'on accordât au peuple

ses demandes. On résolut donc d'entrer en négociation, et d'offrir tout ce qui pouvait engager le peuple à rentrer dans la ville. On députa dix envoyés. La dignité et la popularité des ambassadeurs leur valurent, de la part des soldats, un accueil respectueux. Ils mirent en usage tous leurs talens oratoires. Licinius et Lucius-Junius, défenseurs des soldats, firent le tableau de leur détresse avec cette mâle éloquence inspirée par la nature. Pendant la conférence, Menenius-Agrippa, d'une origine plébéienne, homme rusé, sentant quel genre d'éloquence pouvait être le plus agréable au peuple, se servit de cette fable rapportée par Tite-Live. « Il arriva jadis que les membres du corps » ne pensant qu'à eux-mêmes, résolurent, » d'un commun accord, de se révolter contre » l'estomac. Ils ne savaient pas, disaient-ils, » pourquoi ils étaient obligés d'employer » tous leurs soins, du matin au soir, pour » l'estomac qui, tranquille au milieu d'eux, » s'engraissait de leurs travaux. Ils se décidèrent donc à lui refuser leurs services. » Les pieds ne voulurent plus porter aucun » poids, les mains s'engagèrent à ne donner » aucune nourriture, les dents refusèrent

» de remplir leurs fonctions. Chaque mem-
» bre tint, pendant quelque temps, la
» promesse qu'il avait faite : mais tous s'ap-
» perçurent bientôt qu'au lieu de nuire à l'es-
» tomac par cette conduite, ils se détrui-
» saient eux-mêmes, et reconnurent, mais
» trop tard, qu'ils lui devaient leur force et
» leur vigueur ».

Cette fable, dont l'application est facile, produisit à l'instant l'effet qu'on en attendait. Ils s'écrièrent unanimement qu'Agrippa pouvait les ramener à Rome, et se préparaient à le suivre, lorsque Lucius-Junius les retint, alléguant que, quoiqu'ils reconnussent les offres amicales du sénat, ils n'avaient cependant aucune garantie contre son ressentiment : qu'il était donc essentiel pour le peuple de créer un certain nombre d'officiers qu'on choisirait, tous les ans, parmi les plébéïens, auxquels on donnerait le pouvoir de défendre la cause du peuple, et de le garantir de l'oppression.

Le peuple, toujours de l'avis du dernier orateur, applaudit hautement à cette proposition. Les ambassadeurs n'étaient point autorisés à l'accorder. On envoya donc à Rome prendre les instructions du sénat. Divisés

entre eux, fatigués des plaintes, voulant avoir la paix à quelque prix que ce fût, les sénateurs consentirent unanimement à la création de ces nouveaux officiers, que l'on appela *tribuns du peuple.*

Ils furent d'abord au nombre de cinq; on les augmenta dans la suite de cinq autres. Le peuple les choisissait tous les ans, presque toujours parmi les plébéiens. Leurs siéges étaient devant les portes du palais sénatorial. Quand ils y entraient, c'était pour examiner la loi qu'on venait de rendre. Ils l'annullaient par le mot *veto*, ou la confirmaient par la lettrè T, qui donnait force aux loix. La création de cette nouvelle charge appaisa toutes les querelles, et le peuple, après avoir sacrifié aux dieux sur le mont sacré, retourna en triomphe à Rome.

CHAPITRE XI.

Depuis la création des Tribuns jusqu'à celle des Décemvirs.

PENDANT les derniers troubles, l'agriculture avait été négligée, et l'on était conséquemment menacé de famine pour la saison prochaine. Le sénat fit tout ce qui était en son pouvoir pour soulager la misère. Mais le peuple, aigri par le besoin, et voulant jeter la faute sur d'autres que sur lui, attribuait tous ses maux à l'avarice des patriciens. Voulant s'indemniser de l'abolition des dettes, ceux-ci avaient acheté tous les grains, pour les revendre à plus haut prix. L'abondance fit bientôt renaître la paix. Une flotte chargée de bleds arrivée de Sicile, ranima tous les courages.

An 260.

Mais Coriolan s'exposa au ressentiment du peuple, en exigeant qu'on suspendît la distribution du bled, jusqu'à ce qu'on eût satisfait aux plaintes du sénat. Les tribuns le sommèrent de comparaître devant le peu-

ple. Au jour désigné, l'on attendait avec beaucoup d'impatience, et la place publique était remplie de personnes venues des pays voisins. Coriolan se présenta avec une intrépidité digne d'un succès plus heureux. Ses graces, son éloquence persuasive, et les cris de ceux qu'il avait offensés, appaisèrent les spectateurs. Mais ne pouvant se justifier et contenter le peuple, accusé de nouveau d'avoir dissipé le butin d'Antium, il fut condamné à un exil perpétuel après que les tribuns eurent été aux voix.

Cette sentence prononcée contre leur plus brave soutien, consterna les sénateurs. Seul au milieu de la multitude, Coriolan semblait un spectateur indifférent. Suivi des citoyens et des sénateurs les plus respectables, qui lui témoignèrent leurs regrets, il rentra chez lui pour dire un dernier adieu à sa femme, à ses enfans, à Véturie sa mère. Les recommandant aux dieux, il abandonna la ville, sans être suivi de personne, et se réfugia chez Tullus-Attius, homme très-considéré chez les Volsques, qui prirent Coriolan sous leur protection, et épousèrent sa querelle.

Ce qu'il y avait d'abord à faire, était de

persuader aux Volsques de rompre le traité qu'ils avaient conclu avec Rome. Tullus, à cet effet, envoya quelques citoyens dans cette ville, sous le prétexte d'assister à des jeux qu'on y célébrait. Mais il fit avertir en secret le sénat, que les étrangers avaient le dessein de brûler la ville. Cet avis eut l'effet qu'on desirait. Le sénat ordonna à tous les étrangers, sans exception, de sortir de la ville avant le coucher du soleil. Tullus représenta cette mesure à ses compatriotes, comme une infraction faite aux traités. On envoya à Rome des ambassadeurs transmettre les plaintes, et réclamer tout le territoire appartenant aux Volsques, qui en avaient été dépouillés injustement. Ils devaient déclarer la guerre en cas de refus. Le sénat traita ce message avec mépris.

La guerre étant ainsi déclarée des deux côtés, Coriolan et Tullus furent élus pour commander ensemble les Volsques. Ils firent une invasion sur le territoire de Rome, dévastant tous les biens des plébéïens, laissant intacts ceux des sénateurs. A cette même époque, le recouvrement des impôts se faisait à Rome avec beaucoup de lenteur. L'art de la guerre semblait presqu'étranger aux

deux consuls réélus par le peuple. Ils craignaient même de rencontrer un général qu'ils savaient leur être supérieur. Les alliés témoignèrent des craintes de leur côté; ils fournissaient lentement les secours. Tellement que Coriolan prit leurs villes l'une après l'autre. La fortune le favorisa ; et ses victoires lui acquirent une telle célébrité, que les Volsques laissaient leurs places sans défense, pour le suivre sur le champ de bataille. Les soldats, sous les ordres de son collègue, se rangeaient sous ses drapeaux, ne voulant point reconnaître d'autre général. Ne trouvant aucun obstacle, se voyant à la tête d'une armée nombreuse, il investit enfin Rome qu'il était résolu d'assiéger. Ce fut alors que le sénat et le peuple s'accordèrent unanimement à lui envoyer offrir par des ambassadeurs, de rentrer dans sa patrie, dans le cas où il consentirait à éloigner son armée. Coriolan reçut leurs propositions, et il les refusa à la tête de ses principaux officiers, et avec la sévérité d'un général qui devait faire la loi.

D'autres ambassadeurs vinrent de nouveau le conjurer de ne faire à sa ville natale aucune demande qui pût compromettre la

dignité romaine. Coriolan, naturellement sévère, persista dans ses premières demandes, et ne leur accorda que trois jours pour délibérer. Dans cet embarras, tout ce qui restait à faire était d'envoyer une ambassade plus solennelle que la première, composée de pontifes et d'augures. Revêtus de leurs habits de cérémonie, ils sortirent de la ville, et marchant tristement et d'un pas grave, ils entrèrent dans le camp du vainqueur, qu'ils trouvèrent inflexible.

Le peuple, voyant encore cette démarche inutile, commençait à désespérer de la république. On vit les temples remplis de vieillards, de femmes et d'enfans prosternés aux pieds des autels, priant les dieux avec ferveur, pour le salut de la patrie. On n'entendait que des cris de douleur. De tous côtés s'offraient des scènes déchirantes. A la fin on fit entrevoir au peuple que les larmes d'une femme et les ordres d'une mère auraient peut-être plus de pouvoir que les prières du sénat ou celles des pontifes. Cette idée plut à tout le monde, et l'ambassade de la famille de Coriolan eut la sanction des sénateurs. Véturie, mère de Coriolan, hésita d'abord de faire une œuvre aussi pieuse.

Connaissant le caractère inflexible de son fils, elle craignit que le refus qu'il ferait d'obéir à ses ordres, ne montrât encore plus son opiniâtreté. Elle se rendit enfin; et suivie des premières dames de Rome, elle sortit de la ville avec les enfans de Coriolan, et Volumnie son épouse. Voyant de loin ce cortége de dames en deuil, ce fier Romain résolut d'être inflexible, et fit venir autour de lui ses officiers, qu'il voulut rendre témoins de la réception qu'il leur ferait. Mais apprenant que sa mère et sa femme arrivaient, il descend de son tribunal, court à leur rencontre, et les embrasse. Les pleurs et les prières de ces femmes lui ôtèrent d'abord l'usage de la parole, et le soldat même, tout grossier qu'il était, partagea leur douleur. Coriolan semblait en proie à des passions opposées. Sa mère, voyant son émotion, joignit à ses paroles l'éloquence touchante des larmes. Rangés autour de lui, sa femme et ses enfans imploraient sa pitié, pendant que leurs compagnes pleuraient sur le malheur de leur patrie. Après un instant de silence, violemment combattu par l'honneur et la tendresse, Coriolan, qu'on aurait cru le jouet d'un songe, relève tout-à-coup

sa mère, qui s'était jetée à ses pieds, et s'écrie : « O ma mère ! tu sauves Rome, mais » tu perds ton fils ». Il fit retirer son armée, disant à ses officiers, que la ville était trop forte pour être prise. Tullus, qui, depuis long-temps, portait envie à Coriolan, ne fut point des derniers à aggraver la faute que lui avait fait commettre sa douceur envers ses compatriotes. On dit que Coriolan fut tué au retour dans une insurrection du peuple, qui, après un tardif et inutile repentir, lui fit des obsèques honorables.

La retraite de l'armée des Volsques occasionna à Rome des réjouissances publiques ; mais la joie ne fut pas de longue durée. On découvrit les intrigues de Spurius-Cassius, qui, se servant du peuple pour s'emparer d'un pouvoir despotique, s'était rendu coupable de plusieurs crimes tendant à altérer la constitution. Ceux-là même dont il avait pris les intérêts, le précipitèrent de la roche Tarpeïenne.

L'année suivante, Manlius et Fabius, dont le consulat venait d'expirer, furent cités par les tribuns pour comparaître devant le peuple. On s'occupait toujours de la loi agraire,

proposée quelque temps auparavant, et dont le but était de partager également entre le peuple tous les biens de la république. Les deux consuls étaient accusés d'avoir différé de la proposer.

Le sénat ne pouvait sérieusement penser à accorder cette loi au peuple. Les consuls firent naître des délais et des prétextes. Ils furent à la fin obligés d'avoir recours à un dictateur. Leur choix se fixa sur Quintus-Cincinnatus, homme sans ambition, retiré dans un petit bien de campagne, où les députés du sénat le trouvèrent conduisant lui-même sa charrue, vêtu comme un laboureur. Il parut peu sensible à ce choix, ainsi qu'aux habits pompeux qu'on lui apportait. Quand on lui fit part de la volonté du sénat, il semblait douter qu'il pût rendre service à sa patrie. Préférant à l'éclat fatigant des honneurs, les charmes de la campagne, il dit en partant à sa femme : « Je » crains, ma chère Attilia, que nos champs » ne soient point labourés cette année ». Après un tendre adieu, il partit pour la ville, où il trouva les deux partis aigris l'un contre l'autre. Résolu de n'entrer dans aucun des deux, prenant à cœur les intérêts de sa

patrie, il tâcha d'acquérir l'estime générale, au lieu de gagner la confiance d'un parti. Tantôt par des menaces, tantôt par une douceur employée à propos, il parvint à engager les tribuns à abandonner pour quelque temps leur loi, et fut la terreur de ceux qui refusaient de s'enrôler, encourageant, au contraire, ceux qui ne s'y refusaient pas. Après avoir de cette manière rétabli la tranquillité, objet de ses vœux, il se dépouilla des marques de sa dignité, et retourna dans sa campagne jouir du repos après lequel il soupirait. A peine y était-il, que l'Etat eut
An 295. de nouveau besoin de son secours. Quoique vaincus, les Eques et les Volsques voulurent recommencer la guerre. Ils firent de nouvelles incursions sur le territoire de Rome. On envoya à leur rencontre Minutius, l'un des consuls, successeur de Cincinnatus. Naturellement timide, il craignait bien plus d'être vaincu, qu'il ne desirait la victoire. Son armée fut resserrée entre deux montagnes dans un défilé, d'où l'on ne pouvait sortir que du côté de l'ennemi. Les Eques ayant eu la précaution de le fortifier, l'armée romaine se trouvait tellement investie de tous les côtés, qu'elle n'avait d'autre parti à

prendre que celui de se rendre à l'ennemi, ou de mourir de faim, ou de se faire égorger sur le champ de bataille. La nouvelle de cette détresse fut portée à Rome par quelques soldats, qui avaient trouvé le moyen de traverser le camp ennemi. Rien n'égalait la consternation des Romains. Les sénateurs pensaient d'abord à l'autre consul; mais ne connaissant point assez son habileté, ils jetèrent tous les yeux sur Cincinnatus, et voulurent le faire dictateur; c'était le seul homme sur lequel Rome pouvait compter. Les envoyés du sénat le trouvèrent, comme la première fois, labourant son champ. Les marques du pouvoir illimité dont on le revêtait l'étonnèrent d'abord; mais ce qui le surprit davantage, ce fut l'arrivée des principaux sénateurs chargés de l'accompagner. Une élévation aussi peu ambitionnée n'altéra en rien la simplicité de ses mœurs. Possesseur d'un pouvoir absolu, maître de désigner le commandant de la cavalerie, il choisit un homme pauvre, nommé *Tarquitius*, qui méprisait, comme lui, les richesses acquises aux dépens de l'honneur. Ainsi le salut d'un grand peuple fut entre les mains de deux hommes, dont l'un avait été tiré de la char-



rue, et l'autre choisi parmi les soldats de l'armée les plus obscurs. Le dictateur parcourut la ville d'un regard tranquille; il fit prier tous ceux en état de porter les armes, de se rendre, avant le coucher du soleil, au champ de Mars, avec leurs armes et des provisions pour cinq jours. Il se mit à leur tête, et, hâtant sa marche pendant la nuit, il arriva au point du jour à la vue de l'ennemi; à son approche, il ordonna à ses soldats de jeter un grand cri, pour informer l'armée du consul de l'arrivée des secours nécessaires. La surprise des Eques fut extrême quand ils se virent entre deux armées ennemies, et lorsqu'ils apperçurent Cincinnatus faisant derrière eux des retranchemens pour les empêcher de se sauver, et les renfermant comme ils avaient eux-mêmes renfermé le consul. Il y eut un combat sanglant; mais les Eques se voyant attaqués des deux côtés, ne pouvant ni fuir, ni résister aux Romains, demandèrent à rendre les armes. Ils acceptèrent les conditions du dictateur, qui leur accorda la vie; mais, en signe d'esclavage, il les fit passer sous le joug : c'étaient deux javelines plantées en terre et croisées, sous lesquelles les vaincus étaient obligés de pas-



ser. Il fit prisonniers les capitaines et les généraux, les réservant pour son triomphe. Il abandonna à ses soldats le butin ennemi, dont il ne voulut aucune part, et en priva ceux de l'armée du consul. Après avoir exercé les fonctions de dictateur pendant quatorze jours, il abdiqua cette dignité. Dans ce court espace de temps, il sauva l'armée romaine, défit celle de l'ennemi, s'empara de leurs villes qu'il fit fortifier, et refusa de partager les dépouilles. Il ne voulut point accepter les offres du sénat qui voulait l'enrichir, et préféra la retraite et le bonheur à la fortune, jouissant assez de sa gloire.

Rome, garantie d'une invasion étrangère, n'en fut pas moins troublée au-dedans : on renouvela à grands cris la demande de la loi agraire. Siccius-Dentatus, plébéïen âgé, mais dans toute sa force, et d'une taille avantageuse, s'avança pour détailler ses hauts faits et son mérite. Ce vieux soldat parla des actions de sa jeunesse. Il avait servi son pays dans trois guerres différentes; il avait été trente ans officier; d'abord centurion, ensuite tribun. Il s'était trouvé à 120 batailles, dans lesquelles il avait sauvé un grand nombre de citoyens : il avait gagné 14 couronnes civi-



ques, 3 murales, 80 couronnes d'or, 83 chaînes, 60 bracelets, 18 piques, 23 harnois, dont 9 pour avoir vaincu autant d'ennemis. Il avait reçu 45 blessures, toutes par-devant. C'étaient-là tous ses honneurs : mais on ne lui avait jamais offert aucune part du butin ennemi ; il continuait de mener une vie obscure et pauvre, pendant que d'autres possédaient les biens que sa valeur avait conquis, sans aucun titre et sans avoir contribué à la victoire. Ce discours hardi eut un prompt effet sur la multitude. On demanda à l'unanimité que la loi passât, et que le mérite de Dentatus ne restât point sans récompense. En vain quelques sénateurs se levèrent pour parler à leur tour ; leurs voix furent étouffées par le peuple. Quand on fut sourd à la voix de la raison, celle des passions se fit entendre, comme il arrive toujours ; les jeunes patriciens, aggravant leurs torts, brisèrent l'urne des suffrages et dispersèrent la multitude. Quelque temps après ils furent, pour cette action, mis à l'amende par les tribuns ; cependant la loi agraire fut encore ainsi mise de côté.



CHAPITRE XII.

Depuis la création des Décemvirs jusqu'à la fin de leur règne.

LA république romaine venait d'être agitée
An 302. pendant près de soixante ans; ses intérêts avaient été balancés par les différens ordres qui la composaient. Chaque parti, comme s'il eût été fatigué, semblait vouloir respirer un peu, et oublier, pendant quelque temps, ses prétentions respectives. Les citoyens de toutes les classes de la société commençaient à se plaindre des décisions arbitraires de leurs magistrats; chacun desirait d'être gouverné par un corps de loix écrites, dont la connaissance préviendrait les abus ou les punirait. Le sénat et le peuple s'accordèrent sur ce point; tous espéraient que de telles loix mettraient un terme aux troubles qui, depuis si long-temps, avaient agité l'Etat. On convint donc d'envoyer, soit à Athènes, soit dans les villes grecques de l'Italie, recueillir des

loix, dont l'expérience aurait consacré la justice et l'utilité. On choisit à cet effet trois sénateurs. Ce furent Posthumius, Sulpicius et Manlius : on désigna des vaisseaux pour leur transport, et l'on n'oublia rien de ce que pouvait prescrire la majesté romaine. Pendant leur mission, une horrible peste se fit cruellement sentir; cette maladie terrible dépeupla la ville, et inspira aux habitans d'autres craintes que celles que leur causaient les accidens qui pouvaient accompagner leur retour. Ce fléau, qui avait fait négliger la culture des terres, fut suivi de la famine. Au bout d'une année, le mal ayant cessé ses ravages, les ambassadeurs arrivèrent, rapportant avec eux un corps de loix recueillies chez les peuples de la Grèce et de l'Italie, les plus civilisés.

A peine les ambassadeurs furent-ils de retour, que les tribuns demandèrent que l'on choisît des hommes à qui l'on donnerait l'autorité nécessaire pour faire exécuter les loix, et leur donner la forme qu'elles devaient avoir. Après quelques débats pour savoir si le choix tomberait sur le peuple ou sur les patriciens, on convint d'élire dix des principaux sénateurs, dont le pouvoir égal à

celui des rois et des consuls, serait sans appel, et aurait un an de durée. Ainsi la constitution de l'Etat prit une nouvelle forme, et l'on devait faire une cruelle expérience en adoptant, pour gouverner une nation, les loix qui résultaient des moeurs et des coutumes d'une autre.

Ces décemvirs étant donc investis d'un pouvoir absolu, convinrent de prendre, chacun à leur tour, les rênes du gouvernement. Chaque jour l'un d'entre eux devait administrer la justice. Ils travaillèrent, la première année, avec une extrême application à la compilation des loix : quand leur ouvrage fut achevé, ils en proposèrent dix tables. Quelques personnes prétendirent qu'il manquait encore quelques loix, dont on pourrait faire deux tables, et prièrent le sénat d'élire de nouveau, l'année étant expirée, des décemvirs encore pour une année. Le corps y consentit avec le peuple. Appius, qui avait d'abord dû être un des premiers décemvirs, feignit, à la seconde élection, de n'y point prétendre, et pour inspirer à ses collègues le dessein d'y renoncer, il déclara publiquement qu'ayant rempli tous les devoirs de bons citoyens par le travail assidu

d'une année entière, il était juste de leur accorder du repos et des successeurs. Mais ayant été nommé pour présider à l'élection, il n'eut pas honte de se proposer lui-même pour le premier décemvir; et le peuple, toujours la dupe de ceux qui le savent tromper, lui déféra cette grande dignité. Il fit nommer, pour ses collègues, neuf personnages qui lui étaient dévoués, dont six patriciens et trois plébéïens. Appius assembla ses nouveaux collègues, et leur représenta que rien n'était plus aisé que de retenir toute la vie le souverain pouvoir. En conséquence ils levèrent le masque, et ne se souciant plus de l'approbation du sénat ou du peuple, ils résolurent, contre les réglemens, de continuer d'exercer le décemvirat. Cette conduite tyrannique fit des mécontens qui prévoyaient de nouveaux actes d'une autorité absolue. La ville était presque déserte; tous ceux qui avaient quelque chose à perdre l'abandonnaient, et la rapacité des décemvirs n'avait d'autre terme que l'impossibilité de faire de nouvelles vexations. Dans cet état de servitude, de proscription et de défiance mutuelle, il ne se présenta aucun citoyen qui tentât de rendre la liberté à sa

patrie. Les tyrans continuèrent de régner sans obstacle, environnés d'une garde nombreuse, composée non-seulement de licteurs, mais d'esclaves serviles, et même de patriciens sans mœurs. Ces nouveaux magistrats ajoutèrent deux tables de loix aux dix autres qu'on avait promulguées l'année précédente, et on appela ces douze tables de loix, *loix des douze Tables.*

Dans cette position critique, les Eques et les Volsques, ennemis constans des Romains, renouvelèrent leurs incursions, et, voulant profiter des divisions intestines du peuple, s'avancèrent à dix milles de Rome.

Mais les décemvirs, à qui l'autorité civile et militaire était confiée, partagèrent l'armée en trois parties. L'une, commandée par Appius, resta dans la ville pour tenir les habitans en respect. Ses collègues se mirent à la tête des deux autres. La première marcha contre les Eques; la seconde contre les Volsques. La coutume des soldats romains était de punir, en se laissant vaincre, les généraux qu'ils méprisaient. Ils la mirent en pratique dans cette occasion, et abandonnèrent honteusement le champ de bataille à l'approche de l'ennemi. Jamais nouvelle ne

causa plus de joie à Rome que celle de cette défaite. Les généraux, comme il arrive toujours dans ces circonstances, furent blâmés pour la perfidie de leurs soldats; quelques-uns voulaient qu'on les déposât; d'autres demandaient à grands cris un dictateur pour conduire les troupes à la victoire. Siccius-Dentatus, entr'autres, manifesta ses sentimens avec sa franchise ordinaire, et, traitant les généraux avec mépris, fit voir toutes les fautes qu'ils avaient faites contre la discipline, ainsi que leur conduite entière. Appius avait en même temps soin d'étudier les dispositions du peuple; il dirigea contre Dentatus une vengeance particulière, et, sous le prétexte de le charger d'une mission honorable, il lui confia la conduite des nouvelles troupes qui devaient partir de Rome pour augmenter les forces de l'armée. L'office de légat était sacré pour les Romains, qui le regardaient comme réunissant l'autorité d'un général à celle d'un pontife. Dentatus se rendit avec joie et sans méfiance dans le camp, où il fut reçu avec toutes les marques extérieures du respect. Mais les généraux trouvèrent bientôt les moyens de satisfaire leur vengeance. Il fut désigné pour aller à la tête

de cent hommes examiner un lieu plus commode pour camper, ayant lui-même assuré que celui où l'on se trouvait était dangereux. Les soldats qu'on lui avait donnés pour l'accompagner étaient des assassins. Ces ministres coupables de la vengeance des décemvirs, devaient massacrer Dentatus, que sa bravoure avait fait surnommer l'*Achille Romain*. Ils le conduisirent dans un détroit resserré, où ils commencerent à l'assaillir par derrière. Dentatus s'apperçut, mais trop tard, de la perfidie des décemvirs. Résolu de vendre sa vie aussi cher qu'il le pourrait, il s'adossa contre un rocher, et, rappelant son ancienne valeur, il se défendit contre ceux qui l'approchaient de plus près. Quoiqu'âgé, il conservait encore des restes de sa premiere vigueur, et de sa propre main il en tua quinze et en blessa trente. Etonnés de sa bravoure, les assassins lui lancent leurs javelots. Il les reçut sur son bouclier avec un sang-froid inébranlable. Le combat, quoiqu'inégal, fut douteux, jusqu'à ce que les assaillans, imaginant de monter sur le rocher contre lequel il s'appuyoit, lui lancèrent des pierres. Ce moyen eut le succès qu'ils attendaient : le vieux soldat succomba

sous leurs efforts réunis. Sa mort fit voir que s'il était sorti tant de fois victorieux du combat, c'était moins à sa fortune qu'à son courage qu'il le devait. Les décemvirs voulurent prendre part à la douleur que causa dans l'armée la mort de Dentatus. Ils ordonnèrent qu'on lui ferait des obsèques avec les honneurs militaires. Mais leurs regrets simulés qui contrastaient avec leur haine connue, ne servit qu'à les rendre plus odieux au peuple.

Un trait plus atroce que le premier inspira à tous les citoyens la résolution de se révolter pour recouvrer leur liberté.

Appius, en se rendant, un jour, au tribunal pour administrer la justice, apperçut une jeune fille d'une beauté rare, âgée d'environ 16 ans, qui se rendait aux écoles publiques, accompagnée de sa nourrice. Ses charmes embellis encore par l'innocence et la modestie, attirent l'attention d'Appius, qui conçut pour elle une passion violente. Le jour suivant, il la vit passer de nouveau. Elle lui parut plus belle, et sa passion s'accrut encore. Il résolut de la satisfaire, quelles qu'en fussent les suites, et trouva les moyens de savoir le nom et la demeure de la jeune per-

sonne. Elle s'appelait Virginie. Fille de Virginius, centurion, alors à l'armée, elle avait été promise à Icilius, d'abord tribun du peuple, qui s'était engagé de l'épouser à la fin de la campagne. Appius entreprit de rompre ce mariage, et de l'épouser lui-même. Mais les loix des douze Tables défendaient l'union entre les familles des plébéiens et celles des patriciens; et comme Appius avait établi ces loix, il ne pouvait les enfreindre. Il n'avait donc d'autre espérance de la posséder que par des moyens criminels. Accoutumé à satisfaire ses passions, il résolut d'obtenir ce qu'il desirait. Ayant inutilement tenté de séduire la nourrice, il eut recours à un expédient plus infâme. Il choisit Claudius, depuis long-temps ministre de ses plaisirs, le chargea de prétendre que cette fille était son esclave, et d'appeler à son tribunal pour la décision de cette cause. Fidèle à ses instructions, Claudius agit en conséquence. Se faisant accompagner de scélérats comme lui, il entra dans l'école publique, où il trouva Virginie au milieu de ses compagnes. Se saisissant d'elle, sous le prétexte qu'elle était fille d'un de ses esclaves, il l'entraînait, quand le peu-

ple, attiré par les cris de Virginie, s'oppose à cet enlèvement. Dès que ce premier mouvement fut appaisé, il conduisit au tribunal d'Appius la jeune fille qui pleurait, et entra dans le détail des prétentions qu'il avait sur elle. Il assura qu'elle était née dans sa maison d'une esclave, que cette femme l'avait vendue à l'épouse de Virginius qui n'avait point d'enfans : disant avoir des témoins irréprochables qui prouveraient la vérité de ce qu'il avait avancé, et prétendant qu'on devait commencer par lui remettre l'esclave comme à son propre maître. Appius, feignant d'être frappé de la justice de ses prétentions, répondit que si le prétendu père de Virginie était présent, il pourrait différer de rendre à Claudius son esclave; mais que cela ne lui semblait pas juste dans les circonstances où l'on se trouvait. Cet arrêt excita les clameurs et les reproches de la multitude, particulièrement des femmes qui entourèrent l'innocente Virginie, voulant la défendre contre la fureur du juge. Icilius, son amant, s'opposa hardiment à l'exécution du jugement, et força Claudius d'avoir recours au tribunal des décemvirs : tout annonçait une insurrection prochaine.

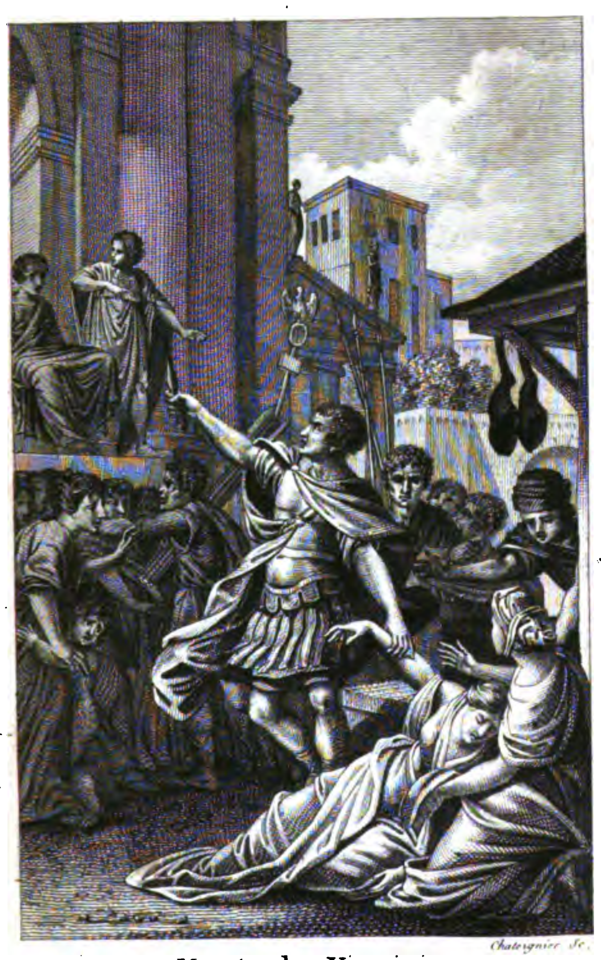
Dans la crainte de l'événement, Appius crut qu'il était à propos de suspendre l'exécution de son jugement jusqu'à l'arrivée de Virginius, qui était à l'armée à environ douze milles de Rome. On lui ordonna de comparaître le jour suivant. Mais Appius écrivit en secret au général, pour le prier de retenir Virginius, sous le prétexte que son arrivée ne ferait que rallumer la sédition. Les amis du centurion, ayant intercepté les lettres, l'instruisirent des entreprises qu'on avait faites contre l'honneur et la liberté de sa fille. Virginius, prétextant la mort d'un proche parent, obtint un congé, et arriva promptement à Rome, animé du desir de la vengeance. Le jour suivant, au grand étonnement d'Appius, il comparut devant le tribunal, conduisant par la main sa fille qui pleurait. Tous les deux étaient en habits de deuil. Claudius, l'accusateur, commença par expliquer sa demande. Virginius parla à son tour : il représenta que son épouse s'était mariée jeune; qu'elle avait eu un enfant de bonne heure, et qu'on l'avait vue publiquement enceinte de plusieurs autres; que s'il avait eu l'intention d'adopter un enfant, son choix se serait plu-

tôt fixé sur un garçon que sur une fille ; qu'il était notoire que sa femme avait allaité Virginie, et qu'enfin il était surprenant de n'entendre parler d'une pareille réclamation, qu'après un silence de seize ans, qui n'est rompu qu'au moment où Virginie est sur le point d'être mariée, et admirée pour sa rare beauté. Pendant que le père prononçait son discours d'un air sévère, Virginie était l'objet de tous les regards. Sa contenance était tremblante; on lisait dans ses yeux l'expression du chagrin : tout en elle excitait la pitié, et donnait un nouveau poids au plaidoyer de son père. Le peuple, qui prenait part à cette situation cruelle, jeta un cri d'indignation. Craignant que ce discours ne fît sur la multitude un effet dangereux, et se prétendant assez au fait de cette cause, Appius interrompit avec colère Virginius. « Ma conscience m'oblige,
» s'écria-t-il, de déclarer que je suis aussi
» un témoin de la vérité des réclama-
» tions de Claudius. Plusieurs personnes de
» cette assemblée savent que je fus son tu-
» teur. J'appris de bonne heure qu'il avait
» des droits sur cette jeune esclave; mais les
» affaires publiques et les dissensions du peu-

» ple m'ont empêché de lui rendre justice.
» Cependant il n'est pas encore trop tard ; et
» d'après le pouvoir dont je suis revêtu pour
» le bien général, je juge que Virginie doit
» être la propriété de Claudius qui la récla-
» me ». Pour obéir à cet ordre, les licteurs écartèrent la foule qui se pressait autour du tribunal. Ils s'emparèrent de Virginie, et la remirent entre les mains de Claudius. La multitude épouvantée, se retira ; et Virginius, se voyant abandonné, sembla acquiescer à la sentence. Il supplia néanmoins Appius avec douceur, et le conjura de lui permettre de dire un dernier adieu à cet enfant, qu'il avait toujours regardé comme le sien, assurant qu'après cela, il se rangerait, avec plaisir, à son devoir. Appius y consentit, à condition qu'il le ferait en sa présence. Mais Virginius méditait un projet terrible. La troupe s'écarta pour faire passage ; Virginius, le désespoir dans le cœur, prend dans ses bras sa fille presqu'expirante, soutient un instant sa tête sur son cœur, essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues. Il l'embrasse tendrement ; et l'entraînant insensiblement vers quelques boutiques qui étaient sur le côté de la place publique, il

se saisit du couteau d'un boucher : « Ma » chère fille, s'écria-t-il, tu es perdue ! moi » seul je puis te conserver l'honneur et la li- » berté ». En achevant ces mots, il lui plonge l'arme dans le cœur. La retirant ensuite, il la lève en l'air, et la montre à Appius. « Tyran, s'écria-t-il, par ce sang pur, je » voue ta tête aux furies de l'enfer ». Couvert du sang de sa fille, tenant toujours le couteau dans ses mains, et menaçant de tuer quiconque s'opposerait à son passage, il parcourt la ville comme un furieux, et en excitant le peuple à reconquérir sa liberté. Protégé par la multitude, il monte à cheval, et retourne au camp.

A peine arrivé, suivi de ses amis, il informe l'armée de l'événement qui vient d'avoir lieu, et montre aux soldats l'arme ensanglantée qu'il tenait dans ses mains. Il invoque leur pardon et celui des dieux, pour avoir commis une aussi coupable action, qu'il attribue à l'impérieuse et cruelle nécessité. L'armée, déjà indisposée, jette des cris d'approbation; et laissant leurs généraux derrière eux, les soldats allèrent camper au mont Aventin, où ils avaient été quatre ans auparavant. Des détachemens nom-



Mort de Virginie.

1re Partie Page 86.

breux de l'autre armée opposée aux Sabins, également mécontens, se joignirent à eux.

Appius fit tout ce qui était en son pouvoir pour rétablir la tranquillité dans la ville; mais voyant qu'on ne pouvait appaiser le tumulte, et appercevant Horace et Valérius, ses ennemis déclarés, à la tête des séditieux, il entreprit d'abord de chercher son salut dans la fuite. Oppius, un de ses collègues, tâchant de ranimer son courage, il hasarda d'assembler les sénateurs, et de demander le châtiment de tous les déserteurs. Le sénat fut loin de lui donner les secours qu'il attendait. Prévoyant les dangers et les maux dont l'état était menacé, il députa vers l'armée, à qui il offrit de rétablir la première forme de gouvernement. Cette proposition fut accueillie avec joie par le peuple, et l'armée obéissant, retourna dans la ville, sinon avec les marques du triomphe, du moins avec la joie qu'il inspire. Appius et son collègue Oppius se tuèrent en prison. Denys d'Halicarnasse prétend que les tribuns les firent étrangler. Les huit autres décemvirs s'exilèrent volontairement; et Claudius, le prétendu maître de Virginie, fut banni de Rome.

Ces troubles intérieurs affaiblirent l'état, et donnèrent plus de confiance à l'ennemi. On continua la guerre avec les Eques et les Volsques ; et comme ces peuples remportèrent souvent quelques légers avantages sur les Romains, ils s'avancèrent au point de faire des incursions jusques sous les murs de Rome. Non-seulement les contestations des Romains semblaient avoir diminué leur
An 304. courage; mais elles avaient encore altéré leurs vertus, et particulièrement leur justice.

Les tribuns du peuple étaient devenus plus entreprenans : ils proposèrent deux loix : l'une permettait l'alliance entre les familles plébéiennes et celles des patriciens; par l'autre, un tribun pouvait être élu consul. Les sénateurs s'indignèrent de ces propositions, et résolurent de tout souffrir plutôt que de les admettre. Trouvant cependant que leur résistance augmentait les troubles de l'état, ils consentirent à la fin que la loi relative aux mariages passât, espérant qu'en accordant cet article au peuple, il serait satisfait. Mais le calme fut de courte durée : le peuple, ayant recours aux moyens qu'il avoit jadis employés, refusa de s'enrôler à

l'approche de l'ennemi. Les consuls furent obligés d'avoir avec les principaux sénateurs un entretien secret. Après quelques débats, Claudius proposa un expédient, comme le plus propre à satisfaire le peuple dans la conjoncture présente. Ce fut de créer six tribuns militaires à la place des consuls, dont la moitié, au moins, serait prise dans les patriciens. Ce projet qui, dans le fait, s'accordait avec la demande du peuple, plut à toute l'assemblée, et l'on convint que les consuls, contre la coutume, commenceraient par demander l'opinion du sénateur le plus jeune. Un des tribuns, voyant les assemblées du sénat, accusa ses membres d'avoir des conférences secrètes, et de tramer des complots contre le peuple. Les consuls, d'un autre côté, protestaient de leur innocence; et pour preuve de leur sincérité, permirent à quelques-uns des moins âgés de proposer leurs opinions. Ceux-ci, gardant le silence, les plus vieux sénateurs, connus par leur popularité, observèrent que le peuple devait être écouté dans ses demandes, et que personne ne méritait aussi bien le pouvoir que ceux dont on se servait pour l'acquérir; ajoutant que Rome

ne jouirait d'aucune liberté, jusqu'à ce qu'on eût établi entre tous les citoyens une égalité parfaite. Claudius parla ensuite, et se déchaîna, contre le peuple, en invectives amères, assurant que son opinion était que la loi ne devait point avoir lieu. Ce discours produisit quelques troubles parmi les plébéiens. A la fin Génutius proposa, comme on en était convenu, qu'on choisirait, tous les ans, six tribuns militaires, dont trois seraient pris dans le sénat, et trois autres dans le peuple; qu'ils seraient revêtus de l'autorité consulaire; et à l'expiration de leur magistrature, on verrait si l'on rétablirait le consulat sur le même pied qu'il était auparavant, ou s'il serait continué sous cette nouvelle forme. Le peuple adopta ce projet avec ardeur. La multitude était si légère dans ses desseins, que, quoiqu'il y eût dans le nombre des candidats plusieurs plébéïens, le choix tomba entièrement sur les patriciens qui s'étaient offerts eux-mêmes. On appela ces nouveaux magistrats, tribuns militaires. Il n'y en eut d'abord que trois, ensuite on en vit quatre, et bientôt après le nombre de six fut complet. Ils avaient le pouvoir et le costume des con-

An 310.

suls. Les premiers n'exercèrent que pendant trois mois, les augures ayant trouvé qu'il manquait quelque chose dans les cérémonies de leur élection.

Les tribuns militaires étant déposés, les consuls reprirent leurs fonctions; et afin qu'on connût les affaires dont ils étaient chargés, on créa une nouvelle magistrature. Ce fut celle des censeurs renouvelés tous les cinq ans. Ils devaient faire le dénombrement du peuple, et le distribuer en classes. La vie et les mœurs de leurs concitoyens étaient soumises à leur inspection. Ils pouvaient destituer les sénateurs pour leur mauvaise conduite, dégrader les chevaliers, faire descendre les plébéïens d'une tribu dans une classe inférieure. Tels étaient leurs droits. Les deux premiers furent Papirius et Sempronius, tous deux patriciens. On choisit les censeurs dans cet ordre pendant près de cent ans encore.

Cette nouvelle dignité rétablit, pendant quelque temps, le calme entre les ordres, et le contentement du peuple fut augmenté par une victoire que remporta le consul Géganius sur les Volsques.

Les Ardéates, qui s'étaient réconciliés,

l'année précédente, avec le peuple romain, vinrent implorer son secours dans un besoin pressant. Il s'était élevé dans leur ville une violente sédition entre la noblesse et le peuple. Les choses en vinrent au point, que la populace ravagea les terres des nobles, puis rentra dans Ardée, qu'elle traita comme une ville ennemie. Les deux partis, trop faibles par eux-mêmes, eurent recours
An 312. aux étrangers ; le peuple s'adressa aux Volsques, qui vinrent à leur secours. Les députés de la noblesse arrivèrent à Rome. Le consul Géganius eut ordre de partir sur-le-champ. Il surprit les Volsques, les battit, et les fit passer sous le joug.

Cette tranquillité ne fut cependant que
An 313. de courte durée; car une famine, dont les pauvres éprouvèrent les premières rigueurs, renouvela les plaintes contre les riches. Leur inefficacité fit naître de nouvelles séditions. On accusa les consuls de négligence, pour n'avoir point fait des provisions de blé suffisantes. Ceux-ci dédaignèrent les murmures de la populace, et continuèrent de donner tous leurs soins pour soulager la misère publique. Quoi-

qu'ils firent tout ce qu'on pouvait attendre de leur activité, en distribuant les provisions aux pauvres, cependant Spurius-Mélius, homme riche, qui avait enlevé tous les grains de la Toscane, les surpassa en libéralité. Ce démagogue, brûlant du desir de profiter des troubles de l'état pour devenir puissant, distribuait chaque jour aux pauvres, et en grande quantité, des blés ou d'autres grains. Sa maison devint l'asyle de tous ceux qui préféraient au travail une vie oisive et dépendante. Quand il se fut fait un certain nombre de partisans, il fit transporter chez lui, pendant la nuit, une grande quantité d'armes, et conspira pour obtenir le commandement, pendant que quelques tribuns, qu'il avait corrompus, agissaient sous ses ordres pour s'emparer de la liberté du peuple. Minutius découvrit bientôt le complot, en instruisit le sénat, qui prit aussi-tôt la résolution de créer un dictateur capable d'appaiser la révolte, sans en appeler au peuple. Quintius-Cincinnatus, âgé de 80 ans, fut encore choisi pour garantir sa patrie du danger qui la menaçait. Il commença par citer à son tribunal Mélius, qui refusa d'obéir. Il envoya à sa poursuite

Ahala, commandant de la cavalerie. Ahala le rencontra sur la place publique, et le tua sur son refus. Le dictateur applaudit à cet acte, et fit vendre les biens du conspirateur, raser sa maison, et distribuer au peuple les provisions qu'on y trouva.

Furieux de la mort de Mélius, et voulant punir le sénat à l'élection prochaine, les tribuns du peuple insistèrent pour faire élire, au lieu de consuls, les tribuns militaires. Les sénateurs furent obligés d'y consentir. Cependant l'année suivante, le gouvernement fut rétabli, et les consuls furent choisis de nouveau.

An. R. 317. La ville des Fidénates, qui était une colonie romaine, se rangea cette année du côté des Veïens, qui avaient alors pour roi Tolumnius. Elle ajouta à la révolte un crime bien plus noir, en tuant par l'ordre de Tolumnius, les ambassadeurs romains qui venaient se plaindre et demander raison du nouveau parti qu'elle avait pris. Pour tirer vengeance d'une violation si horrible du droit des gens, on nomma des consuls. Sergius marcha contre le roi des Veïens, et remporta sur lui une victoire assez considérable, mais qui lui

coûta cher. Pour terminer heureusement cette guerre, le sénat crut devoir nommer un dictateur. Le choix tomba sur Mamercus-Æmilius, qui fit des levées, marcha contre l'ennemi, qu'il rencontra près de Fidènes. Les Veïens furent complètement défaits par les Romains. Cornélius-Cossus, d'une illustre naissance, d'une taille avantageuse, et encore plus recommandable par sa bravoure, tua Tolumnius, et lui ayant coupé la tête, il la montra au bout de sa lance à toute l'armée ennemie, et répandit par-tout la terreur. Ce fier Romain, portant les dépouilles opimes du roi qu'il avait tué, eut tout l'honneur du triomphe, et attira sur lui tous les yeux par la nouveauté de ce spectacle. C'étaient les secondes dépouilles opimes qu'on eût emportées depuis la fondation de Rome.

La peste qui s'était fait sentir l'année
An. R. 320. précédente, fit encore plus de ravage pendant celle-ci. Elle donna aux Fidénates et aux Véïens la hardiesse de s'avancer presque jusqu'aux portes de Rome. Servilius créé dictateur, termina la guerre par la prise de Fidènes; et quelque temps après, Cornélius, revêtu du même pouvoir,

défit entièrement les Volsques, pilla leur territoire, et fit un grand nombre de prisonniers.

Depuis long-temps, rivaux de Rome, les Véïens avaient profité de ses troubles intérieurs pour ravager le territoire de la république. Après avoir menacé les ambassadeurs romains, ils les renvoyèrent avec outrage, et les chargèrent de se plaindre des injures qu'ils leur avaient faites. La ruine de Véïes

An 347. semblait résolue. Les Romains établirent leur camp sous ses murs. On peut calculer la force de cette place d'après la durée du siége, qui fut de dix années. Dans cet espace de temps, l'armée campa autour de la ville, couchée, en hiver, sous des tentes de peaux de bêtes fauves, et occupée, pendant la belle saison, des moyens d'attaque. Les succès furent douteux, et il y eut plusieurs commandans chargés de diriger le siége. Tantôt ils voyaient leurs ouvrages détruits, et beaucoup des leurs tués dans les sorties des assiégés. Tantôt ils étaient harcelés par une autre armée de Véïens, qui tâchaient de porter du secours à leurs compatriotes. Un siége aussi sanglant semblait menacer de dépeupler Rome même, dont il

épuisait les forces. On fit une loi pour forcer tous les jeunes gens d'épouser les veuves des soldats tués. Furius Camille, nouveau dictateur, fut le maître de diriger la guerre. Elevé au premier poste de l'Etat, sans intrigue et sans sollicitation, après avoir été censeur quelque temps auparavant, ensuite tribun militaire, Camille s'était toujours fait considérer dans l'exercice de ces différentes fonctions. Le courage et l'habileté qu'il avait montrés l'avaient fait juger digne du choix de ses concitoyens. Quand il fut nommé dictateur, le peuple courut se ranger en foule sous ses étendards, comptant sur les succès d'un chef aussi expérimenté. Sentant qu'il ne pouvait prendre la ville d'assaut, il fit, à force de travail, pratiquer sous terre un passage qui menait au milieu de la citadelle. Certain du succès, et voyant la ville sans ressource, il envoya au sénat, et fit dire à tous ceux qui devaient partager le butin des Véïens, de se rendre immédiatement à l'armée. Alors ce général donnant ses ordres pour monter à l'assaut, la ville fut bientôt remplie de ses légions, au grand étonnement des assiégés, qui, un instant auparavant, étaient dans une sécurité parfaite.

Ainsi fut prise, comme une seconde Troie, la ville de Véïes, après un siége de dix ans. Ses dépouilles enrichirent le vainqueur. On décerna les honneurs du triomphe à Camille, qui se couvrit de gloire, par la destruction de la rivale de Rome. Il fut, comme les anciens rois de Rome, traîné dans un char attelé de quatre chevaux blancs : distinction qui ne pouvait manquer de déplaire à la plus grande partie des spectateurs, qui, considérant ces chevaux comme sacrés, les croyaient plus propres à honorer les dieux que leurs généraux.

La fortune n'abandonna point Camille dans son expédition contre les Falisques. Il mit leur armée en déroute, assiégea leur capitale, qui menaça de faire une longue et vigoureuse résistance. On n'aurait point fait mention, dans cet abrégé, de la réduction de cette petite place, sans un trait du général romain, plus glorieux pour lui que tous ses triomphes ensemble. Un maître d'école, chargé des enfans appartenant aux premières familles de la ville, ayant trouvé le moyen de les attirer dans le camp des Romains, offrit de les livrer à Camille, comme la manière la plus sûre de forcer les habi-

tans à se rendre promptement. Camille, frappé de la perfidie d'un homme dont le devoir était de protéger l'innocence, au lieu de la trahir, le considéra d'un œil sévère pendant quelques instans. A la fin il s'écria : « Homme abominable ! offre à des » gens qui te ressemblent, et non pas à moi » tes viles propositions. Quoique nous » soyons ennemis de ta ville, n'existe-t-il » pas des liens naturels qui unissent les » hommes entre eux, et qu'on ne devrait » jamais rompre ? Il y a des devoirs dans la » guerre comme dans la paix. Nous combat- » tons contre des hommes, et non contre » des enfans. Ces hommes ont, il est vrai, » mal agi avec nous. Mais leurs crimes, en » comparaison des tiens, sont des vertus. » Contre des artifices aussi vils, mon devoir » est d'user de ceux dont se servent les » Romains : la valeur et les armes ». En achevant ces mots, il fit dépouiller le maître d'école, et le livra, les mains liées derrière le dos, à ses écoliers, qui le ramenèrent dans la ville de cette manière ignominieuse. Cette conduite généreuse de Camille produisit plus d'effet que ses armes n'auraient pu faire. Les magistrats de la

ville se soumirent au sénat, laissant Camille maître des conditions. Pour satisfaire son armée, il les fit contribuer d'une somme d'argent, et leur accorda la protection et l'alliance de Rome.

Malgré la vénération qu'avaient les étrangers pour les vertus de Camille, les tribuns, ces éternels artisans de trouble et de sédition, le tourmentaient de nouveau chaque jour. Ils l'accusèrent de s'opposer à ce qu'une partie des Romains allât habiter Véïes, d'avoir caché une portion du butin, particulièrement deux portes de bronze, qu'il avait réservées pour son usage. Ils le citèrent à comparaître devant le peuple. Voyant la multitude aigrie contre lui, Camille, à qui cette ingratitude était odieuse, résolut de ne point supporter la honte de cet appel. Après avoir embrassé sa femme et ses enfans, il se prépara à sortir de Rome. Il avait déjà passé l'une des portes de la ville sans être accompagné ni regretté de personne. Là, ne pouvant résister à son indignation, il se retourna vers le Capitole; et levant ses mains au ciel, il pria les dieux de rendre sensible à sa patrie l'injustice qu'elle lui faisait, et de lui inspirer des regrets. Il

se réfugia à Ardée, ville à quelque distance de Rome, où il apprit que les tribuns l'avaient condamné à payer une amende.

Les tribuns n'éprouvèrent pas un léger plaisir d'avoir abaissé ce grand homme; mais bientôt ils se repentirent de leur injustice, et souhaitèrent le retour de celui qui pouvait seul garantir sa patrie d'une ruine certaine. Il se présentait un ennemi plus terrible et plus redoutable que tous ceux que les Romains avaient rencontrés jusqu'alors. Les Gaulois, nation barbare, avaient, environ deux siècles avant cette époque, fait une irruption au-delà des Alpes, et s'étaient établis dans le nord de l'Italie, attirés par la douceur de son climat et ses vins délicieux. Leur courage supérieur, leur haute stature, leur férocité, leurs mœurs grossières, effrayèrent les habitans, qu'ils subjuguèrent. Brennus, leur roi, assiégeait avec une de leurs armées, Clusium, ville d'Etrurie. Les habitans, épouvantés du nombre des Gaulois, et plus encore de leur air sauvage, implorèrent le secours, ou du moins la médiation des Romains. Le sénat, dont la maxime était, depuis long-temps, d'assister les malheu-

reux, commença par envoyer des ambassadeurs aux Gaulois, pour les détourner de leur entreprise, en leur faisant voir l'injustice de leur invasion. Trois sénateurs de la famille de Fabius furent choisis pour cette affaire. Ils étaient plutôt guerriers que négociateurs. Brennus les reçut avec plus de politesse qu'on n'en attendait d'un barbare; et desirant savoir le sujet de leur mission, il apprit d'eux qu'on avait coutume, en Italie, de ne faire la guerre, que d'après des justes sujets de plaintes, et que les Romains demandaient à connaître quelle offense le roi des Gaules avait reçue des citoyens de Clusium. Brennus répliqua que le droit des hommes vaillans était dans leurs épées; que les Romains eux-mêmes n'en avaient aucun sur les villes qu'ils avaient conquises; qu'enfin ils avaient un ressentiment particulier contre le peuple de Clusium, qui avait refusé de partager avec les Gaulois des terres inhabitées, pour la culture desquelles il n'avait point de bras. N'étant pas accoutumés à souffrir le langage d'un conquérant, les Romains dissimulèrent, pendant quelque temps, le mécontentement que leur causait la hauteur de cette réponse : mais

entrant dans la ville assiégée, au lieu d'agir en ambassadeurs, ils oublièrent leur caractère sacré, et se mirent à la tête des Clusiens, dans une sortie qu'ils firent contre les assiégeans. Fabius, ambassadeur, tua, de sa propre main, un Gaulois. On le vit le dépouiller de son armure. L'injustice de cette conduite peu décente excita le ressentiment de Brennus, qui, en ayant fait ses plaintes au sénat par un héraut d'armes, sans recevoir aucune réparation, leva le siége, et marcha sur Rome avec son armée victorieuse.

Tous les peuples des pays que les Gaulois parcoururent dans leur marche rapide, avaient, dès leur approche, perdu tout espoir de salut, épouvantés de leur nombre, de leur férocité et de leurs préparatifs de guerre. Mais toute la fureur de ce peuple barbare se tourna contre Rome. Ne respirant que la vengeance, les Gaulois continuèrent leur marche sans faire aucune injure aux habitans des autres contrées. Il se livra près de la rivière d'Allia un combat terrible, dans lequel les Romains furent battus, et perdirent 40 mille hommes.

Privée de secours, Rome s'attendait

aux dernières extrémités. Quelques-uns des habitans tâchaient de se cacher dans les villes voisines; d'autres, bravant la fureur de l'ennemi, voulaient s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. On vit, dans cette occasion, les prêtres et les sénateurs les plus âgés, pleins d'un enthousiasme religieux, se dévouer pour expier les fautes du peuple; et revêtus de leur longue robe, se placer dans le forum sur leurs siéges d'ivoire. Les Gaulois, s'abandonnant à leur triomphe, s'occupaient de partager le butin du camp ennemi. S'ils avaient, immédiatement après la victoire, marché vers Rome, ils s'emparaient du Capitole. Mais ils continuèrent, pendant deux jours, à se livrer à la joie sur le champ de bataille, au milieu de leurs ennemis morts. Le troisième jour, Brennus parut devant la ville avec toutes ses forces. D'abord il fut surpris de trouver les portes ouvertes pour le recevoir, et de voir les murs sans défense. Il commençait à croire que cette situation de la ville était l'effet de quelque stratagême des Romains. S'avançant avec précaution, il entra, et trouva dans la place publique les anciens sénateurs fiers, immobiles, et rangés en

ordre sur leurs chaires curules. L'éclat de leurs vêtemens, la majestueuse gravité, l'air vénérable de ces vieillards nés dans les hautes dignités de l'Etat, inspirèrent un profond respect à leur ennemi barbare : ils les prirent pour les dieux tutélaires de la ville, et commençaient déjà à les adorer aveuglément, lorsqu'un Gaulois, plus hardi que les autres, toucha de sa main la barbe de Papyrius ; injure flétrissante pour un noble Romain. Papyrius lève son sceptre d'ivoire, frappe le Gaulois, et l'étend à terre. Ce fut le signal du massacre. Papyrius tomba le premier, et tous ses collègues, sans aucune distinction, subirent le même sort. Pendant trois jours, les féroces vainqueurs continuèrent le carnage, sans égard pour le sexe ni l'âge : ils mirent ensuite le feu à la ville, et la brûlèrent entièrement.

Le Capitole était le seul espoir des Romains.
An 364. Cette forteresse offrait une scène de désolation. Brennus la somma d'abord et avec menaces de se rendre ; mais ce fut en vain. Résolu d'en former le siége, il l'environna de son armée. Les Romains repoussèrent l'attaque avec beaucoup de courage. Le désespoir semblait leur donner cette vi-

gueur et cette persévérance dont ils manquaient dans la prospérité. Brennus poursuivit ardemment le siége. Il espérait réduire par famine les assiégés ; mais ceux-ci, devinant son intention, quoique réellement dans le besoin, firent jeter des pains dans son camp, pour lui prouver combien son attente était mal fondée. Mais il conçut bientôt de nouvelles espérances, en apprenant de ses soldats qu'ils avaient découvert un sentier dans le roc, par où l'on pouvait surprendre le Capitole. Un détachement de soldats chargé de tenter, pendant la nuit, cette dangereuse entreprise, fut en effet sur le point de l'exécuter. Il était déjà parvenu sur le rempart : la sentinelle romaine était endormie, les chiens se taisaient, et tout promettait un succès assuré, quand la garnison fut éveillée par le cri de quelques oies sacrées, que l'on conservait dans le temple de Junon. Les assiégés virent le danger qui les menaçait, et chacun courant aux armes, ils marchèrent tous contre les assaillans. Manlius, patricien, d'une bravoure reconnue, fit, le premier, usage de sa force, et ranima par son exemple le courage des Romains. Il monte hardiment sur

le rempart, et d'un seul coup jette deux Gaulois dans le précipice. D'autres vinrent à son secours, et l'ennemi abandonna les murs avec promptitude.

Depuis cette époque les Barbares commencèrent à perdre tout espoir, et Brennus n'attendait que le moment de lever le siége sans compromettre son honneur. Ses soldats s'entretenaient souvent avec les assiégés ; et avant que les chefs pensassent à une conférence, ils desiraient que l'on fît des propositions d'accommodement. A la fin on convint des deux côtés, que les Gaulois sortiraient immédiatement de la ville et du territoire de Rome, à condition qu'on leur payerait mille livres pesant d'or. Le serment ayant cimenté ce traité, l'or fut livré. Mais les Gaulois se servirent de faux poids pour le peser. Sur les plaintes qu'en firent les Romains, Brennus augmenta encore le poids en jetant son épée dans le plateau qui contrebalançait l'or, et dit que les vaincus étaient faits pour souffrir. Par cette réponse les Romains virent qu'ils étaient au pouvoir du vainqueur, et que toutes réclamations étaient vaines. Pendant qu'ils disputaient sur le payement, ils apprennent que Camille,

leur ancien général, qu'ils venaient de créer dictateur, qui s'était hâté de venir à leur secours avec une armée considérable, entrait dans Rome. Il parut en effet, et demanda, d'un ton impérieux, le sujet de la contestation. Dès qu'il le sut, il fit reporter l'or au Capitole. « C'est par le fer, dit-il, et » non par l'or, que Rome doit être rachetée. » Moi seul, comme dictateur, dois faire la » paix, et je l'acheterai avec mon épée ». Il livre ensuite le combat. Les Gaulois furent entièrement défaits : le massacre fut si grand, que le territoire romain fut délivré de ses ennemis. Ainsi fut sauvée Rome par le courage de Camille.

A l'exception du Capitole, la ville n'était qu'un monceau de ruines. Le plus grand nombre de ses habitans s'étant réfugié à Véies, les tribuns pressèrent pour transporter les restes de Rome dans cette ville, où l'on trouverait des maisons pour se mettre à l'abri, et des murs pour se défendre. Camille employa toute son éloquence pour les appaiser, leur observant qu'il était indigne d'eux d'abandonner l'asyle respectable de leurs ancêtres, où les dieux avaient plus d'une fois approuvé leurs actions, pour aller

habiter une ville qu'ils avaient conquise, et qui n'avait pas su se défendre elle-même. Ses remontrances engagèrent le peuple à se mettre avec joie à l'ouvrage, et bientôt Rome commença à renaître de ses cendres.

Nous avons vu le courage de Manlius défendant le Capitole et sauvant les restes de Rome. Le peuple ne fut point ingrat. On lui bâtit une maison près du lieu qui fut le théâtre de sa valeur, et on désigna sur les fonds publics de quoi fournir à son entretien. Mais il eut l'ambition de vouloir être souverain de Rome, et de se mettre au-dessus de Camille. Il flatta la populace, paya ses dettes, injuria les patriciens, qu'il appelait les oppresseurs du peuple. Le sénat, instruit de ses projets et de ses propos, fit Cornélius-Cossus dictateur, dans l'intention de réprimer l'ambition de Manlius. Le dictateur demanda compte à Manlius de sa conduite. Celui-ci jouissait trop de la faveur populaire pour craindre la puissance de Cossus, qui fut obligé de se démettre de sa dignité, et Manlius fut porté en triomphe dans la ville. Ce succès ne fit qu'accroître son ambition. Il parla de partager les terres au peuple; prétendit qu'il ne devait y avoir aucune

distinction dans l'Etat; et pour donner plus de poids à ses discours, il paraissait toujours environné d'hommes de la lie du peuple, dont ses largesses lui avaient fait des partisans. La ville étant ainsi troublée, le sénat eut recours à un autre moyen : ce fut d'opposer à ce démagogue le pouvoir de Camille. Celui-ci créé tribun militaire, cita Manlius pour rendre compte de sa vie. Le lieu où il devait comparaître était près du Capitole. On l'accusa de séditieux, de prétendre à la souveraineté. Sans répondre, Manlius tourne les yeux vers le Capitole, et rappelle, en le montrant, ce qu'il avait fait pour son pays. La multitude, dont la compassion ou la justice n'a souvent aucun motif raisonnable, refusa de le condamner tant qu'il plaiderait devant le Capitole. Mais quand il fut conduit dans un lieu d'où l'on ne voyait pas cette forteresse, il fut condamné à être précipité du haut de la roche Tarpéïenne. Ainsi le théâtre de sa gloire devint celui de sa honte et de son supplice. On rasa sa maison jusqu'aux fondemens, et l'on défendit à sa famille de porter le nom de Manlius.

La hardiesse des Romains s'accrut par degrés. L'intérieur de la ville présentait un

mélange de trouble et de superstition. Ils formèrent au-dehors des entreprises qui eurent un succès heureux.

Leur aveugle soumission à leurs pontifes, An 392. le mépris qu'ils avaient pour la mort, parurent à cette époque par la conduite de Curtius. Les Augures ayant assuré qu'un gouffre qui s'était formé au milieu du Forum, ne se fermerait que lorsqu'on y aurait jeté ce que Rome avait de plus précieux, Curtius s'y précipita avec son cheval et son armure, prétendant que rien n'était au-dessus du patriotisme et du courage militaire. Les historiens rapportent que le gouffre se referma, et que Curtius ne reparut plus.

CHAPITRE XIII.

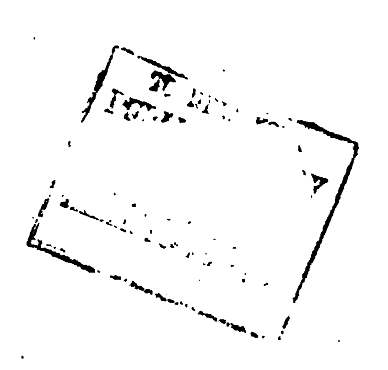
Depuis les guerres avec les Samnites, celles avec Pyrrhus, jusqu'au commencement de la première guerre punique, lorsque les Romains sortirent de l'Italie pour la première fois.

APRÈS les triomphes qu'ils avaient remportés sur les Sabins, les Etrusques, les Latins, les Eques, les Volsques et les Gaulois, qui avaient marché de nouveau sur Rome pour venger leur défaite, les Romains songèrent à de plus grandes conquêtes. Ils tournèrent leurs armes contre les Samnites. Ce peuple descendant des Sabins, habitait une vaste étendue de pays situé dans la partie méridionale de l'Italie, et qui fait aujourd'hui la plus grande partie du royaume de Naples. Ce furent les deux consuls Cornélius et Valérius-Corvus à qui l'on confia le soin de conduire cette guerre entre les deux Etats rivaux.

Valérius était un des plus grands capi-



Écrit par M.me Blondeau.



taines de son siècle. Le surnom de Corvus lui fut donné dans une circonstance assez étrange, dans un combat particulier contre un Gaulois d'une taille gigantesque, qu'il tua. On prétend qu'un corbeau s'étant perché sur son casque, contribua à la victoire qu'il remporta. Son collègue eut le commandement de l'armée dirigée contre Samnium, capitale des ennemis, et Corvus fut envoyé au secours de Capoue, capitale des Capouans. Aucun général n'était plus propre à commander : au courage et à la vigueur, il joignait de l'affabilité; c'était l'homme le plus brave et le plus doux de l'armée. En même temps qu'il faisait rigoureusement observer la discipline au moindre soldat, il avait pitié de son sort. Pour achever son portrait, nous dirons qu'il employa, pour conserver la dignité dont il était revêtu, les mêmes moyens dont il avait fait usage pour y parvenir. Les Romains, endurcis par leurs derniers malheurs, et conduits par un tel général, étaient invincibles. Les Samnites étaient les plus braves de tous ceux contre lesquels ils avaient combattu; et la querelle entre les deux nations fut soutenue de part et d'autre avec la même ardeur; mais le

bonheur des Romains l'emporta. Les Samnites furent mis en déroute, avouant qu'ils ne pouvoient soutenir les regards et la fière contenance de leurs ennemis. Cornélius ne fut pas d'abord aussi heureux : ayant imprudemment engagé les troupes dans un défilé, elles allaient être taillées en pièces, si Décius, campé sur une colline qui commandait l'ennemi, n'eût attaqué les Samnites, qui furent défaits. Le carnage fut considérable, et trente mille Samnites restèrent sur le champ de bataille.

Quelque temps après cette victoire, les soldats stationnés à Capoue se révoltèrent, et forcèrent Quintius, vieux militaire, de se mettre à leur tête. Guidés plutôt par leur fureur que par leur chef, ils s'avancèrent à huit milles de Rome. Le voisinage d'un ennemi aussi terrible alarma les sénateurs, qui créèrent sur-le-champ Valérius dictateur, et l'envoyèrent contre les révoltés avec une armée considérable. Les deux armées étaient rangées en bataille l'une contre l'autre. Les pères et les enfans se voyaient au moment d'en venir aux mains. Aucun autre que Valérius ne pouvait peut-être terminer cette guerre civile..Connais-

sant l'influence qu'il avait sur les soldats, au lieu de se présenter comme ennemi, il s'avança vers eux avec des manières affables, les embrassa, et renouvela d'anciennes connaissances. Sa conduite eut le succès qu'il en attendait. Quintius, leur orateur, demanda qu'on oubliât leurs fautes. N'ayant point participé à leur sédition, il n'avait rien à demander pour lui. Ainsi cette révolte qui menaçait Rome, fut appaisée par la prudence et la modération d'un général, dont la seule ambition était d'être doux envers ses amis et redoutable à ses ennemis.

Bientôt la guerre se déclara entre les Romains et les Latins. Comme ces deux peuples avaient les mêmes armes, le même langage, le même costume, il était nécessaire d'établir la discipline la plus sévère pour éviter la confusion dans les différens combats qui se livreraient. On fit défense au soldat de quitter ses rangs sous peine de mort. Les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, quand Métius, commandant la cavalerie ennemie, sort de ses rangs pour proposer à un cavalier romain un défi particulier. La crainte de désobéir aux ordres, fit accueillir d'abord cette proposi-

tion par un silence général. Titus-Manlius, fils du consul Manlius, rougissant de voir ses compatriotes intimidés, s'avance avec hardiesse contre son adversaire. On différa l'engagement pour être témoin de ce combat. Les deux champions s'élancent l'un contre l'autre avec une égale violence. Métius blessa le cheval de son ennemi : mais Manlius, plus heureux, tua celui de Métius. Le commandant des Latins, renversé par terre, voulut se soutenir sur sou bouclier; mais Manlius redoubla ses coups, et le tua au moment où il cherchait à se relever. Le dépouillant ensuite de son armure, il retourne en triomphe dans la tente de son père, qui se préparait à donner des ordres pour une affaire générale. Quoiqu'il fût applaudi par ses compagnons d'arme, il n'était cependant pas tranquille sur la réception que lui ferait son père. Il déposa à ses pieds les dépouilles de l'ennemi, disant avec adresse, et d'un air modeste, que ce qu'il avait fait n'était dû qu'à la valeur dont il avait hérité de ses ancêtres. Il fut bientôt tiré de son erreur. Le père ordonna qu'il fût conduit en présence de l'armée. Les larmes aux yeux, mais avec une contenance sévère, le

consul parla de cette manière : « Titus-
» Manlius, sans égard pour la dignité con-
» sulaire, pour les ordres de votre père,
» vous avez violé la discipline militaire;
» vous avez montré, par votre exemple,
» la désobéissance, et vous m'avez réduit à
» la déplorable nécessité de sacrifier ma pa-
» trie ou mon fils. Mais je n'hésite point
» dans cette cruelle alternative : on sacri-
» fierait mille vies pour une cause pareille;
» et puisque votre mort est utile à votre
» patrie, je ne crois pas que vous refusiez
» de la recevoir. Licteurs ! liez-le, et vous,
» soldats, que sa punition vous serve
» d'exemple». Cet ordre cruel frappa d'hor-
reur l'armée entière. La crainte tint d'abord
les soldats en suspens : mais quand ils vi-
rent tomber la tête du jeune Manlius, et
la terre couverte de son sang, ils ne purent
retenir leurs gémissemens, et poussèrent
des cris d'indignation. On porta le corps
hors du camp ; et après l'avoir couvert des
dépouilles de l'ennemi vaincu, on l'enseve-
lit avec les honneurs militaires.

On se battit aussi-tôt avec une égale fu-
reur ; et comme les deux armées avaient été
commandées par les mêmes chefs, on vit

dans cette affaire tout l'acharnement des guerres civiles. Les Latins comptaient sur leur force; les Romains se fiaient à leur invincible courage. Il semblait que le secours des dieux pouvait seul décider de la victoire; et les augures avaient annoncé que là où une aile de l'armée romaine céderait, le chef de cette partie devait se dévouer pour son pays, et s'offrir en sacrifice aux dieux immortels. Manlius commandait l'aile droite; la gauche était aux ordres de Décius. Comme le courage des deux ailes était égal, le succès était douteux. Après quelques instans, l'aile gauche de l'armée romaine commençait à plier. Alors Décius, qui la commandait, résolut de se dévouer pour sa patrie, et d'offrir sa vie pour le salut de l'armée. Dans ce projet, il appelle à haute voix Manlius, à qui il demande, comme étant le premier pontife, ses instructions pour savoir comment il fallait se dévouer, et les paroles qu'il fallait prononcer. Revêtu, d'après ses avis, d'une longue robe, la tête couverte d'un voile, les bras levés, foulant aux pieds un javelot, il se dévoue aux dieux infernaux pour sauver Rome. S'armant ensuite, et montant à cheval, il s'élance avec furie

au milieu de l'ennemi, semant par-tout la terreur et l'alarme, jusqu'à ce qu'il tombe percé de coups. L'armée romaine regarda ce dévouement comme le présage assuré de la victoire. Les Latins, aussi superstitieux, furent épouvantés; leur déroute fut complète. Les Romains les pressèrent de tous les côtés; et le carnage fut si grand, qu'à peine un quart des Latins survécut à la défaite.

An 433. Mais les Romains éprouvèrent cette année un échec considérable dans leurs démêlés avec les Samnites. La fortune, accoutumée à les favoriser, parut pendant quelque temps se déclarer pour leurs ennemis. Le sénat ayant refusé la paix qu'offraient les Samnites, Pontius, leur général, résolut d'obtenir par ruse ce qu'il n'avait pu gagner par force. Il conduisit son armée dans un défilé appelé Claudium, et s'emparant des débouchés, il envoya dix de ses soldats déguisés en bergers, avec ordre de se trouver dans le chemin des Romains. Par un hasard conforme à leurs desirs, le consul les rencontra; et les prenant pour ce qu'ils paraissaient être, il leur demanda la route qu'avait prise l'armée des Samnites. Ils répondirent avec une indifférence appa-

rente, qu'elle était allée à Lucérie, dont elle faisait le siége. Le général romain ne soupçonnant aucun stratagême, prit, pour aller au secours de cette ville, la route la plus courte, celle qui menait à travers le défilé. Il ne sortit de son erreur que lorsqu'il vit son armée environnée et bloquée de tous les côtés. Pontius, maître de l'armée romaine, obligea les soldats de passer sous le joug, après les avoir dépouillés. Il stipula que les Romains sortiraient du territoire des Samnites, et que les deux nations vivraient sur le pied de l'ancien traité. Les Romains, consternés de cette ignominieuse convention, traversèrent Capoue sans armes, demi-nus, et brûlant du desir de recouvrer leur honneur. Quand l'armée arriva à Rome, tous les habitans furent affligés de ce retour honteux. On prit le deuil : on n'entendait que l'expression du chagrin et du ressentiment.

Ce malheur ne fut que passager : la gloire de l'Etat était diminuée, mais non pas sa puissance. On continua la guerre pendant plusieurs années. De nouvelles victoires accrurent la puissance des Romains, pendant que celle des Samnites déclinait chaque

jour. Papyrius-Cursor eut des succès répétés. Fabius-Maximus eut la gloire de subjuguer les Samnites, et Décius, le fils de celui qui s'était dévoué pour sa patrie environ quarante ans auparavant, suivit l'exemple de son père en s'élançant au milieu de l'ennemi, et sauva la vie de ses compatriotes par la perte de la sienne.

Les Samnites, réduits aux dernières extrémités, incapables de se défendre, furent obligés d'avoir recours à Pyrrhus, roi d'Epire. Ce prince, également ambitieux et brave, marchant sur les traces d'Alexandre, qu'il s'était proposé pour modèle, promit de les secourir. Il envoya un corps de trois mille hommes, sous le commandement de Cinéas, soldat expérimenté, et élève du grand Démosthène. Pyrrhus le suivit de près; il s'embarqua avec trois mille chevaux, vingt mille fantassins, vingt éléphans; ressource considérable dans ce siècle. Une partie seulement de ces grands préparatifs arriva en Italie: plusieurs vaisseaux furent dispersés; d'autres périrent, jouets de la tempête.

Arrivé à Tarente, Pyrrhus s'occupa d'abord de reformer le peuple qu'il venait secou-

rir. Voyant un grand relâchement dans les mœurs de cette ville dissolue, et trouvant les habitans moins occupés de la guerre que de leurs plaisirs, il fit fermer tous les lieux publics, et ne leur permit que les jeux qui pouvaient se concilier avec le métier de soldat. Les Romains, en même temps, faisaient tout ce qui pouvait les mettre en mesure de résister à un ennemi aussi formidable. On envoya le consul Lévinus avec une nombreuse armée pour arrêter les progrès de Pyrrhus. Ce roi s'avança contre le consul, quoique ses troupes ne fussent pas entièrement arrivées : mais il commença par envoyer un ambassadeur, voulant rétablir la paix entre les Romains et les habitans de Tarente. Lévinus répondit qu'il ne l'estimait point comme médiateur, ni ne le craignait comme ennemi. Conduisant ensuite l'ambassadeur hors de son camp, il le pria d'observer en hâte ce qu'il voyait, et d'aller en faire à son maître un fidèle rapport.

Les deux armées s'approchant l'une de l'autre, établirent leurs tentes sur les rives opposées du fleuve Lilis. Pyrrhus veilla soigneusement sur son camp, et ob-

serva celui de l'ennemi. Se promenant le long de la rivière, il faisait attention à la méthode de camper adoptée par les Romains. On dit qu'il remarqua que ces barbares ne semblaient point l'être, et qu'il craignait d'éprouver que leurs actions répondaient à leur courage. Il établit un corps de troupes près du fleuve pour s'opposer aux Romains, en cas qu'ils tentassent de le passer à gué avant l'arrivée de ses troupes. L'événement arriva comme il l'avoit prévu. Le consul, avec une impétuosité qui marquait son peu d'expérience, donna les ordres pour passer la rivière dans les endroits où elle était guéable. Les avant-postes ayant fait une résistance inutile, se replièrent sur le principal corps d'armée. Pyrrhus, instruit de l'entreprise des Romains, ayant l'espoir de couper leur cavalerie avant qu'elle fût secourue par l'infanterie qui n'était pas encore arrivée, conduisit lui-même contre eux un corps de cavaliers. Les légions romaines étant parvenues, après beaucoup de difficultés, à l'autre côté de la rivière, engagèrent une affaire générale. Les Grecs se battirent avec le sentiment de leur ancienne renommée, et les Romains avec le

desir d'acquérir une nouvelle gloire. On n'avait encore jamais vu opposées l'une à l'autre deux armées dont la discipline fût aussi différente ; et ce jour ne décida point laquelle était préférable de la phalange grecque ou de la légion romaine. Le combat fut long-temps douteux. Les Romains ayant, à sept différentes reprises, repoussé l'ennemi, avaient autant de fois reculé eux-mêmes. Mais à la fin le succès étant incertain, Pyrrhus envoya ses éléphans au milieu du combat, et décida ainsi la victoire en sa faveur. Les Romains, qui n'avaient jamais vu de pareils animaux porter sur leur dos des tours remplies d'hommes armés, furent épouvantés, plus encore de ce spectacle que de la grandeur et de la férocité des éléphans. Ce fut alors que Pyrrhus gagna la bataille. Il envoya sa cavalerie thessalienne, qui chargea l'ennemi en désordre. La déroute fut complète. Les Romains périrent en grand nombre : quinze mille furent tués, et huit mille faits prisonniers. Les vainqueurs n'étaient guère en meilleur état que les vaincus : Pyrrhus était blessé, et treize mille des siens avaient été tués. La nuit mit fin au carnage, et l'on entendit

Pyrrhus s'écrier, qu'une victoire pareille à celle-ci détruirait son armée. Le jour suivant, se promenant sur le champ de bataille, il ne put s'empêcher d'admirer les Romains qui avaient perdu la vie. Les voyant blessés tous par-devant, et contemplant les marques de leur courage même après la mort, il s'écria, dit-on, dans un enthousiasme militaire : « Comme il me serait facile de conquérir le monde, si j'avais les » Romains pour soldats, ou si j'étais leur » roi » !

Après cette victoire, Pyrrhus ne voulant point réduire les Romains à la dernière extrémité, et pensant qu'il valait mieux traiter avec un ennemi abaissé, résolut d'envoyer son ami Cinéas pour négocier la paix. C'était de cet orateur qu'il disait que ses discours lui avaient conquis plus de villes que ses armes. Mais tout l'art de Cinéas fut inutile ; il trouva les Romains incorruptibles, et à l'abri des charmes de l'éloquence.

Frustré dans son attente, Cynéas retourna vers son maître, vantant et les vertus et la grandeur des Romains. Il disait que le sénat lui avait paru une assemblée de demi-dieux,

et la ville un temple digne de les recevoir. Pyrrhus en fut bientôt convaincu, par une ambassade venue de Rome pour l'échange des prisonniers. A la tête de cette respectable députation était Fabricius, sénateur âgé, l'exemple de son pays, offrant une réunion rare. Il était pauvre et content de son sort. Pyrrhus reçut cet illustre vieillard avec la plus grande affabilité; et voulant voir si sa réputation était bien fondée, il lui offrit de riches présens. Fabricius refusa. Le jour suivant, desirant mettre son caractère à l'épreuve, Pyrrhus fit placer derrière une tapisserie un éléphant, qui, à un certain signal, devait lever sa trompe sur la tête de l'ambassadeur : il employa d'autres moyens pour l'intimider. Mais Fabricius, calme, inébranlable, dit en souriant au roi, qu'il regardait du même œil et les terreurs du jour et les séductions de la veille. Etonné de voir tant de courage dans un homme qu'il avait considéré comme un barbare, le roi voulut lui accorder ce qu'il savait devoir le rendre heureux : ce fut de mettre en liberté tous les prisonniers romains, les confiant à Fabricius, sous sa parole de les rendre à la première réclama-

tion, et dans le cas où les Romains voudraient continuer la guerre.

Bientôt les Romains réparèrent leurs
An 478. pertes : Sulpitius et Décius, élus consuls l'année suivante, se mirent à leur tête. La terreur panique dont ils avaient été saisis à la vue des éléphans, commençait à s'évanouir, et les deux armées, à-peu-près égales en nombre, se rencontrèrent près d'Asculum. Après un combat long et opiniâtre, les Grecs eurent encore l'avantage, et le dûrent à leur discipline. Les Romains, pressés de tous côtés, principalement par les éléphans, furent obligés de rentrer dans leur camp, laissant six mille morts sur le champ de bataille. Mais la perte de l'ennemi montant à quatre mille hommes, il ne pouvait guère se vanter de la victoire. Pyrrhus s'adressant de nouveau à un soldat qui se glorifiait de l'avantage : « Encore un » pareil triomphe, lui dit-il, et je suis perdu ».

Cette bataille termina la campagne. Mais la guerre recommença l'année d'après avec une égale ardeur des deux côtés, Pyrrhus ayant reçu des secours : pendant que les deux armées s'approchaient, et comme elles n'étaient qu'à une légère distance l'une de

l'autre, le vieux Fabricius, général des Romains, reçut une lettre du médecin du roi. Cet homme proposait, moyennant une récompense, d'empoisonner Pyrrhus, et de délivrer ainsi les Romains d'un ennemi puissant et d'une guerre dangereuse. Cette offre vile excita l'indignation de Fabricius : il en fit part à son collègue, étant d'avis d'instruire Pyrrhus du perfide complot qu'on tramait contre lui. On écrivit en effet au roi pour l'instruire de cette affaire, et l'éclairer sur le choix malheureux qu'il avait fait de ses amis comme de ses ennemis, en lui faisant observer qu'il avait donné sa confiance à des assassins, pendant que des hommes braves et généreux étaient l'objet de son ressentiment. Pyrrhus commençait à s'appercevoir que ces barbares s'étaient policés par degrés, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il les surpassât en générosité. Il reçut le message avec une surprise égale à l'indignation que lui causait la perfidie de son médecin; et s'écria : « Admirable Fabricius ! » il serait aussi facile de détourner le soleil » de sa course, que toi du sentier de l'hon- » neur ». Ayant ensuite fait des recherches et découvert les traîtres, il fit exécuter le

médecin; et pour ne pas être vaincu en magnanimité, il renvoya immédiatement à Rome tous ses prisonniers, sans exiger aucune rançon, et en témoignant encore le desir d'entrer en négociation. Les Romains lui refusèrent la paix, à moins qu'il n'acceptât les conditions qu'ils avaient précédemment offertes.

Après un intervalle de deux années, Pyrrhus fit de nouvelles levées, et accrut son armée. Il en envoya une partie contre Lentulus, pendant que lui-même mena l'autre au-devant de Curius-Dentatus, avant qu'il pût être secouru de son collègue. Son but était de surprendre l'ennemi pendant la nuit. Mais il eut le malheur de passer à travers des bois, et le jour lui manquant, ses troupes s'égarèrent; de manière qu'au crépuscule, il se vit en face des Romains, rangés en bataille, et prêts à le recevoir. Les deux avant-gardes se rencontrèrent: les Romains eurent l'avantage. L'affaire devenant bientôt générale, et Pyrrhus voyant que la victoire l'abandonnait, eut encore recours à ses éléphans. Mais les Romains s'y étaient trop bien accoutumés pour se livrer à de vaines terreurs: voyant que le

feu était le seul moyen d'effrayer ces animaux, ils firent faire des boules de chanvre et de résine enflammées, qu'on jetait à leur approche. Les éléphans, devenus furieux en voyant les flammes, et ne pouvant avancer, reculaient au milieu de l'armée de Pyrrhus, et y semaient le trouble et la désolation. Les Romains obtinrent ainsi la victoire. Pyrrhus entreprit vainement d'arrêter la fuite et le massacre de ses troupes; il perdit non-seulement vingt-trois mille de ses meilleurs soldats, mais l'ennemi s'empara encore de son camp. Ce fut encore une nouvelle leçon pour les Romains, attentifs à profiter de tout. Ils avaient d'abord placé leurs tentes sans ordre; mais cette nouvelle prise les mit en état d'apprendre à mesurer leur terrein, et à le fortifier d'un retranchement. Ils furent redevables dans la suite de plus d'une victoire à cette nouvelle méthode de camper.

Pyrrhus, sans espérance et sans succès, résolut d'abandonner l'Italie, où il n'avait trouvé qu'un ennemi terrible et des alliés sans foi. Il rassembla les habitans de Tarente, leur dit qu'il avait reçu des nouvelles certaines de la Grèce; qu'on lui

annonçait de prompts secours, et qu'il les priait d'attendre l'événement avec tranquillité. La nuit suivante, il embarqua ses troupes, et retourna dans sa patrie sans obstacles avec le reste de son armée affaiblie, laissant seulement, pour sauver les apparences, une garnison dans Tarente. Ainsi finit, après six ans de durée, la guerre avec Pyrrhus.

Quant aux Tarentins dissolus, cause première de cette guerre, ils trouvèrent bientôt dans la garnison qu'on leur avait laissée pour les défendre, un ennemi pire encore que les Romains. La haine qui existait entre eux et Milon, qui commandait la citadelle pour Pyrrhus, s'accrut à un tel point, que rien ne l'égalait, si ce n'est la crainte qu'ils avaient des Romains, leurs ennemis invétérés. Dans cette détresse ils eurent recours aux Carthaginois, qui arrivèrent avec une flotte considérable, et bloquèrent le port de Tarente; de sorte que ce peuple infortuné, fameux jadis en Italie pour ses plaisirs et son urbanité, se vit à la merci de trois armées différentes, sans avoir le choix du vainqueur. Les Romains, ayant à la fin trouvé les moyens de mettre la garnison

dans leurs intérêts, devinrent aisément maîtres de la ville dont ils démolirent les remparts, accordant aux habitans protection et liberté.

CHAPITRE XIV.

Depuis la première jusqu'à la seconde guerre punique : époque où les Romains commencèrent à devenir puissans sur mer.

L'AMBITION des conquêtes s'empara des
An 490. Romains, dès qu'ils eurent détruit toutes rivalités intérieures. Possesseurs, à cette époque, de la plus grande partie de la Sicile, les Carthaginois, dont la politique ressemblait à celle de Rome, n'attendaient que l'occasion de faire naître la discorde entre les habitans pour se rendre maîtres de l'île entière. Cette occasion se présenta bientôt. Hiéron, roi de Syracuse, un des Etats de cette île, qui n'était pas encore vaincu, leur demanda des secours contre les Mamertins, petite peuplade du même pays. Les Carthaginois lui en envoyèrent par mer et par terre. D'un autre côté, les Mamertins, pour se garantir de la ruine dont ils étaient menacés, se mirent sous la protection de Rome. Les Romains, trouvant au-dessous d'eux de

s'allier aux Mamertins, déclarèrent hardiment la guerre à Carthage, donnant, pour raison, les secours que cette ville avait envoyés dernièrement aux habitans de la partie méridionale de l'Italie. Ainsi commença la guerre entre deux États trop puissans, pour être tranquilles spectateurs de leur agrandissement réciproque.

Carthage, colonie de Phéniciens, était bâtie sur la côte d'Afrique, près de l'endroit où est situé Tunis. Construite environ 137 ans avant la fondation de Rome, elle avait étendu sa puissance le long des côtes. Mais sa force principale consistait dans ses flottes et son commerce. Ici commence, entre Rome et Carthage, ce qu'on appelle la première guerre punique. Les Carthaginois possédaient des richesses dont ils pouvaient être dépouillés : et les Romains, fameux par leur constance, leur patriotisme et leur pauvreté, augmentaient leur force à chaque défaite. Mais ce qui paraissait un obstacle insurmontable aux vues ambitieuses de Rome, était qu'ils manquaient de flottes. Du moins ce qu'ils avaient n'en méritait pas le nom. Les Carthaginois, au contraire, maîtres de la mer, possédaient toutes

les villes maritimes. Dans une telle situation, avec un pareil désavantage, tout autre peuple que les Romains, serait demeuré tranquille. Mais rien ne pouvait les arrêter, ni les intimider. Un vaisseau carthaginois, poussé par la tempête, échoua sur le rivage. Il servit de modèle. Les Romains s'appliquèrent à acquérir des connaissances maritimes; et quoiqu'ils n'eussent ni charpentiers pour construire, ni matelots pour diriger leurs flottes, ils résolurent de triompher de tous les obstacles avec une opiniâtre persévérance. Le consul Duilius fut le premier qui se hasarda sur mer avec une flotte nouvellement construite; et quoiqu'inférieur par le défaut de connaissances, il gagna le premier combat naval, dans lequel les Carthaginois perdirent cinquante de leurs vaisseaux, et ce qui avait plus de prix à leurs yeux, la souveraineté sur mer qui ne leur avait point encore été disputée.

On ne pouvait conquérir la Sicile, qu'en humiliant Carthage dans ses foyers. Le sénat résolut donc de porter la guerre en Afrique, et on envoya, pour l'envahir, Régulus et Manlius, avec une flotte de trois cents voiles. Régulus, le guerrier le plus

expérimenté que les Romains eussent alors, était d'une austère frugalité. Son patriotisme était encore au-dessus de sa persévérance. Toutes les passions semblaient éteintes chez lui, ou du moins se concentraient-elles dans une seule : l'amour de sa patrie. Les deux généraux firent voile avec la flotte la plus considérable qu'on eût vue sortir des ports de l'Italie. Elle portait cent quarante mille hommes. Ils rencontrèrent les Carthaginois, dont la flotte, également puissante, était montée par des hommes plus habiles sur mer. Tant qu'on se battit à une certaine distance, les Carthaginois semblaient être victorieux ; mais lorsque les Romains vinrent aux prises, et montèrent à l'abordage, on vit la différence qu'il y avait entre une nation occupée de commerce et celle qui combattait pour la gloire. Le succès couronna le courage des Romains. La flotte ennemie fut dispersée, et quarante-quatre de leurs vaisseaux furent pris. Le résultat de cette victoire fut une descente sur les côtes d'Afrique, et la prise de la ville de Clupée, ainsi que de vingt mille hommes qu'on fit prisonniers de guerre.

A la nouvelle de ce succès, le sénat en-

voya de nouvelles instructions. Il ordonna à Manlius de retourner en Italie pour surveiller la guerre de Sicile, et à Régulus, de continuer ses conquêtes en Afrique.

Dans un nouveau combat, les Carthaginois furent encore défaits une fois, et leur armée taillée en pièces. Ce second échec les jeta dans le désespoir. Plus de quatre-vingts de leurs villes tombèrent au pouvoir des Romains. Dans cette extrémité, n'ayant point de généraux, ils envoyèrent à Lacédémone offrir le commandement de leurs troupes à Xantippe, général expérimenté, qui entreprit de les conduire à la guerre.

Il commença par enseigner aux magistrats les moyens de faire la levée des soldats. Il les assura qu'ils devaient moins attribuer leurs défaites à la force de l'ennemi, qu'à l'ignorance de leurs chefs. Il exigea une prompte obéissance à ses ordres, leur garantissant la victoire. L'espérance semblait renaître à la voix d'un étranger : de l'espérance, on passa bientôt à la confiance. C'était ce courage que le capitaine Grec voulait leur inspirer. Quand il les vit disposés à combattre, il se mit avec joie en campagne. Le Lacédémonien rangea ses troupes avec habileté. Il

plaça la cavalerie sur les côtés, les éléphans par intervalles, et derrière l'infanterie, pesamment armée : mettant en avant les troupes légères, il leur ordonna de se retirer derrière l'infanterie après avoir déchargé leurs armes. Les deux armées en vinrent aux mains, et les Romains furent battus après un carnage sanglant. La plus grande partie de leur armée fut détruite, et Régulus fut fait prisonnier. Plusieurs autres malheurs arrivèrent encore aux Romains. Ils perdirent leur flotte dans une tempête ; et Agrigente, leur principale ville en Sicile, fut prise par Karthalo, général Carthaginois. Ils construisirent une nouvelle flotte, qui éprouva le sort de la première. Les matelots, peu au fait des rivages de la Méditerranée, échouèrent sur des bancs de sable, et bientôt après la plupart périrent dans une tempête.

Espérant, d'après leurs succès, obtenir la paix à des conditions plus avantageuses que celles proposées par Régulus, les Carthaginois firent de nouvelles propositions. Ils croyaient que Régulus, chargé de chaînes depuis quatre ans, et renfermé dans un cachot, la solliciterait pour eux. On s'ima-

ginait que, fatigué de l'esclavage, il se chargerait avec joie de persuader à ses compatriotes de finir une guerre qui prolongeait sa captivité. On l'envoya donc à Rome avec les ambassadeurs Carthaginois, sous la promesse exigée de lui, qu'il reviendrait dans le cas où le succès ne répondrait point à leur attente. On lui fit même entendre que sa vie dépendait de ce succès.

Quand le vieux général approcha de Rome avec les ambassadeurs Carthaginois, un grand nombre de ses amis sortit de la ville, et fut à sa rencontre pour le féliciter de son retour. Rome retentit de leurs cris; mais Régulus, d'un air mélancolique, refusa de passer les portes. En vain le pria-t-on de tous côtés de visiter encore une fois sa modeste habitation, et de prendre part à la joie qu'inspiroit son retour. Il persista dans son refus, disant qu'il n'était plus qu'un esclave appartenant aux Carthaginois, et qu'il ne pouvait recevoir les honneurs dont on voulait le combler. Le sénat s'assembla, comme il avait coutume, hors de la ville, pour donner audience aux ambassadeurs. Régulus commença par énoncer les propositions dont l'avait chargé le conseil de Car-

thage, et qui furent confirmées par les ambassadeurs. Le sénat, fatigué de la guerre qui durait depuis huit années, n'était pas éloigné de vouloir la paix. Régulus était le seul qui n'eût pas donné son opinion. Quand ce fut à son tour de parler, il fut d'avis, au grand étonnement de tout le monde, de continuer la guerre. Un conseil auquel on s'attendait si peu, causa du trouble parmi les sénateurs. Ils regardaient avec un mélange d'admiration et de pitié cet homme qui faisait usage de son éloquence contre son intérêt particulier, et ils ne pouvaient se résoudre à adopter une mesure dont le résultat serait la mort de Régulus. Mais celui-ci les tira d'embarras en se levant pour retourner dans l'esclavage. Le sénat et ses amis les plus chers le pressèrent en vain de rester : il repoussa leurs sollicitations. Marcia, son épouse, et ses enfans, voulurent en vain le voir. Il garda obstinément la parole qu'il avait donnée : et quoiqu'il sût que le supplice l'attendait à son retour, il partit avec les ambassadeurs de Carthage, sans embrasser sa famille ni prendre congé de ses amis.

Rien n'égala la fureur et la surprise des

Carthaginois, quand ils apprirent de leurs ambassadeurs que Régulus, au lieu de hâter la paix, avait opiné pour la guerre. Ils se préparèrent à punir sa conduite, en imaginant des tourmens cruels. On le renvoya en prison après lui avoir coupé les paupières. On l'en retira ensuite pour l'exposer au soleil brûlant. Enfin après avoir épuisé tout ce que la cruauté pouvait suggérer, on l'enferma dans un coffre hérissé de pointes de fer où il mourut.

On prit bientôt les armes des deux côtés avec un acharnement nouveau. La constance romaine fut couronnée du succès. Les victoires se succédèrent rapidement. Fabius-Buteo montra encore une fois sur mer le chemin de la victoire. Il dispersa une flotte ennemie : et Lutatius-Catulus remporta, dans un combat naval, un avantage dont le résultat semblait devoir être la ruine de l'empire de Carthage sur mer, puisque cette république y perdit cent vingt vaisseaux. Cette perte lui fit demander avec instance la paix que les Romains ne voulaient point refuser. Mais toujours inflexibles, ils exigèrent les mêmes conditions que Régulus avait précdemment offertes aux

portes de la ville, c'était de payer mille talens d'argent pour les frais de la guerre, et deux mille deux cents autres dans l'espace de dix ans, d'abandonner la Sicile et toutes les îles voisines, de ne jamais faire la guerre aux alliés des Romains, d'empêcher aucun vaisseau de guerre d'entrer dans les pays qui appartenaient à Rome, et enfin de renvoyer sans rançon tous les prisonniers et les déserteurs. Carthage épuisée souscrivit avec empressement à ces conditions rigoureuses. Ainsi finit, après avoir
An 512. duré 24 ans, la première guerre punique, qui avait, en quelque sorte, mis les deux nations hors d'état d'en recommencer une autre.

CHAPITRE XV.

Depuis la fin de la première guerre punique jusqu'à celle de la seconde.

La guerre entre les Romains et les Carthaginois étant terminée, il succéda une paix profonde; et pendant six ans, on ferma le temple de Janus pour la seconde fois depuis la fondation de Rome. Ami de toutes les nations, ce peuple eut, dans cet espace de temps, l'occasion de cultiver les arts favorisés de la paix. Le goût pour la poésie commençait à naître. C'est le premier art de toutes les nations civilisées; mais c'est aussi celui qui décline le premier. Ils n'avaient jusqu'alors joui que des farces grossières de leurs bouffons. Ils avaient des jeux appelés fescennins, dans lesquels des acteurs débauchés inventaient leurs rôles où des plaisanteries indécentes tenaient lieu de gaîté. A ces farces succéda la satire, sorte de poëme dramatique où le caractère des grands mis en évidence, servait de risée

au peuple. Bientôt l'on vit naître la tragédie et la comédie qu'ils empruntèrent des An 514. Grecs. Livius-Andronicus, le premier poète dramatique de Rome, était Grec de naissance. Il parut des modèles d'un genre de composition plus élevé, et ce grand peuple rejeta bientôt avec dédain les poëmes obscènes qu'on lui avait offerts. Les poètes travaillèrent, depuis cette époque, à l'imitation des Grecs; et quoiqu'ils ne pussent devenir leurs rivaux pour les pièces de théâtre, ils les surpassèrent dans les poésies d'un autre genre. L'élégie, les idylles, les poëmes didactiques eurent de nouveaux charmes dans la langue romaine, ainsi que la satire, bien différente de ce dialogue grossier dont nous avons parlé.

Tout en s'adonnant aux arts de la paix, les Romains n'oubliaient pas de faire des préparatifs de guerre. Ces intervalles de tranquillité semblaient accroître leur ardeur pour de nouveaux projets, bien loin de diminuer leur ancien courage. Les Illyriens furent la première nation contre laquelle ils essayèrent leurs forces. Ce peuple ayant commis quelques déprédations sur des terres dépendantes de Rome, pour le commerce,

on s'en plaignit à Teuta, leur capitale. Mais au lieu de réparer l'injure qu'ils avaient faite, les habitans firent mettre à mort l'ambassadeur qui était venu demander une réparation. La guerre fut déclarée. Les Romains furent vainqueurs. Plusieurs villes illyriennes se rendirent aux consuls. Par un traité de paix, la plus grande partie de ce pays fut cédée aux Romains : l'autre paya un tribut tous les ans, et les Illyriens se soumirent à n'envoyer au-delà du Byssus que deux barques sans armes.

Les Gaulois donnèrent ensuite de l'inquiétude aux Romains. Ils choisirent, pour faire de nouvelles incursions, le moment où, pendant la paix, les armées de Rome étaient dispersées. Ces barbares, avec de nouvelles troupes qui avaient franchi les Alpes, entrèrent dans l'Etrurie; et après avoir tout dévasté, arrivèrent à trois journées de Rome. On envoya contre eux un préteur et un consul, que leurs connaissances dans l'art de la guerre rendaient capables de vaincre les Gaulois. En vain ces troupes hardies, qui n'avaient que du courage, se rangèrent sur deux fronts pour s'opposer à leurs adversaires. Leur nu-

dité, leur indiscipline les mettaient hors d'état de soutenir le choc d'un ennemi armé de pied en cap, et versé dans les évolutions militaires. Il y eut un carnage cruel : quarante mille hommes furent tués, dix mille faits prisonniers. Cette victoire fut bientôt suivie d'une autre, dans laquelle Marcellus tua de sa propre main, Viridomarus roi des Gaulois. Forcés de demander la paix, ils l'obtinrent à des conditions qui étendirent les limites de l'empire de Rome. Il ne manquait plus aux Romains, accoutumés à des triomphes, et dont les pertes étaient réparées, qu'un ennemi digne de leur courage, et avec lequel ils pussent recommencer une nouvelle guerre.

Les Carthaginois n'avaient fait la paix, que parce qu'ils n'avaient plus les moyens de continuer la guerre. Ils saisirent la première occasion de rompre le traité. Ils assiégèrent Sagonte, ville d'Espagne, alliée des Romains, qu'ils pressèrent avec vigueur. Rome envoya à Carthage des ambassadeurs pour se plaindre de l'infraction du traité, et demander qu'on lui livrât Annibal, général Carthaginois, qui avait conseillé cette mesure. Le refus de Carthage hâta des deux côtés les

préparatifs pour une seconde guerre pu-
An 536. nique.

Les Carthaginois confièrent à Annibal le succès de la campagne. Cet homme extraordinaire était, depuis son enfance, l'implacable ennemi de Rome. Son père lui avait fait, devant l'autel, jurer haine éternelle aux Romains, et de les combattre jusqu'à son dernier soupir. Annibal parut dans les combats, réunissant au talent de commander, la plus grande soumission à ses supérieurs. Egalement aimé des troupes et des chefs, il fut choisi pour général. On ne peut comparer son courage dans les dangers, qu'à la présence d'esprit qu'il montrait à les éviter. Son corps était aussi inaccessible à la fatigue, que son ame à l'infortune. Patient et calme, il ne prenait des alimens que pour soutenir ses forces. C'était le meilleur cavalier de son temps. Ce grand général, que l'on regarde comme un des plus habiles capitaines de l'antiquité, ayant subjugué l'Espagne, et levé une armée formée de différens peuples, résolut de porter la guerre en Italie, comme les Romains l'avaient fait en Afrique. Laissant, à cet effet, Hannon avec des forces suffisantes pour garder ses

conquêtes en Espagne, il traversa les Pyrénées avec une armée de quarante mille fantassins et de neuf mille chevaux. Il parcourut, avec une rapidité étonnante, ce pays habité par des nations dans lesquelles il trouvait des ennemis déclarés. Les forêts et les rivières ne l'arrêtèrent point. Le cours rapide du Rhône, dont les bords étaient couverts d'ennemis, ni les bras nombreux de la Durance, ne furent des obstacles pour lui; il en triompha avec un courage indomptable, et se trouva, dans l'espace de dix jours, au pied des Alpes. Il chercha dans ces montagnes un passage pour pénétrer dans l'Italie. Ce fut au milieu de l'hiver qu'il conçut ce projet étonnant. La saison ajoutait de nouvelles horreurs à celles des Alpes. L'élévation de ces monts escarpés et couverts de neige, la férocité de leurs habitans, vêtus de peau, ayant la barbe et les cheveux longs, offraient un tableau qui inspirait la terreur et l'effroi. Rien ne pouvait ébranler le courage d'Annibal. Après quinze jours d'une marche pénible à travers les Alpes, il se vit dans les plaines de l'Italie, n'ayant plus avec lui que la moitié de son armée. Ses autres soldats étaient morts

de froid, ou avaient été tués par les indigènes.

Dès qu'on sut à Rome qu'Annibal traversait les Alpes, à la tête d'une armée considérable, le sénat envoya Scipion à sa rencontre. Mais il fut contraint à faire sa retraite après avoir perdu beaucoup de monde. Annibal, victorieux, employa, pour augmenter son armée, tous les moyens que lui dictait la prudence. Il garantissait les propriétés des Gaulois, et ne livrait que celles des Romains au pillage. Cette conduite attira, sous ses drapeaux, ce peuple qui s'était d'abord déclaré contre lui.

Le second combat se donna sur les bords de la Trébia. Connaissant l'impétuosité romaine, dont il profita lui-même, le général Carthaginois envoya, au-delà du fleuve, mille cavaliers, portant chacun un fantassin par-derrière : ils ravagèrent le pays, et provoquèrent l'ennemi. Les Romains les mirent aisément en déroute. Dans leur fuite ils prirent le chemin de la rivière, poursuivis vigoureusement par le consul Sempronius. A peine l'armée de celui-ci fut-elle parvenue à la rive opposée, qu'il se vit à moitié vaincu, en considérant des soldats

fatigués sous le poids de leur armure, et engourdis par le froid de l'eau de la Trébia. Il fut complètement battu, et perdit vingt-six mille hommes tués par l'ennemi, ou noyés en voulant repasser la rivière. Dix mille Romains seulement survécurent à cette défaite. Serrés de tous les côtés, ils se jetèrent, en désespérés, dans les rangs ennemis, et combattirent dans leur retraite jusqu'à Plaisance, où ils se réfugièrent.

La troisième victoire que perdirent les Romains, fut sur les bords du lac Trasimènes. Près de ce lac était une chaîne de montagnes, au bas desquelles un passage étroit conduisait à une vallée, au sein de plusieurs collines. Ce fut sur ces collines qu'Annibal rangea son armée, et Flaminius mena ses troupes dans le vallon. Le hasard favorisa encore les Carthaginois, dont la position était si favorable. Un brouillard, s'élevant du lac, couvrit les Romains, et les empêcha de voir leurs ennemis : pendant que les Carthaginois dominaient sur eux. La fortune de ce jour, comme on était en droit de l'attendre de la conduite des deux généraux, favorisa ces derniers. Les Romains furent massacrés, presque sans voir

l'ennemi qui les égorgeait. Environ quinze mille Romains, et Flaminius leur chef, restèrent sur le champ de bataille, et six mille se rendirent prisonniers.

Au bruit de cette nouvelle défaite, la consternation fut générale; le sénat résolut de confier une autorité absolue à un chef, en qui il remettrait l'espoir de la patrie. Le choix tomba sur Fabius-Maximus, dont le courage était tempéré par la prudence. Il savait que le seul moyen d'humilier les Carthaginois, à une si grande distance de leur patrie, était bien moins de les combattre que de les fatiguer. Avec cette intention, il campait sans cesse sur des hauteurs inaccessibles à la cavalerie de l'ennemi. Il épiait leurs mouvemens, les embarrassait et coupait leurs vivres.

Par cette conduite, Fabius avait enfermé Annibal dans les montagnes, où il était impossible d'hiverner, et d'où il ne pouvait, sans s'exposer à de grands dangers, dégager ses troupes. Dans cet embarras, il ne lui restait de ressource que dans des ruses de guerre, dues au talent d'un général habile; il fit attacher aux cornes de deux mille bœufs des petits fagots, auxquels on

mit le feu. Il dirigea vers l'ennemi ces animaux. Les bœufs secouant leurs têtes, et courant de tous côtés dans les montagnes, semblaient embraser les forêts. Les sentinelles qui gardaient le défilé, voyant les flammes s'avancer vers eux, s'enfuirent épouvantés. Annibal se dégagea par ce stratagême; mais son arrière-garde fut considérablement endommagée.

Le temps étant expiré, Fabius fut obligé de se démettre de sa dignité, et l'on choisit pour son successeur Térentius-Varron, qui, né dans une classe obscure, n'avait de recommandable que la fortune. On lui donna pour collègue Paul-Emile, d'un caractère entièrement opposé, habile dans les combats, prudent dans l'action, et ayant pour son collègue un souverain mépris. Les Romains, en état de mener en campagne des forces suffisantes, étant au nombre de quatre-vingt-dix mille, résolurent de marcher à la rencontre d'Annibal, campé près le village de Cannes, de manière à avoir derrière lui le vent qui, dans ce pays, souffle à certaines époques de l'année, et élève des nuages de sable brûlant, propres à incommoder ceux qui les reçoivent en face. Il attendait, dans

cette position, l'arrivée des Romains avec une armée de quarante mille fantassins et de vingt mille cavaliers. Les consuls parurent conformément à ses desirs. Ils partagèrent leurs troupes en deux corps, et convinrent de prendre le commandement chacun à leur tour. Le premier jour, Paul-Emile eut de la répugnance à livrer bataille. Le lendemain, c'était le tour de Varron; sans l'aveu de son collègue, il donna le signal du combat, et traversant la rivière qui séparait les deux armées, rangea la sienne en bataille. L'infanterie légère donna d'abord, et fut suivie de la cavalerie; mais celle-ci, inférieure à celle des Numides, eut besoin du secours des légions. L'affaire devint alors générale : en vain les soldats romains tâchèrent de pénétrer au centre, où combattaient les Espagnols et les Gaulois. Annibal les observant, ordonna à ses troupes d'ouvrir un passage, et de laisser les Romains s'enfoncer dans un corps choisi d'Africains qu'il avait placé sur les ailes pour les envelopper. On fit un grand carnage des Romains, fatigués par les assauts répétés des Africains vigoureux. La déroute devint générale. On n'entendait plus les promesses

de Varron. Paul-Emile, quoique blessé d'un coup de fronde, fit tout ce qu'il put pour tenir tête à l'ennemi. Ne pouvant se tenir à cheval, il fut obligé de descendre. Il était dans ce triste état, lorsque Lentulus, tribun de l'armée, fuyant l'ennemi qui le poursuivait à quelque distance, le vit assis sur une pierre, couvert de sang et de blessures, et attendant l'arrivée du vainqueur. « Emile, s'écria le généreux tribun, vous » qui êtes innocent du carnage de cette jour- » née, prenez mon cheval, et fuyez. — Je » vous remercie, répliqua le consul mou- » rant : mon parti est pris; tout est fini pour » moi. Partez : dites au sénat de fortifier » Rome contre l'ennemi ; dites à Fabius » que, pendant sa vie, Paul-Emile n'oublia » jamais son avis, et qu'il l'approuva au » moment de sa mort ». Il parlait encore à l'approche de l'ennemi. Lentulus vit le consul expirer après s'être faiblement défendu contre le nombre. Dans ce combat, les Romains perdirent quinze mille hommes, autant de cavaliers; et l'on rapporte qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux d'or, distinction des chevaliers romains.

Quand on fut un peu revenu de la consternation que causa ce coup terrible, les sénateurs, pour donner plus de force au gouvernement, créèrent à l'unanimité un dictateur. Quelque temps après, Varron arriva, laissant derrière lui les restes infortunés de son armée. Comme il était la cause première du dernier malheur, il était naturel de présumer que le sénat lui ferait des reproches sévères sur la témérité de sa conduite : mais il en fut autrement. Les Romains coururent à sa rencontre, et le sénat le remercia de n'avoir point désespéré du salut de Rome. On considérait Fabius comme le bouclier, et Marcellus comme le glaive de l'Etat. Tous deux furent chargés de la conduite des armées; et quoiqu'Annibal offrît encore une fois la paix, on la refusa, à moins qu'il ne quittât l'Italie. C'étaient les mêmes conditions que celles imposées à Pyrrhus.

Soit qu'Annibal crût qu'il était impossible de marcher directement vers Rome, soit qu'il voulût, après tant de victoires, donner quelque repos à ses troupes, il résolut d'aller en quartier d'hiver à Capoue. Cette ville était depuis long-temps regardée

comme le séjour des plaisirs et l'écueil de la bravoure militaire. Un nouveau théâtre se présentait aux troupes barbares : elles s'enivrèrent de plaisirs ; et de soldats endurcis à la fatigue, les compagnons d'Annibal devinrent des débauchés efféminés.

Jusqu'à présent, nous avons vu ce grand homme heureux : nous allons bientôt le voir succomber sous des maux sans nombre, après avoir long-temps lutté contre eux.

Le premier échec qu'il éprouva, fut au siége de Nole, où le préteur Marcellus eut du succès dans une sortie. Ayant entrepris quelque temps après de lever le siége de Capoue, il attaqua les Romains dans leurs retranchemens, et fut repoussé en perdant beaucoup de monde. Il feignit de vouloir assiéger Rome ; mais trouvant une armée supérieure à la sienne prête à le recevoir, il fut obligé de se retirer. Il eut quelques succès les années suivantes ; Marcellus, son antagoniste, étant tantôt vainqueur et tantôt vaincu, il n'y eut aucun combat décisif.

Le Sénat de Carthage résolut à la fin d'envoyer à son secours son frère Asdrubal,

avec un corps de troupes tirées de l'Espagne. Les consuls Livius et Néron, ayant appris la marche d'Asdrubal, vinrent à sa rencontre, et l'enveloppant dans un lieu défavorable où il avait été conduit par la perfidie de ses guides, ils taillèrent en pièces son armée entière. Annibal attendait, depuis long-temps, ces secours avec impatience; et le soir même où il comptait sur leur arrivée, Néron fit couper la tête à Asdrubal, et la fit jeter dans le camp de son frère. Annibal commença dès ce moment à prévoir la chute de Carthage. Il observa en soupirant, à ceux qui l'environnaient, que la fortune était lasse de lui accorder ses faveurs.

Les armes des Romains étaient heureuses dans d'autres pays. Marcellus s'empara de Syracuse en Sicile. Archimède présidait à la défense de cette ville. On passa au fil de l'épée tous les habitans, et Archimède lui-même, qu'un soldat Romain trouva méditant dans son cabinet. Cette mort affligea Marcellus. Le goût pour les sciences commençait à se répandre parmi les grands de Rome. Marcellus ordonna qu'on fît des obsèques à Archimède, et qu'on élevât un tombeau à sa mémoire.

Quoique leurs succès eussent été, pendant quelque temps, douteux en Espagne, les Romains reprirent leur supériorité sous la conduite de Scipion-l'Africain, qui avait l'ambition d'être proconsul de ce royaume, dans un temps où tout autre eût refusé cette dignité. Scipion n'avait que vingt-quatre ans. Avec les qualités qui font le grand capitaine et l'honnête homme, il joignait le courage à la sensibilité; et supérieur à Annibal dans l'art de négocier, il était presque son égal dans celui de la guerre. La mort de son père tué en Espagne, semblait lui donner quelque droit d'attaquer ce pays. Rien ne pouvait lui résister : les victoires se multipliaient. Il dut cependant plus de succès encore à sa douceur, à sa générosité, à sa bienveillance, qu'à la force de ses armes.

Il revint avec une armée après avoir conquis l'Espagne, et fut fait consul. On crut d'abord qu'il voulait aller lutter en Italie contre Annibal, et le chasser de cette contrée; mais il avait formé un plan plus sage : c'était de porter la guerre en Afrique, et pendant que les Carthaginois avaient une armée près de Rome, de les faire trembler pour leur capitale.

Scipion ne fut pas long-temps inactif en Afrique. Hannon voulut s'opposer à ses progrès ; mais il fut battu, et perdit la vie. Le général Romain évita le combat pendant quelque temps ; mais saisissant une occasion favorable, il mit le feu aux tentes des ennemis, et profitant du trouble que causait cet événement, il les attaqua, leur tua quarante mille hommes, et fit six mille prisonniers.

Epouvantés de ces échecs multipliés, des succès et de la réputation de Scipion, les Carthaginois se déterminèrent à rappeler de l'Italie, Annibal, leur soutien, pour l'opposer aux Romains, venus dans leurs foyers. On lui envoya des députés, avec l'ordre de retourner en Afrique, et de s'opposer à Scipion, qui menaçait d'assiéger Carthage. Rien n'égalait l'étonnement et les regrets d'Annibal. Il obéit aux ordres de sa patrie obstinée, avec la soumission du moindre soldat, quitta l'Italie en versant des larmes, après avoir possédé pendant plus de quinze ans les plus belles contrées de ce superbe pays.

Il arriva à Leptès, ville d'Afrique, partit pour Adrumète, et s'approcha de Zama,

ville à cinq journées de Carthage. Scipion mena à sa rencontre son armée, à laquelle il avait joint six mille cavaliers conduits par Massinissa. Pour montrer à son rival combien peu il le craignait, il lui renvoya ses espions qu'on avait saisis dans son camp; et après leur avoir montré les dispositions qu'il avait faites, il leur ordonna d'en instruire Annibal. Celui-ci, sentant son infériorité, voulut entamer des négociations pour discontinuer la guerre, et demanda une entrevue à Scipion pour traiter de la paix. Le consul y consentit, mais après une longue conférence, et des mécontentemens réciproques, ils retournèrent dans leur camp, résolus de décider la question l'épée à la main. Jamais bataille ne fut plus mémorable, soit que nous considérions les généraux, les armées, les deux Etats en guerre, ou l'empire qu'on se disputait. On dit que les dispositions que prit Annibal étaient bien supérieures à celles qui l'avaient déjà rendu célèbre. Les Carthaginois commencèrent par faire avancer leurs éléphans. Ces animaux, effrayés par les cris des Romains, et blessés par ceux qui maniaient l'arc ou la fronde, reculèrent et mirent le

trouble dans les deux ailes de l'armée où la cavalerie était placée. Privés du secours de leurs cavaliers, dans lesquels consistait leur plus grande force, l'infanterie armée pésamment en vint aux mains des deux côtés. Mais la vigueur des Romains l'emporta, et les Carthaginois cédèrent le terrein. Massinissa qui avait poursuivi leur cavalerie, les prit par-derrière, et acheva leur défaite. La déroute fut générale : vingt mille hommes furent tués, et autant faits prisonniers. Annibal, qui avait fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un habile et vaillant général, se réfugia à Adrumète avec un détachement. La fortune semblait se jouer de son habileté, de sa valeur et de son expérience.

La paix fut le résultat de cette victoire. D'après l'avis d'Annibal, les Carthaginois se soumirent aux conditions que dictèrent les Romains, non en rivaux, mais en maîtres. Par ce traité, les Carthaginois renonçaient à l'Espagne et à toutes les îles de la Méditerranée. Ils furent obligés de payer, dans l'espace de cinquante années, dix mille talens, de donner des ôtages jusqu'à ce que leurs éléphans et leurs vaisseaux

fussent livrés, de rendre à Massinissa tout ce qu'on lui avait pris, et de ne point faire la guerre en Afrique, sans la permission des Romains. Telle fut la fin de la seconde guerre punique, qui dura dix-sept ans.

CHAPITRE XVI.

Depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'à la destruction de Carthage, événement qui termina la troisième guerre punique.

PENDANT que les Romains combattaient Annibal, ils faisaient la guerre encore à Philippe, roi de Macédoine. Les Athéniens, incapables de se défendre contre ce prince, avaient imploré leur secours. Les Rhodiens, ainsi qu'Attalus, roi de Pergame, s'étaient pareillement ligués contre Philippe. Ce dernier avait été plus d'une fois vaincu par le consul Galba. Il entreprit le siége d'Athènes, que les Romains l'obligèrent de lever aussitôt. Il s'empara du détroit des Thermopyles; mais il en fut chassé par Quintus-Flaminius, et perdit beaucoup de monde. Il voulut encore se réfugier en Thessalie; mais il y fut défait, et forcé à demander la paix, qu'il obtint en payant mille talens. Cette paix donna aux Romains l'occasion de

An 550.

montrer leur générosité, en rendant à la Grèce sa liberté.

Ce fut au tour d'Antiochus, roi de Syrie, d'être subjugué par les Romains. Après plusieurs ambassades des deux côtés, on lui déclara la guerre cinq ans après celle contre les Macédoniens. Il demanda bientôt la paix, ayant commis plusieurs fautes. Il offrit d'abandonner toutes les places qu'il avait en Europe, et de rendre celles d'Asie, alliées de Rome. Mais il était trop tard; Scipion sentant sa supériorité, résolut d'en profiter. Obligé de se défendre, Antiochus se retira pendant quelque temps de devant l'ennemi, jusqu'à ce que, pressé par les Romains, il fut forcé de ranger son armée en bataille près de la ville de Magnésie. Elle était de soixante mille fantassins et de vingt mille chevaux. Les troupes de Scipion étaient aussi inférieures en nombre que supérieures par la discipline et le courage. Antiochus fut bientôt défait. Ce qui contribua à sa perte, ce furent ses propres chariots armés de faulx, qu'on dirigea contre ses soldats. Réduit à la dernière extrémité, il accepta avec joie les conditions que lui dictèrent les Romains. Elles consistaient à

payer quinze mille talens, à abandonner les possessions qu'il avait en Europe, et celles situées en Asie, en-deçà du mont Taurus, à donner vingt ôtages comme garans de sa fidélité, à livrer enfin Annibal, ennemi invétéré de Rome, qui s'était réfugié à sa cour.

Annibal, dont la perte était l'un des articles de ce traité, tâcha d'éviter le sort qui le menaçait. Depuis long-temps, cet infortuné général errait loin de son ingrate patrie. Il avait demandé un asyle à Antiochus, qui le reçut d'abord avec bienveillance, et le fit amiral de ses flottes. Il montra, dans ce poste, son savoir et son adresse; mais il perdit bientôt l'estime du roi de Syrie, en formant des projets que ce prince ne comprenait point, et qu'il avait encore moins le talent d'exécuter. Ne trouvant ni sûreté, ni protection, Annibal partit à la dérobée; et après avoir encore erré dans des petits Etats qui n'avaient ni le pouvoir ni la générosité de le protéger, il se réfugia chez Prusias, roi de Bythinie. Les Romains, avec un desir de vengeance indigne d'eux, l'envoyèrent demander au roi par Paul-Emile, l'un de leurs plus célèbres généraux. Prusias, craignant leur ressentiment, et vou-

lant gagner leur amitié par la violation des droits de l'hospitalité, fit placer à la porte d'Annibal une garde qui devait le livrer. Le vieux général, poursuivi de pays en pays, et ne voyant aucun moyen de se sauver, résolut de se donner la mort. Il se fit apporter du poison, et mourut, comme il avait vécu, avec une bravoure intrépide.

On déclara une seconde fois la guerre aux An 584. Macédoniens commandés par Persée, fils de Philippe, qui avait été obligé de demander la paix. Pour s'assurer la couronne, Persée avait fait massacrer son frère Démétrius, et se berçant, à la mort de son père, de triomphes imaginaires, il voulut faire la guerre aux Romains. Pendant cette guerre, qui dura trois ans, il eut plus d'une fois l'occasion de tailler en pièces l'armée romaine; mais ne sachant comment profiter des avantages que lui donnait la témérité de l'ennemi, il perdit le temps à d'oiseuses négociations. Paul-Emile remporta à la fin une victoire décisive. Persée voulut se réfugier en Crète; mais étant abandonné de tout le monde, il fut contraint de se rendre, et de donner, par sa présence, un nouvel éclat au triomphe du général romain.

Massinissa, roi de Numidie, ayant fait quelques incursions sur un territoire réclamé par les Carthaginois, ceux-ci entreprirent de le repousser par la force. Cela occasionna une guerre entre ce prince et Carthage. Les Romains, regardant cette conduite comme une infraction au traité, en firent leurs plaintes. Les ambassadeurs qu'on envoya à Carthage, trouvèrent cette ville riche et florissante. La paix dont elle jouissait depuis cinquante ans, lui avait fait réparer ses pertes. Soit par avarice et pour s'enrichir de ses dépouilles, soit par crainte de voir accroître sa puissance, les ambassadeurs insistèrent sur la nécessité de la guerre qui fut bientôt déclarée; et les consuls partirent détermi-
An. 605. nés à ruiner entièrement Carthage.

Les malheureux Carthaginois, voyant que les vainqueurs ne mettraient aucun terme à leurs demandes, tant qu'ils auraient quelque chose à donner, voulurent les adoucir par la soumission; mais ils reçurent l'ordre d'abandonner leur ville, qu'on voulait détruire de fond en comble. Cette sévérité mit le peuple au désespoir: ils firent des représentations sur la dureté de cet arrêt. On employa les larmes et les prières. Trouvant

les consuls inexorables, ils se préparèrent, avec un sombre courage, à souffrir les dernières extrémités, et à combattre tous pour défendre leur empire.

Les vases d'or et d'argent, objets de luxe et de faste, furent convertis en armes. Les femmes se dépouillèrent de leurs ornemens, et se coupèrent les cheveux dont elles firent des cordes pour les archers. Asdrubal, condamné depuis peu pour s'être opposé aux Romains, fut tiré de prison, et mis à la tête des troupes. On fit de si grands préparatifs, que lorsque les consuls arrivèrent aux portes de la ville, au lieu de trouver une conquête facile, comme ils se l'étaient imaginé, ils virent une telle résistance, que le courage de leurs troupes diminua, et leur résolution fut ébranlée. On livra, hors de la ville, plusieurs combats où les Romains n'eurent pas l'avantage. On aurait levé le siége sans Scipion Emilien, fils adoptif de Scipion l'Africain, qui fut désigné pour commander les troupes. Il était aussi habile à sauver ses soldats après un échec, qu'à leur inspirer de nouvelles espérances pour la victoire. Tout son art eût été inutile, s'il n'avait trouvé le moyen de corrompre Phar-

néas, maître de la cavalerie carthaginoise. Cet homme se rangea de son côté. Les habitans infortunés virent l'ennemi s'approcher de plus près. Le rempart qui conduisait au havre, était entièrement démoli. Le forum fut bientôt pris. Un spectacle déplorable s'offrit aux vainqueurs : des maisons chancelantes, des hommes morts, amoncelés les uns sur les autres ; des blessés se débattant, luttant contre la mort, et déplorant la ruine de leur patrie. La citadelle se rendit à discrétion. Il ne restait plus que le temple, défendu par les déserteurs de l'armée romaine et ceux qui avaient été les plus entêtés à vouloir la guerre. N'attendant aucun pardon, voyant leur sort désespéré, ils mirent le feu au bâtiment, et périrent volontairement dans les flammes. Ainsi finit une des
An 608. villes du monde les plus célèbres par ses arts, ses richesses et sa puissance ; rivale de Rome pendant plus d'un siècle, elle passa même pour lui être supérieure.

Cette conquête de Carthage fut suivie de plusieurs autres. Corinthe, une des premières villes de la Grèce, subit, cette année, le même sort, et fut détruite de fond en comble. Scipion assiégea Numance, la plus forte

ville d'Espagne, dont les malheureux habitans, pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi, se brûlèrent et expirèrent dans les flammes. L'Espagne devint ainsi une province romaine, et fut gouvernée par deux préteurs annuels. L'Italie entière, l'Illyrie jusqu'au Danube, l'Afrique, la Grèce, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, tous les royaumes de l'Asie mineure, furent subjugués par les Romains.

CHAPITRE XVII.

Depuis la destruction de Carthage jusqu'à la fin de la sédition des Gracques.

LES Romains n'avaient plus de rivaux; les dépouilles de l'Asie leur donnèrent le goût du faste et de la dépense : et ce goût fit naître en eux l'avarice et une ambition démesurée. Les deux Gracques furent les premiers qui s'apperçurent de cette étrange corruption parmi les grands, et pour la réprimer, ils résolurent de renouveller la loi licinienne, qui défendait de posséder plus de cinq cents acres de terre. Tiberius Gracchus, l'aîné des deux, était autant recommandable par son extérieur que par ses qualités d'esprit. Bien différent de Scipion, son aïeul, il paraissait tourmenté de l'ambition d'acquérir de l'autorité, plutôt que de celle de la gloire. Sa compassion pour les opprimés était égale à sa haine contre les oppresseurs; mais malheureusement ce fut bien moins par raison que par passion, qu'il voulut faire toutes

An 621.

ces réformes; et c'est aussi ce qui le tint hors de la ligne du devoir. Telles étaient les dispositions de l'aîné des Gracques, qui trouva la populace prête à le seconder. La loi, quoique proposée avec modération, déplut aux riches, qui tâchèrent de persuader au peuple que le but de celui qui voulait l'établir, était de mettre le trouble dans le gouvernement et dans les affaires publiques; mais Gracchus, homme très-éloquent, dissipa facilement ces impressions, et la loi passa.

La mort d'Attalus, roi de Pergame, fournit à Gracchus une nouvelle occasion de favoriser le peuple aux dépens des grands. Ce roi avait, par son testament, fait les Romains héritiers de ses biens. On proposa de partager l'argent aux pauvres, afin qu'ils pussent acheter les instrumens nécessaires à la culture des terres que la dernière loi venait de leur accorder. Cette proposition causa plus de troubles que la première. Les sénateurs s'assemblèrent pour s'occuper des moyens de s'assurer des richesses qu'ils préféraient, dans ce siècle, au salut de la république. Ils donnèrent à leurs nombreux partisans, qui avaient changé leur liberté pour une vie aisée et oisive, l'ordre de se

tenir prêts pour intimider le peuple qui, ne s'attendant à aucun obstacle, écoutait, au Capitole, le discours de Gracchus. Un cri jeté par les partisans des grands d'un côté, et de l'autre par ceux que favorisait la loi, interrompit Gracchus qui demandait en vain d'être écouté. Comme il levait enfin sa main au-dessus de sa tête pour montrer que sa vie était en danger, les partisans du sénat prétendirent que, par ce geste, il voulait le diadême. Un bruit général se répandit dans tous les rangs. La partie la moins sage des sénateurs fut d'avis que le consul défendît la république par la force des armes; mais ce magistrat prudent refusa d'employer cette violence. Scipion-Nasica, parent de Gracchus, se lève aussi-tôt, et, se préparant pour la querelle, invite à le suivre tous ceux qui veulent le maintien des loix et de l'autorité. Accompagné de plusieurs sénateurs et de leurs cliens armés de massues, il marche au Capitole, frappant tout ce qui lui faisait quelque résistance. Tibérius-Gracchus, voyant, par le tumulte, que sa vie est menacée, veut fuir. Jetant sa robe pour faciliter son évasion, il entreprend de traverser la foule; mais tombant par hasard sur quel-

qu'un qui était renversé, Saturnius, un de sès collègues dans le tribunat, et du parti contraire, le frappe et le tue. Trois cents de ses auditeurs eurent le même sort. Le sénat ne borna point là sa vengeance : mais il l'étendit sur tous ceux qui avaient soutenu la même cause. Plusieurs furent mis à mort; on en bannit d'autres, et l'on n'épargna rien pour inspirer au peuple l'horreur pour les prétendus crimes de Gracchus.

Caïus-Gracchus n'avait que vingt-un ans lorsque son frère mourut : trop jeune pour être redouté des grands, il ne voulut point s'exposer à leur ressentiment par une entreprise au-dessus de ses forces, et vécut oublié dans la retraite et l'obscurité. Mais, tout en paraissant éviter la popularité, il étudiait les moyens les plus sûrs pour l'obtenir, et se livrait à l'éloquence. Se croyant à la fin en état de servir son pays, il concourut pour la charge de questeur à l'armée de Sardaigne, et l'obtint facilement. Il se fit remarquer, dans l'exercice de cet emploi, par sa bravoure, sa tempérance et son affabilité. En envoyant un présent de blé aux Romains, le roi de Numidie leur fit dire par ses ambassadeurs, que c'était un tribut qu'il

payait aux vertus de Caïus-Gracchus. Le sénat renvoya les ambassadeurs avec mépris, en les traitant comme des ignorans et des barbares. Cette conduite irrita tellement le jeune Gracchus, qu'il abandonna sur-le-champ l'armée, vint se plaindre du tort qu'on faisait à sa réputation, et s'offrir pour être tribun du peuple. Ce fut alors qu'on prévit que ce jeune homme qu'on avait négligé, deviendrait un ennemi plus dangereux que son frère. Malgré l'ardente opposition du sénat, il fut reçu tribun à une grande majorité. Il se prépara dès-lors à courir la même carrière que son frère.

Sa première tentative fut de faire citer devant le peuple un des ennemis les plus acharnés contre Tibérius-Gracchus, Popilius qui, plutôt que de subir cette épreuve, se bannit volontairement. Caïus fit rendre un édit qui accordait la liberté aux habitans du Latium, et bientôt après à tous les peuples situés en deçà des Alpes. Il fixa le prix du blé à un taux modéré, et, tous les mois, en fit distribuer au peuple. Il se déclara l'ennemi juré du sénat, reprocha au corps entier sa corruption, et prouva qu'il s'était rendu coupable d'intrigues, d'actes arbi-

traires, de vénalité des charges, qu'il était totalement dégénéré, et fit rendre une loi qui ôta aux sénateurs, pour le donner aux chevaliers, le droit de juger les magistrats corrompus. Ce changement altéra la constitution de l'Etat.

Par ces moyens, Gracchus étant devenu non-seulement populaire, mais encore puissant, fut un objet odieux à tous les sénateurs. Il vit bientôt que la populace, infidelle et légère, était un faible soutien. Elle lui retira sa confiance pour la mettre en Drusus, rival que le sénat lui opposait avec adresse. Ce fut en vain que Gracchus fit revivre la loi licinienne, et qu'il appela à son secours plusieurs habitans de différentes villes de l'Italie. Le sénat renvoya de Rome tous les étrangers; il fit même mettre en prison l'un d'eux, à qui Gracchus avait donné l'hospitalité, et qu'il honorait de son amitié. Cette injustice fut suivie d'une disgrace plus considérable : s'étant présenté pour être une troisième fois tribun, il fut rejeté. On suppose que les officiers chargés de confirmer le choix du peuple, furent corrompus.

On vit bientôt qu'on avait résolu de se

défaire de Gracchus. Non content de la protection du sénat, des chevaliers et d'un nombre considérable d'esclaves et de partisans, le consul Opimius se fit escorter d'un corps de Candiens, troupes payées par la République. Avec cette garde, sentant la supériorité de ses forces, il insultait Gracchus par-tout où il le rencontrait, faisant tout ce qu'il pouvait pour susciter une querelle, afin d'avoir un prétexte pour tuer son ennemi dans la chaleur de la dispute. Gracchus évita toute récrimination; et comme s'il eût connu les desseins du consul, il affecta de ne porter aucune arme pour sa défense. Flaccus, son ami, tribun zélé, moins patient que Gracchus, voulut opposer la force à la force, et fit venir à cet effet à Rome plusieurs de ses compatriotes, sous prétexte d'y demander de l'emploi. Quand le jour qui devait terminer la dispute arriva, les deux partis se rendirent de grand matin au Capitole, où le consul sacrifiait selon la coutume. Un des licteurs prenant les entrailles de la victime, et les portant hors du temple, cria à Flaccus et à ses partisans : « Mauvais citoyens, faites » place aux gens de bien ». Cette insulte

provoqua ceux à qui elle s'adressait; ils tombèrent sur le licteur, et le percèrent de coups. Ce meurtre causa beaucoup de trouble dans l'assemblée. Gracchus, qui en prévit les suites, en blâma les auteurs, qui avaient donné, par cette action, un grand avantage à ses ennemis. Il se disposa ensuite à conduire ses partisans sur le mont Aventin. Ce fut là qu'il apprit que les consuls avaient fait une proclamation, par laquelle ils promettaient de donner à ceux qui leur porteraient sa tête, ou celle de Flaccus, ce que l'une ou l'autre pèserait en or. Ce fut en vain qu'on envoya faire des propositions par le fils de Flaccus, qui n'était qu'un enfant. Les consuls et le sénat, sentant leur supériorité, rejetèrent toutes leurs offres, résolus de punir par la mort l'offense qui leur avait été faite; ils publièrent en même temps l'amnistie pour tous ceux qui les abandonneraient sur-le-champ. Cette offre eut l'effet qu'on en attendait; le peuple rentra par degrés, et laissa Gracchus avec des forces de beaucoup inférieures à celles de ses ennemis. Opimius, avide de sang, mena les troupes au mont Aventin, et tomba sur les révoltés avec une fureur aveugle. Il y

eut un terrible carnage. Trois mille hommes furent égorgés. Flaccus voulant se réfugier sous une cabane en ruine, y fut découvert, et tué avec son fils aîné. Gracchus se retira d'abord dans le temple, où il avait résolu de se donner la mort; mais ses deux fidèles amis, Pomponius et Lucinius, le forcèrent à prendre la fuite. Il tâcha de traverser un pont qui menait à la ville; ses deux amis et un esclave grec, appelé Philocrates, l'accompagnaient. Mais on était à sa poursuite; et, arrivé près du pont, il fut obligé de faire face à l'ennemi. Ses deux amis furent tués en le défendant contre la multitude. Il se réfugia avec son esclave dans un bois au-delà du Tibre, qui était consacré aux furies. Se voyant environné de tous côtés, sans aucun moyen d'éviter son sort, il engage son esclave à le détruire. L'esclave obéit, et tombe lui-même sur le corps de son maître. Ses ennemis arrivent, lui coupent la tête, et, pendant quelque temps, la promenent comme un trophée sur une lance. Quelque temps après, un certain Septimuleius s'empara de cette tête, et l'ayant remplie de plomb pour en augmenter le poids, la présenta au consul, et

en reçut pour récompense dix-sept livres pesant d'or.

Ainsi mourut Caïus-Gracchus. Les historiens ont coutume de l'accuser de sédition. Mais d'après ce que nous avons vu de son caractère, le trouble de sa patrie doit moins lui être attribué qu'à ses ennemis. Au lieu d'appeler ces événemens la révolte des Gracques, nous leur donnerions plutôt le titre de sédition du sénat contre les Gracques, puisque les efforts de ceux-ci furent en faveur d'une loi faite par les sénateurs, et que les desseins du sénat furent soutenus par une armée étrangère qui ne s'était jamais mêlée de législation romaine. Aussi ce moyen porta-t-il un coup irréparable à la constition de l'Etat. Il est impossible de déterminer si le patriotisme ou l'ambition fit agir les Gracques; mais la justice paraît avoir été de leur côté. Le sénat n'était plus ce corps vénérable que nous avons vu triompher de Pyrrhus et d'Annibal, autant par ses vertus que par la force de ses armes. Il n'était supérieur au peuple que par son faste et ses débauches, et ne gouvernait plus l'Etat que par une autorité gagnée à force d'argent. L'intérêt personnel lui faisait des par-

tisans; et ceux qui voulaient conserver leur indépendance étaient entraînés par une majorité corrompue. Le gouvernement, à cette époque, devint une odieuse aristocratie. Les tribuns, qui d'abord protégeaient le peuple, ayant acquis eux-mêmes des richesses, ne séparèrent plus leurs intérêts de ceux du sénat, et concoururent avec lui à opprimer les Romains. Les dénominations de plébéïens et de patriciens n'entraînaient plus aucune lutte, et la seule différence était entre les pauvres et les riches. Les classes inférieures de l'Etat réduites à un degré de soumission humiliante, ne combattaient plus pour la liberté, mais pour un maître. Les riches, tyrans soupçonneux, effrayés à la plus légère apparence d'opposition, donnaient aux chefs un pouvoir illimité, qu'ils n'avaient plus même la force de retirer quand le danger n'existait plus. Ainsi l'on oubliait la liberté : les terrèurs du sénat faisaient créer un dictateur, et la haine du peuple contre les sénateurs le maintenait dans cette place. Rien de plus terrible aux yeux de l'observateur, que le gouvernement de Rome depuis cette époque jusqu'au règne d'Auguste.

CHAPITRE XVIII.

Depuis la sédition des Gracques jusqu'à la dictature perpétuelle de Sylla, premier pas vers la ruine de la république.

Pendant que les Romains étaient dans
An 634. cet état de corruption, leurs armées remportaient des succès sur les étrangers. Entre plusieurs victoires, on ne doit pas oublier celle sur Jugurtha, prince de Numidie, qui perdit sa couronne. Petit-fils de Massinissa, qui s'était ligué avec Rome contre Carthage, élevé avec deux jeunes princes qui devaient hériter du trône, supérieur à tous les deux, et jouissant de la faveur populaire, il massacra Hiempsal, l'aîné des deux, et voulut traiter de même Adherbal, le plus jeune, qui s'échappa, et courut demander du secours aux Romains. Jugurtha sachant combien le sénat était devenu avare et injuste, lui envoya des ambassadeurs chargés de présens. Ils réussirent à faire décréter au sénat que la moitié

du royaume, acquise par le meurtre et l'usurpation, appartiendrait à leur maître. On envoya des députés pour faire le partage du royaume entre Adherbal et Jugurtha. Ces députés, au nombre desquels était Opimius, l'ennemi de Gracchus, voulant suivre l'exemple du sénat, furent séduits par l'usurpateur, à qui ils accordèrent la meilleure portion. Mais celui-ci desirant posséder le tout, et colorant son ambition, fit d'abord, et comme par répresailles, quelques incursions. Bientôt il leva le masque, assiégea Adherbal, s'en rendit maître, et le massacra. Le peuple romain, à qui il restait encore quelque générosité, se plaignit de cette perfidie, et obtint un décret, par lequel Jugurtha fut sommé de comparoître, pour désigner ceux qui avaient accepté ses présens. Jugurtha se fiant à la clémence romaine, ne fit aucune difficulté de se rendre à Rome; mais le peuple étant mécontent, il reçut l'ordre de sortir de la ville, et l'on envoya à sa poursuite le consul Albanus avec une armée. Ce dernier cédant aux avis de son frère Aulus, homme incapable de commander, engagea le combat dans une position désavantageuse, et

l'armée entière, pour éviter d'être taillée en pièces, fut obligée de passer sous le joug.

Métellus, élu consul, trouva, à son arrivée en Numidie, des officiers sans crédit, une armée sans discipline, un ennemi intrigant et actif. Par sa grande surveillance, par son intégrité, Métellus; que l'idée de corruption faisait frémir, changea bientôt la face des affaires, et sut gagner la confiance de l'armée. Dans l'espace de deux ans, Jugurtha perdit plusieurs batailles, et fut obligé de demander la paix. Tout promettait à Métellus une victoire certaine et facile; mais il fut trompé dans son attente par les intrigues de Caïus-Marius, son lieutenant, qui voulut cueillir le fruit de la victoire et des travaux d'un autre. Caïus-Marius était né dans un village, près d'Arpinium, de parens pauvres, et obligés de travailler pour vivre. Comme il avait, dans sa jeunesse, partagé leurs peines, il avait contracté des manières aussi rudes que sa physionomie était dure. C'était un homme d'une stature gigantesque, d'une force extraordinaire et d'une hardiesse indomptable. Métellus sollicitait à Rome des ordres

pour continuer de commander. Marius, dont l'ambition n'avait plus de bornes, résolut d'obtenir le commandement pour lui-même, et d'avoir aussi la gloire de terminer la guerre. Ses émissaires furent chargés de calomnier Métellus : ayant réussi à mécontenter le peuple contre lui, il obtint la permission d'aller à Rome solliciter le consulat, qu'il obtint contre l'attente et l'intérêt des nobles.

Investi du pouvoir de conduire la guerre, Marius se montra propre à s'acquitter de cette commission. Sa vigilance égalait sa valeur : il s'empara promptement des villes qui restaient encore à Jugurtha. Ce prince se voyant hors d'état de résister seul, eut recours à Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille. Les Numides surprirent le camp des Romains pendant la nuit, et remportèrent un avantage passager. Il fut de peu de durée, et Marius, bientôt après, les vainquit entièrement à deux reprises, dans l'une desquelles il y eut neuf mille Africains tués. Voyant que les Romains étaient trop puissans, Bocchus ne voulut plus exposer sa couronne pour conserver celle de son allié; il résolut de faire

la paix à quelque prix que ce fût. Il envoya donc la demander à Rome. Le sénat reçut les ambassadeurs avec sa hauteur accoutumée, et, sans faire attention à leur demande, il ne leur accorda point l'amitié qu'ils voulaient, mais seulement le pardon. On leur fit entendre cependant que s'ils livraient Jugurtha aux Romains, ils appaiseraient le ressentiment de ceux-ci. D'abord, Bocchus frémit à cette proposition; mais Sylla sut lui rendre cette perfidie moins odieuse. Jugurtha abandonné, et attiré dans une embuscade sous quelque prétexte que lui donnait son allié, qui lui avait demandé une conférence, fut pris, chargé de chaînes, et conduit à Rome par Marius. Exemple déplorable de l'ambition. Il ne survécut pas long-temps à sa chute, et fut condamné, après avoir orné le triomphe du vainqueur, à mourir de faim en prison.

Marius, après cette victoire, en remporta deux autres plus signalées sur les Teutons et les Cimbres, au nombre de trois cent mille, et les défit entièrement, les premiers en Provence, proche d'Aix, et les derniers dans les plaines de Verceil : ces barbares sortaient de la Chersonèse cimbrique. De-

venu par ces succès formidable aux nations éloignées, il fut ensuite, pendant la paix, bien plus dangereux à ses compatriotes. Il eut la bassesse de faire bannir de Rome Métellus, son bienfaiteur. La force qu'il avait donnée au parti populaire, croissait chaque jour : il y avait long-temps que les peuples voisins de Rome demandaient le droit de cité aux Romains. Les Italiens résolurent d'obtenir par force la faveur qu'on leur refusait; mais le sénat s'y opposa toujours par ses intrigues. Ce fut l'origine de la guerre sociale ou des alliés, dans laquelle plusieurs Etats de l'Italie se liguèrent pour obtenir le redressement de leurs torts. Deux ans après, la guerre continuant avec des succès douteux, le sénat commençait à réfléchir, et à voir que la puissance des Romains courait des risques, soit qu'ils fussent victorieux ou vaincus. Pour appaiser les révoltés par degré, il accorda la liberté aux villes de l'Italie qui ne s'étaient point soulevées. On l'offrit ensuite à celles qui déposeraient les armes. Le succès couronna cette douceur inattendue. Les alliés, dont la défiance était mutuelle, offrirent de faire un traité séparé. Le sénat les reçut

partiellement. Il leur accorda la liberté, mais ne leur permit de voter que lorsque les autres auraient donné leurs suffrages; de manière qu'ils eurent peu d'influence dans la constitution de l'Etat.

Cette guerre ruineuse étant finie, les sénateurs songèrent à combattre Mithridate, le monarque de l'Orient le plus puissant et le plus guerrier. Marius se préparait depuis long-temps pour cette expédition; mais l'intérêt de Sylla était de se faire désigner lui-même. Marius usa d'artifice pour tromper son attente; et, avec le secours de Sulpitius, tribun ennemi juré de Sylla, le commandement de l'armée contre Mithridate fut transféré de Sylla à Marius. Le premier manqua être tué par les satellites de Sulpitius, et ne dut son salut qu'en se sauvant dans la maison de Marius qui eut la générosité de sauver la vie à son ennemi. Celui-ci envoya de Rome des officiers pour prendre, en son nom, le commandement de l'armée; mais, au lieu d'être obéis, ils furent tués, et Sylla engagea les troupes à le suivre pour se venger de tous les ennemis qu'il avait à Rome.

Ses soldats entrèrent, l'épée à la main,

dans la ville, comme dans une place prise d'assaut. Marius et Sulpitius, à la tête d'un corps de leurs partisans, voulurent leur résister, et les habitans, craignant le pillage, jetaient, du haut des maisons, des pierres et des tuiles sur les soldats. Un combat aussi inégal dura plus long-temps qu'on ne l'aurait cru. Enfin Marius et son parti cherchèrent leur salut dans la fuite, après avoir vainement offert la liberté aux esclaves qui voudraient les secourir.

Sylla, se voyant maître de la ville, commença à dicter des loix d'une nature à venger les outrages qu'il avait reçus. Marius chassé de Rome, déclaré l'ennemi de la patrie, fut obligé de fuir à pied, sans suite et à soixante ans, pour échapper à ceux qui le poursuivaient. Après avoir erré pendant quelque temps, chaque jour exposé à de nouveaux dangers, et plus d'une fois sur le point d'être pris, il se cacha dans des marais près de Minturnes, où il passa une nuit entière enfoncé dans l'eau. Au point du jour, il s'avança vers la mer, espérant trouver un vaisseau qui faciliterait sa fuite; mais il fut découvert, et conduit, la corde au cou, dans Minturnes. On le jette en prison,

dépouillé de ses habits et couvert de boue. Voulant se conformer aux ordres du sénat, le gouverneur de la place envoya un esclave Cimbre pour le tuer. Mais celui-ci n'eut pas plutôt pénétré dans la prison, qu'il s'arrête tout à coup, intimidé par l'aspect terrible et la voix imposante de Marius. Barbare, lui crie le Romain d'un air sévère, oseras-tu tuer Caïus-Marius? Frappé comme d'un coup de foudre, le Cimbre jette son épée, et sort en s'écriant qu'il ne saurait tuer Marius. Considérant l'effroi de l'esclave comme un présage favorable du retour de Marius, le gouverneur le remit encore une fois en liberté, et, le recommandant à la fortune, il lui fit donner un vaisseau pour le transporter hors de l'Italie. Une tempête l'obligea de relâcher sur les côtes de Sicile. Un questeur romain qui s'y trouva par hasard, résolut de le saisir. Marius perdit six de ceux qui protégeaient sa retraite au vaisseau. Il aborda ensuite en Afrique près de Carthage, et s'assit tristement sur les ruines de cette ville détruite. Le préteur lui envoya l'ordre de se retirer. Marius qui jadis avait rendu des services à cet homme, ne put retenir son indignation, en ne trouvant par-tout

que de l'ingratitude. Se préparant à obéir, il chargea le messager de dire à son maître qu'il avait vu Marius assis sur les ruines de Carthage, comme s'il eût voulu lui faire remarquer la grandeur de sa chute. Il s'embarqua donc encore; et, ne sachant sur quelle terre aborder pour ne pas rencontrer un ennemi, il passa l'hiver sur mer, attendant à chaque instant le retour d'un messager de son fils, qu'il avait envoyé implorer la protection de Mandrastal, prince d'Afrique. Après une attente longue et pénible, il vit, au lieu d'un envoyé, arriver son fils lui-même, qui s'était échappé de la cour inhospitalière de ce monarque, où il avait été gardé non comme un ami, mais comme un prisonnier. Il arrivait à temps pour empêcher son père de partager le même sort.

Ils apprirent, dans cette situation, que Cinna, qui était de leur parti, et n'avait point quitté Rome, marchait à la tête d'une armée considérable, levée dans les états d'Italie qui avaient épousé sa cause. Bientôt ils joignirent les troupes aux portes de Rome. Sylla était absent: il commandait les troupes contre Mythridate, pendant que Cinna mar-

chait vers la ville. Marius s'arrêta, et refusa d'entrer, sous prétexte qu'ayant été banni par un acte public, il en fallait un autre pour autoriser son retour. C'était ainsi qu'il voulait donner une apparence de justice aux cruautés qu'il méditait ; et près de faire périr des milliers d'hommes, il professait un respect extérieur pour les loix. Le peuple rassemblé, procédait à casser l'acte qui l'exilait. Mais, incapable de contenir plus longtemps sa vengeance, Marius entra dans la ville à la tête de ses gardes, et massacra, sans remords ni pitié, tous ceux qui avaient été contre lui. Il fit égorger, en sa présence, ceux qui cherchaient à appaiser sa fureur tyrannique. Plusieurs de ceux qui ne lui avaient fait aucune offense, furent mis à mort. Enfin ses propres officiers ne l'approchaient qu'en tremblant. Ayant ainsi puni tous ses ennemis, il abrogea toutes les loix faites par son rival, et se fit lui-même consul, ainsi que Cinna. Après avoir satisfait ses deux passions favorites, la vengeance et l'ambition, et une fois sauvé sa patrie, il l'inondait de sang ; et, comme s'il eut voulu couronner, par sa mort, tous les meurtres qu'il avait commis, il succomba le mois sui-

vant, non sans laisser le soupçon d'avoir lui-même hâté sa fin.

Tous ces détails furent transmis à Sylla, qui avait remporté sur Mithridate plusieurs victoires. Il se hâta de conclure la paix, et de retourner à Rome pour se venger de ses ennemis.

Rien ne pouvait empêcher Cinna de repousser son adversaire. De concert avec Carbon, successeur de Valérius, qui venait d'être tué, et avec le jeune Marius, héritier des talens et de l'ambition de son père, il se détermina à faire marcher contre Sylla, avant qu'il fût de retour en Italie, une partie des troupes qu'il avait levées. On en embarqua quelques-unes : mais, ayant été dispersées par une tempête, les autres refusèrent de partir. Cinna, furieux de leur désobéissance, fut en avant pour les faire rentrer dans leur devoir. Un des plus mutins, frappé par un officier, rendit le coup, et fut puni pour son crime. Cette sévérité déplacée révolta toute l'armée, et, pendant que Cinna tâchait de l'appaiser, il fut percé par un soldat.

Le consul Scipion qui commandait contre Sylla, prêta l'oreille à des propositions de

paix. Il y eut une suspension d'armes pendant laquelle les soldats de Sylla visitèrent le camp de Scipion, étalèrent aux yeux de leurs compatriotes, les richesses qu'ils avaient acquises dans leur expédition, offrant de partager avec eux, s'ils voulaient changer de parti. Toute l'armée se déclara à l'unanimité pour Sylla, et Scipion n'apprit qu'il était abandonné, que lorsqu'il vit un parti de l'ennemi pénétrer dans sa tente, et le faire prisonnier, ainsi que son fils.

Acharnées l'une contre l'autre, et n'attendant aucune grace, les deux factions s'abandonnèrent à leur fureur dans plusieurs combats. Si les troupes du jeune Marius, qui avait succédé à son père, étaient plus nombreuses, il y avait plus d'union et de discipline dans celles de Sylla. Carbon, qui commandait pour Marius, envoya huit légions à Préneste, pour donner du secours à son collègue; mais elles furent rencontrées dans un défilé par Pompée, bientôt après surnommé le Grand. Il en tua un grand nombre, et dispersa le reste. Carbon attaqua Métellus; mais il fut vaincu, perdit seize mille hommes, dont six mille furent faits prisonniers. Norbanus, l'un des consuls, se tua lui-

même. Carbon se réfugia dans l'Afrique : on le livra à Pompée, qui, pour plaire à Sylla, lui fit trancher la tête. Sylla, maître de sa
An 672. patrie, sans aucun rival, entra dans Rome à la tête de son armée. Heureux, s'il eut joui en paix de la gloire qu'il venait d'acquérir dans cette guerre, ou s'il eut cessé de vivre en cessant de conquérir !

Huit mille hommes, échappés au carnage général, s'offrirent au vainqueur : il les fit mettre dans une vaste maison de campagne, située dans le Champ-de-Mars ; il convoque aussi-tôt le sénat, parle de ses propres exploits avec éloquence, et donne en même temps des ordres secrets pour le massacre des malheureux qu'il avait fait renfermer. Surpris et effrayés des cris de ces victimes, les sénateurs crurent d'abord que la ville allait être livrée au pillage ; mais Sylla leur dit, d'un air calme, que ce n'était que quelques criminels qu'on punissait d'après ses ordres, ajoutant que le sénat ne devait point s'effrayer de leur sort. Le lendemain, il proscrivit quarante sénateurs et six cents chevaliers, et, deux jours après, quarante autres sénateurs et un nombre considérable des plus riches citoyens.

Il résolut de se faire dictateur perpétuel, et, réunissant ainsi dans ses mains l'autorité civile et militaire, il crut que dorénavant il pouvait rendre justice aux opprimés.

Il continua de gouverner avec une capricieuse tyrannie. Personne n'osait résister à son pouvoir. Un jour, contre l'attente de tout le monde, il se démit de la dictature, après l'avoir gardée près de trois ans.

Il se retira ensuite à la campagne, où il se livra à toutes sortes de débauches. Mais il ne survécut pas long-temps à son abdication : en proie à une maladie horrible, il mourut, étant un objet d'horreur, et augmentant le nombre des exemples de la futilité de l'ambition humaine.

CHAPITRE XIX.

Depuis la dictature perpétuelle de Sylla jusqu'au triumvirat de César, de Pompée et de Crassus.

LÉPIDUS voulut être un autre Sylla; mais il n'avait ni ses talens, ni ses moyens. On lui avait décerné, à l'issue du consulat, le gouvernement de la Gaule cisalpine : il y leva aussi-tôt une armée, et fit entrer dans son parti, Brutus et Perpenna, tous deux prétoriens, qui avaient à leurs ordres, l'un et l'autre, un corps de troupes considérable, et qui campait près de Modène. Lépidus, fortifié de ce secours, et ne voyant aucune armée en Italie qu'on pût lui opposer, marcha droit à Rome, dans l'espérance de devenir un autre Sylla, s'il pouvait se rendre maître de la ville. Le sénat, averti de sa marche et de ses desseins, se mit en état de lui en défendre l'entrée. On enrôla les légions : Catulus en eut le commandement, et campa hors des portes de la ville.

Lépidus tenta de gagner le peuple et les partisans de Marius; mais comme on n'était pas prévenu en faveur de son habileté et de son courage ; personne ne se déclara pour lui. Cependant, il était trop avancé pour reculer, et Catulus le chargea si brusquement, qu'après une légère résistance, il tailla en pièces une partie de son armée, et mit le reste en déroute. Lépidus, désespéré de ce mauvais succès, se sauva en Sardaigne. Perpenna, un de ses officiers, avec les débris de son armée, et plusieurs partisans de Marius, l'y vinrent joindre. Il fit de nouvelles levées, et il se vit bientôt à la tête d'une autre armée. Il avait dessein de porter la guerre en Sicile, où il avait des intelligences secrètes.

Mais on apprit bientôt qu'il était mort de chagrin de l'infidélité de sa femme. Perpenna, à la tête de cinquante-trois cohortes, passa en Espagne. Son dessein était de faire la guerre en son nom, et sans dépendre d'aucun chef, à l'exemple de Sertorius, capitaine d'une grande réputation, qui soutenait encore le parti de Marius dans la Lusitanie.

Sylla avait fait donner le gouvernement

de ces grandes provinces à Métellus, un de ses lieutenans. Le sénat, craignant qu'il ne pût résister à ces deux chefs s'ils joignaient leurs forces, envoya à son secours, avec de nouvelles troupes, Pompée, qui passait, depuis la mort de Sylla, pour le premier général de la République. Les soldats de Perpenna, qui n'étaient pas prévenus en faveur de la capacité de leur commandant, apprenant que Pompée marchait à eux, crièrent à leur général qu'il fallait aller joindre Sertorius, et qu'ils avaient besoin d'un capitaine aussi expérimenté. Perpenna fut obligé de les suivre. Il se rendit au camp de Sertorius, et de général absolu et indépendant, il se vit réduit, par ses propres soldats, à la fonction d'officier subalterne.

Sertorius, guerrier entreprenant et plein d'expérience, eut presque toujours l'avantage, sur-tout contre Pompée, que l'envie de se distinguer et la crainte de partager sa gloire, tenaient ordinairement séparé de Métellus. Il assiégea, prit et brûla à ses yeux la ville de Lauron. Pompée voulut avoir sa revanche, et livra bataille à Sertorius, près de Sucrone. Celui-ci le battit, et aurait entiè-

rement défait son armée, si Métellus n'était
An 676. venu à son secours.

La réputation de ce grand général passa jusqu'en Asie. Mithridate crut, après la mort de Sylla, pendant les guerres civiles qui agitaient la République, que la conjoncture était favorable pour reprendre les hostilités. Il leva une puissante armée; et afin de fomenter la guerre civile, et d'entretenir une diversion utile à ses desseins, il fit proposer à Sertorius d'unir leurs intérêts. Ses envoyés lui offrirent des sommes considérables pour fournir aux frais de la guerre, avec une flotte qui serait à ses ordres, à condition qu'il souffrirait que ce prince recouvrât les provinces de l'Asie que la nécessité de ses affaires l'avait forcé d'abandonner, par le traité qu'il avait fait avec Sylla. Sertorius assembla son conseil: tous ceux qu'il y appela ne trouvèrent pas qu'il y eût lieu à délibérer, et qu'il devait accepter ces secours, qui ne lui coûteraient qu'un vain consentement qu'on lui demandait pour une entreprise qui ne dépendait pas même de lui.

Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il

n'entendrait jamais à aucun traité qui blesserait la gloire ou les intérêts de sa patrie, et qu'il ne voudrait pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne serait pas acquise par des voies légitimes. Ayant fait entrer les ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffrirait que le roi leur maître reprît la Bythinie et la Cappadoce, provinces sur lesquelles les Romains n'avaient aucun droit; mais qu'il ne consentirait jamais qu'il mît le pied dans l'Asie mineure, qui appartenait à la République. Mithridate conclut depuis ce traité à ces conditions: mais ce grand capitaine qui avait échappé à tous les périls de la guerre, périt par la perfidie des Romains, même de son parti. Perpenna, qui ne pouvait lui pardonner l'autorité qu'il avait prise sur ses propres troupes, et qui se flattait d'occuper sa place s'il pouvait s'en défaire, le fit assassiner. Ce traître prit ensuite le commandement de l'armée. Pompée, instruit le premier de la mort de Sertorius et de la disposition des esprits, marcha aussi-tôt contre Perpenna, et le battit; il lui fit couper la tête comme il s'enfuyait;

et, par sa mort, la guerre d'Espagne fut terminée.

Pompée ramena son armée victorieuse en Italie. Spartacus y avait excité une guerre dangereuse. Ce gladiateur, homme de courage, après s'être échappé de Capoue, où il était gardé avec soixante-dix de ses camarades, rassembla promptement un grand nombre d'esclaves fugitifs : la licence et l'espérance du butin lui attirèrent une foule de petit peuple de la campagne; en sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Il battit trois fois les Romains.

De si grands avantages attirèrent une foule innombrable de peuple sous les enseignes de Spartacus; et ce gladiateur se vit jusqu'à quarante mille hommes à ses ordres, tous gens féroces et cruels. Mais Crassus ayant rassemblé toutes les troupes qui se trouvaient aux environs de Rome, marcha contre eux, et les défit complètement en deux batailles rangées. Spartacus, blessé à la cuisse, se défendit encore long-temps. Enfin, percé de coups, il tomba sur un monceau de Romains qu'il avait immolés à sa fureur. Ceux des siens qui purent échap-

per aux vainqueurs, gagnèrent les montagnes et se rallièrent ensuite. Pompée, en revenant d'Espagne, les rencontra, et défit sans peine des troupes fugitives, qui n'avaient point de chefs. Ce général voulut s'attribuer toute la gloire de cette victoire; il écrivit au sénat qu'il avait coupé la racine de cette guerre, en exterminant le dernier de ces brigands.

La jalousie de Pompée et celle de Crassus, An 680. les deux hommes les plus puissans de l'Etat, excitèrent de nouvelles dissensions. Pompée était le général le plus aimé, et Crassus, l'homme le plus riche de la République.

Leur mutuelle jalousie parut au moment où il fallut congédier leurs troupes. Aucun des deux ne voulut commencer, et l'on prévoyait les suites les plus fatales de leur désunion. Crassus enfin, étouffant son ressentiment, se démit le premier, et Pompée suivit aussi-tôt son exemple. Rivaux sans cesse, ils tâchèrent mutuellement de gagner la faveur populaire. Crassus donna des répas à la populace, distribua des grains aux familles indigentes, et nourrit pendant trois mois la plus grande partie des citoyens. Pompée, de son côté, travaillait à la sup-

pression des loix faites par Sylla contre le peuple. Il rétablit les chevaliers dans le droit de juger, que Gracchus leur avait accordé, et rendit aux tribuns tous leurs priviléges. C'était ainsi que chacun d'eux donnait à ses intentions particulières l'apparence du bien public; et ce qui n'était réellement que de l'ambition dans tous les deux, prit dans l'un le nom de libéralité, et dans l'autre celui d'amour de la liberté.

Une expédition, dans laquelle Pompée purgea la Méditerranée des pirates qui l'infestaient, accrut sa réputation. Les tribuns du peuple se flattèrent qu'on pourrait facilement élever encore leur favori. Manilius, l'un d'eux, proposa une loi qui mettait à la disposition de Pompée seul, toutes les armées de l'Empire, le gouvernement de toute l'Asie, et la conduite de la guerre qu'on venait de déclarer de nouveau à Mithridate. La loi passa sans beaucoup d'opposition, et fut confirmée bientôt après.

Désigné pour commander les armées dans cette guerre importante, Pompée partit pour l'Asie. Lucullus avait forcé Mithridate à se refugier dans la basse Arménie, où ce général allait le suivre, lorsqu'il se vit aban-

donné de son armée. Ainsi il était réservé à Pompée de terminer cette guerre, ce qu'il fit aisément et avec promptitude. Après avoir ajouté une vaste étendue de pays à l'Empire romain, il retourna en triomphe à Rome à la tête de son armée victorieuse.

Mais les succès de Pompée servirent moins à augmenter le pouvoir de Rome, qu'à rehausser sa gloire; ils en firent un objet éblouissant d'ambition, et exposèrent à de plus grands dangers la liberté publique, dont la perte semblait être méditée de tous côtés. Car pendant qu'il poursuivait ses conquêtes au-dehors, Rome était près de sa ruine, par une conspiration tramée dans l'intérieur par Sergius-Catilina. Cet homme, de naissance patricienne, résolut d'élever son pouvoir sur les ruines de sa patrie. L'art et la nature l'avaient formé pour ourdir un complot. Son courage croissait avec le danger, et son éloquence était propre à colorer son ambition. Ruiné totalement, dissolu dans ses mœurs, actif à poursuivre une entreprise, il était d'une insatiable avidité, et ne voulait acquérir des richesses que pour se procurer de coupables plaisirs.

Les débauches de Catilina lui ayant fait contracter des dettes, il résolut, pour s'en débarrasser, d'employer tous les moyens, même ceux qui étaient illégitimes. Il assembla les compagnons de ses plaisirs, au nombre de trente, et les instruisit de son but, de ses espérances et de son plan d'opérations. Ils résolurent de soulever toute l'Italie, et se la partagèrent conséquemment. On devait mettre le feu dans différens quartiers de Rome; et Catilina, à la tête d'une armée levée dans l'Etrurie, devait, dans la confusion générale, s'emparer de la ville, et massacrer tous les sénateurs. Lentulus, un des conjurés, qui avait été préteur et juge, devait les présider dans leurs assemblées générales : Céthégus, qui sacrifiait la grande autorité dont il jouissait au desir de se venger de Cicéron, aurait le soin de diriger le massacre, et Cassius était chargé de guider ceux qui devaient mettre le feu dans la ville. A peine l'assemblée fut-elle dissoute, que Cicéron fut instruit de tout ce qui s'y était passé. Par les intrigues d'une femme, nommée Fulvie, il obtint de Curius, son amant et l'un des conjurés, un détail exact de toutes leurs délibérations.

se mettre en garde contre les desseins de ceux qui venaient le voir le matin, et qui étaient fidèles aux décisions des conjurés, il prit soin de veiller à la défense de la ville. Il assemble les sénateurs, et leur demande ce qu'il y a de mieux à faire dans le danger dont on est menacé. Le premier moyen que l'on prit, fut d'offrir des récompenses considérables pour acquérir de plus grands éclaircissemens, et le second, de faire des préparatifs pour la défense de l'État. Pour se justifier, ou montrer jusqu'à quel point il savait dissimuler, Catilina se présente hardiment au sénat, protestant de son innocence : mais, confondu par l'éloquence de Cicéron, il se retira précipitamment, déclarant tout haut que, puisqu'on ne voulait point l'entendre, et que ses ennemis le réduisaient aux dernières extrémités, il éteindrait, dans une destruction générale, le feu qu'on allumait autour de lui. Après avoir conféré pendant un instant avec Lentulus et Céthégus, il quitta Rome pendant la nuit; et, accompagné d'une suite peu nombreuse, il courut en Etrurie, où Man-

lius, un des conspirateurs, levait une armée pour la cause des conjurés.

Cicéron prit en même temps les précautions nécessaires pour s'assurer de tous les conspirateurs qui étaient restés dans Rome. Lentulus, Céthégus, Cassius, et plusieurs autres, furent renfermés, et bientôt après livrés aux bourreaux, qui les étranglèrent en prison.

Pendant que ses complices étaient mis à mort, Catilina levait une armée de vingt mille hommes, dont un quart seulement était complètement armé, et les autres munis de ce qu'ils avaient trouvé, de dagues, de lances et de massues. Se fiant à la force de la conspiration, il refusa d'enrôler les esclaves qui se présentaient en foule : mais à l'approche du consul qu'on envoya contre lui, et lorsqu'il apprit que ses confédérés avaient été tués, la face des affaires changea. Il entreprit d'abord de marcher à grandes journées vers les Apennins, pour aller dans les Gaules. Mais son espoir fut trompé, et tous les passages étaient occupés par des troupes supérieures aux siennes. Investi de tous les côtés, n'ayant plus d'espérance, il ne lui restait d'autre ressource que de

vaincre ou mourir. Il résolut donc de faire une résistance vigoureuse à l'armée qui le poursuivait. Antoine, consul, étant malade, Péiretus eut le commandement. Celui-ci, après un combat sanglant, dans lequel il perdit une partie considérable de ses meilleures troupes, mit en déroute et détruisit entièrement celles de Catilina, qu'on trouva tué sur le champ de bataille.

La fin de cette conspiration sembla seulement ouvrir un plus vaste théâtre à l'ambition du grand homme qui voudrait en profiter. Pompée était de retour, après avoir fait la conquête de l'Orient, comme il avait fait celle de l'Europe et de l'Afrique.

Crassus, le plus riche des Romains, jouissait, après Pompée, de la plus grande autorité. Le parti qu'il avait dans le sénat était plus fort que celui de son rival, et n'inspirait pas autant d'envie. Des caractères opposés, des intérêts différens les avaient éloignés l'un de l'autre. C'était de leur jalousie mutuelle que l'Etat attendait à l'avenir son salut. Dans cette situation, Jules-César envoyé depuis peu en Espagne comme préteur, en était revenu avec beaucoup de gloire et de richesses. Il résolut de profiter

de la rivalité de Crassus et de Pompée. Ce grand général comptait au nombre de ses ancêtres, des hommes illustres et populaires. Il prit avec chaleur le parti du peuple; et peu après la mort de Sylla, il fit rappeler de l'exil ceux qui y avaient été envoyés. Il s'était depuis long-temps déclaré pour le peuple contre le sénat: il se fit aimer des Romains. Ce politique consommé commença par offrir ses services à Pompée, lui promettant de le secourir contre le sénat par rapport à tout ce qui s'était passé; et Pompée, flatté d'avoir pour partisan un homme de ce mérite, lui accorda sa confiance et sa protection. Il s'adressa ensuite à Crassus, qui, d'après ses premières liaisons, était encore plus disposé à devenir son ami. Voyant à la fin que ces deux rivaux n'avaient aucune opposition à réunir leurs intérêts, il fit naître l'occasion de les rassembler, et leur démontra l'avantage aussi bien que la nécessité d'une réconciliation. Il eut assez d'art pour leur persuader d'oublier leurs premières animosités. Ils convinrent que rien ne se ferait dans la République, sans leur agrément et leur sanction. On appela-

cette réunion le premier *triumvirat*, qui affaiblit la constitution, en faisant naître un pouvoir étranger à celui du sénat ou du peuple, quoiqu'il dépendît des deux.

CHAPITRE XX.

Depuis le commencement du premier triumvirat jusqu'à la mort de Pompée.

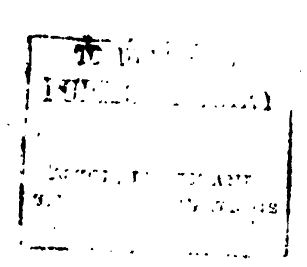
Le premier objet dont s'occupa César après An 694. avoir formé le triumvirat, fut de profiter des dispositions de ses collègues, pour obtenir le consulat. Il restait encore aux sénateurs quelqu'influence, et quoiqu'ils fussent obligés de choisir César, ils lui donnèrent cependant pour collègue, un certain Bibulus, qu'ils supposaient en état de contrebalancer son pouvoir. Mais l'obstacle était trop puissant même pour un homme dont le talent eût été supérieur à celui de Bibulus. Aussi ce dernier resta-t-il dans l'inaction, après avoir fait un léger effort en faveur du sénat. César, qui depuis long-temps projetait de s'emparer de la souveraine puissance, se conciliait la faveur du peuple. Il proposa une loi pour partager entre les citoyens indigens, qui auraient au moins trois enfans, des terres situées dans la Campanie. Cette loi,

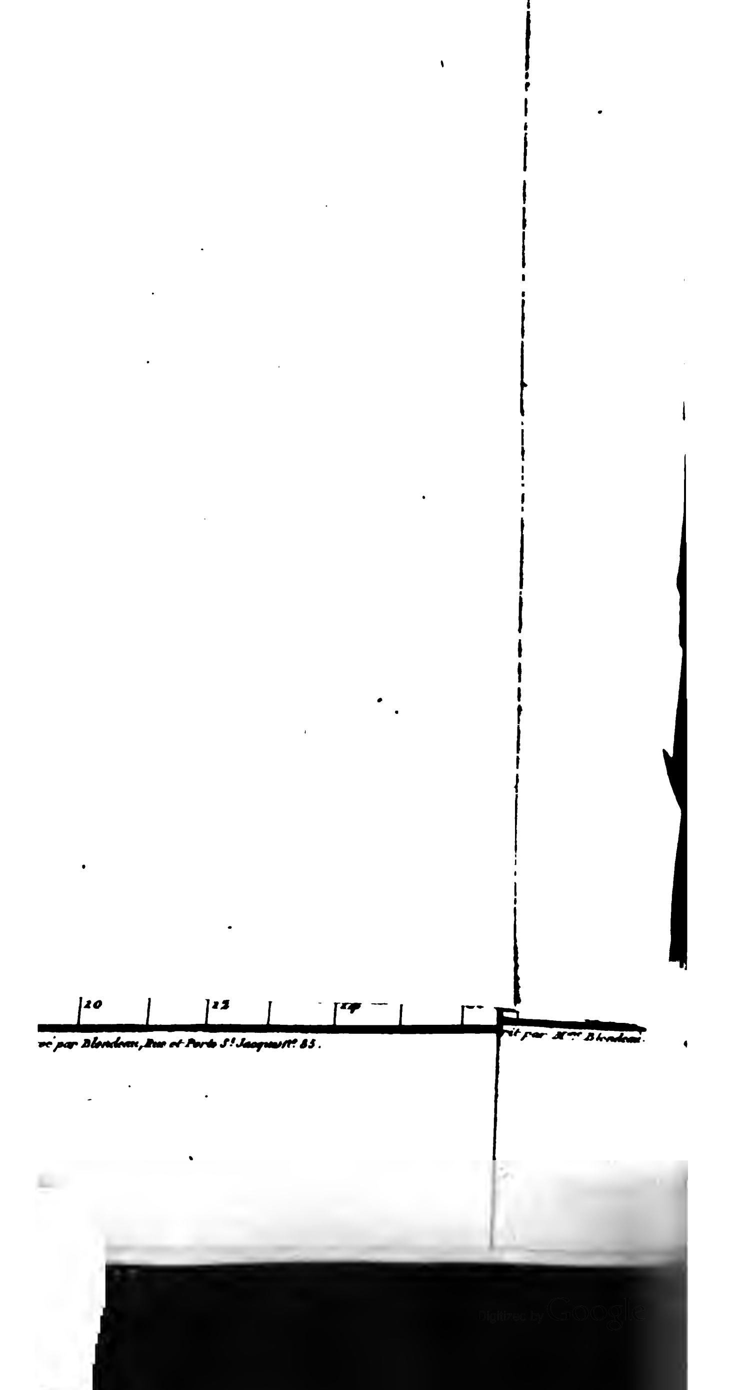
juste en elle-même, n'avait de criminel que le dessein de son auteur.

Puissant dans l'intérieur, Jules-César délibéra, avec ses collègues, sur le partage des provinces étrangères. Il fut bientôt fait : Pompée choisit l'Espagne. Fatigué de conquêtes, rassasié de gloire, il voulait jouir à Rome des plaisirs que lui offrait cette ville. Crassus eut la Syrie. Comme cette province avait enrichi tous les généraux qui l'avaient subjuguée, il espérait augmenter sa fortune. On laissa lès Gaules à César. Les nations de cette contrée étaient féroces, puissantes et la plupart indépendantes ; quelques-unes n'étaient soumises que de nom. Comme il s'agissait plutôt d'une conquête à faire que de l'empire à exercer, on lui accorda pour cinq ans le gouvernement de ce pays, voulant compenser, par cette durée, les dangers qui en étaient inséparables.

Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettent pas de détailler ici les combats de César, ses conquêtes dans les Gaules et la Bretagne, expédition qui dura huit ans. Les Helvétiens furent les premiers vaincus. Ils perdirent près de deux cent mille hommes. Ceux qui échappèrent

au carnage, furent renvoyés par César dans les forêts d'où ils étaient sortis. Les Germains, au nombre de quatre-vingt mille, commandés par Arioviste, furent taillés en pièces. Leur roi eut de la peine à s'échapper en traversant le Rhin dans une petite barque. Le carnage fut si terrible dans la Belgique, que les monceaux de corps rendaient les marais et les rivières impraticables. Les Nerviens, les plus guerriers de toutes les nations barbares, tinrent tête aux Romains pendant quelque temps, et tombèrent sur eux avec une telle furie, que ceux-ci coururent le danger d'être mis en déroute; mais César, s'emparant d'un bouclier, s'élança à travers ses troupes au milieu de l'ennemi. Ce moyen fit changer le sort du combat, et l'armée ennemie fut entièrement taillée en pièces. Les habitans de la Gaule celtique furent mis en fuite : après eux, les Suèves et toutes les nations, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Britannique, éprouvèrent le même sort. Ambitieux de conquérir encore, César s'embarqua pour la Grande-Bretagne, sous prétexte que ses habitans avaient fourni des secours à ses ennemis. En approchant du rivage, il le trouva couvert d'hommes rassemblés pour




20
25
vé par Blondeau, Rue et Porte S.t Jacques N.o 85.
rit par M.me Blondeau.

s'opposer à son débarquement; et ses troupes étaient sur le point de retourner, lorsque celui qui portait le drapeau de la dixième légion, sauta hardiment à terre, et secouru par son général, mit les Bretons en fuite. Ceux-ci, épouvantés du pouvoir de César, envoyèrent demander la paix, qui leur fut accordée: quelques ôtages furent livrés; mais une tempête ayant détruit une grande partie de la flotte romaine, les habitans résolurent de profiter de cet avantage, et marchèrent contre César avec une puissante armée. Que pouvaient des hommes nus et sans discipline, contre des troupes exercées sous de grands capitaines, et devenus plus entreprenantes par la conquête d'une grande partie du monde? Vaincus encore, ils demandèrent avec instance la paix. César, après la leur avoir accordée, retourna sur le continent.

Pendant que ce conquérant, loin de sa patrie, augmentait et sa fortune et sa réputation, Pompée, toujours à Rome, favorisait son ambition et ses intérêts. Ce fut par sa protection que César fut autorisé à commander encore cinq ans dans les Gaules. Pompée ne sortit de sa léthargie, que lors-

que la réputation de César, son courage, ses richesses et son humanité lui firent prévoir qu'il pourrait être éclipsé par lui. Il fit tout ce qu'il put pour lui nuire, forçant les magistrats de ne publier ses lettres, que lorsqu'il aurait semé des bruits désavantageux à son rival. Un ou deux accidens hâtèrent leur désunion: le premier fut la mort de Julie, qui n'avait pas peu contribué à entretenir l'harmonie entre César et Pompée; le second fut la défaite de Crassus, qui combattit contre les Parthes avec tant d'imprudence, qu'il laissa prendre à l'ennemi toutes sortes d'avantages, et, se trouvant hors d'état de se retirer, perdit la vie, victime de sa témérité, en se défendant avec bravoure jusqu'au dernier soupir.

César, qui commençait à découvrir la jalousie de Pompée, sollicita le consulat, ainsi que la prolongation de son gouvernement des Gaules, voulant voir si Pompée mettrait obstacle à ses prétentions, ou s'il les appuierait. Ce dernier parut dans l'inaction; mais il mit secrètement en avant deux émissaires, qui insinuèrent aux sénateurs que les loix ne permettaient pas à un homme absent de postuler la dignité de consul. Son but était de

rappeler César; mais celui-ci, prévoyant son dessein, aima mieux rester loin de Rome, persuadé que tant qu'il commanderait une armée qui lui était dévouée, il ferait la loi.

Les sénateurs, partisans de Pompée, qui les avait garantis des prétentions du peuple, ordonnèrent que deux des légions de l'armée de César, qui appartenaient à son rival, reviendraient à Rome. Ils prirent, pour prétexte, qu'elles étaient nécessaires dans la guerre contre les Parthes, mais leur but était de diminuer l'autorité de César. Celui-ci pénétra leurs intentions. Comme son projet n'était pas encore assez mûr, il envoya les deux légions, après s'être attaché, par sa bienveillance et ses largesses, les officiers et les soldats. Le sénat rappela César au moment où le temps de son gouvernement était près d'expirer; mais Curion, son ami dans le sénat, proposa de le laisser à son armée, jusqu'à ce que Pompée lui eût montré l'exemple. Celui-ci fut embarrassé pendant quelque temps. Pendant cette discussion, un sénateur annonça que César avait passé les Alpes, et qu'il marchait sur Rome avec toute son armée. Les deux consuls allèrent aussitôt à la maison de campagne de Pompée. Ne

voulant point encore rompre ouvertement, César se contenta de demander à être envoyé avec deux légions en Illyrie. Il éprouva un refus. Voyant que toutes ses démarches pour une réconciliation étaient inutiles, et comptant plus sur les dispositions de ses troupes, qui lui étaient toutes dévouées, que sur la bonté de sa cause, il les rassembla sur les confins de l'Italie, et passa les Alpes avec sa troisième légion. Il s'arrêta à Ravenne, d'où il écrivit aux consuls, leur mandant qu'il consentait à se démettre du commandement, si Pompée voulait en faire autant de son côté. Le sénat lui fixa une époque pour quitter son gouvernement, et congédier ses troupes; ajoutant que s'il refusait d'obéir, il serait déclaré l'ennemi de la République.

Cette mesure violente ne troubla point la tranquillité de César. La nuit qui précédait son expédition en Italie, il s'entretenait à table, avec un de ses amis, sur la littérature et la philosophie, paraissant inaccessible à l'ambition et à l'intérêt. Quelque temps après, il se lève, souhaitant à la société du plaisir pendant son absence, et lui promettant de rentrer bientôt. Ayant donné des ordres pour que son chariot fût prêt, il partit

avec quelques amis, pour Arminium, ville sur les frontières de l'Italie, où, la veille, il avait envoyé une partie de son armée. Il fit pendant la nuit ce voyage fatigant, tantôt à pied, tantôt à cheval. Au point du jour, il arriva avec son armée sur les bords du Rubicon, qui séparait l'Italie des Gaules : les Romains considéraient cette petite rivière comme le terme sacré de leur empire. César, s'avançant à la tête de ses troupes sur les bords du Rubicon, s'arrête tout-à-coup, comme frappé de terreur de la grandeur de son entreprise. Il ne pouvait le passer sans violer les loix. Saisi d'une tristesse profonde, il balance, il hésite. « Si je passe cette rivière, disait-il à un de ses généraux, que de malheurs j'attire sur ma patrie ! et je suis perdu si je m'arrête ! Allons donc où les dieux nous appellent, ainsi que l'injustice de nos ennemis » ! En disant ces mots, il s'élance dans le fleuve, et s'écrie : « Tout est fini, le sort en est jeté » ! Il reprit sa première gaîté. Ses soldats se précipitent après lui, passent le Rubicon, arrivent en peu de temps à Arminium, dont ils

An 704. s'emparèrent sans résistance.

Cette entreprise inattendue sema la ter-

reur dans Rome. Chacun s'imaginait qu'il voulait, avec son armée, détruire la ville. On voyait les habitans de Rome chercher leur sûreté dans la campagne, et ceux de la campagne se réfugier dans la ville. Dans ce trouble universel, Pompée se repentit d'avoir contribué au pouvoir de son rival. Par-tout où ses amis le rencontraient, ils lui reprochaient amèrement sa négligence et sa présomption. « Où donc est actuelle-» ment, lui criait Favonius, sénateur, où » donc est l'armée à vos ordres ? Voyons si » vous la ferez paraître ». Caton lui rappela les avis qu'il lui avait donnés; mais comme il ne lui prédisait que des calamités, Pompée n'y avait fait aucune attention. Fatigué de ces reproches, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour encourager ses partisans. Il leur dit qu'il ne manquerait pas d'armée, puisqu'il était leur chef. Il avoua cependant que, jugeant les intentions de César telles qu'elles devaient être, il n'avait point prévu le but auquel il tendait. Il dit encore à ses amis que, s'ils étaient toujours animés de l'amour de la liberté, ils pouvaient en jouir par-tout où le sort les conduirait. Il leur annonça qu'ils n'étaient pas dans un état

désespéré ; que ses deux lieutenans commandaient en Espagne une armée considérable, composée des vétérans qui avaient conquis l'Orient ; que d'ailleurs l'Afrique, l'Asie, et tous les royaumes alliés de Rome, viendraient à leur secours. Ce discours donna de l'espérance à ses confédérés. Une grande partie des sénateurs, ses amis, ses partisans, et tous ceux qui croyaient faire fortune en épousant sa querelle, consentirent à le suivre. N'étant pas assez fort pour résister à César dans Rome, il mena ses troupes à Capone, où il commanda les deux légions qui avaient servi dans les Gaules sous son rival.

Après de vaines tentatives pour amener Pompée à une réconciliation, César résolut de l'attaquer dans Capoue avant qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Il commença par s'emparer de toutes les villes qui le séparaient de son rival, ne faisant aucune attention à Rome, qui devait être nécessairement la proie du vainqueur.

Corfinium fut la première ville qui voulut arrêter sa marche. Domitius, désigné par le sénat pour succéder à César, entreprit de la défendre. Le conquérant des

Gaules l'assiégea. Malgré les fréquens avertissemens que Domitius fit donner à Pompée pour l'engager à faire lever le siége, il fut obligé de tenter de s'évader. Son dessein étant connu, la garnison résolut de se sauver en le livrant aux assiégeans. César accepta leurs offres, mais empêcha ses troupes d'entrer dans la ville. Le consul Lentulus sortit de Corfinium pour implorer le pardon de César, lui rappelant leur ancienne amitié et les faveurs qu'il en avait reçues. Le vainqueur interrompit son discours, et lui répondit qu'il n'était point venu en Italie pour enlever à Rome sa liberté, mais, au contraire, pour la lui rendre. Cette réponse fut transmise aux habitans. Les chevaliers, les sénateurs, leurs enfans et quelques officiers de la garnison, vinrent implorer la protection de César, qui, après avoir glissé légèrement sur leur première ingratitude, leur accorda la liberté, avec la permission d'aller où bon leur semblerait. Mais, dans cette occasion comme dans toutes les autres, il eut soin d'intéresser les soldats, sentant qu'il en avait besoin, et que tant qu'il vivrait, il ne leur fallait pas un autre chef.

Apprenant ce qui venait de se passer, Pompée se retira à Brundusium, où il résolut de soutenir un siége pour arrêter l'ennemi jusqu'à ce qu'il eût réuni toutes les troupes pour lui résister. Ses desirs furent accomplis, et après avoir amusé César par un siége inutile, il conduisit ses forces au-delà de Dyracchium, où le consul avait levé des troupes. Quoique sa retraite fût heureuse, il n'en laissa pas moins toute l'Italie à la disposition de son rival, sans une armée ou une seule ville en état d'arrêter sa marche.

Ne pouvant suivre Pompée parce qu'il n'avait point de vaisseaux, César fut à Rome prendre possession du trésor public, que son rival, par une négligence inexcusable, avoit oublié d'emporter avec lui. Le tribun Metellus, à qui le trésor était confié, refusa de le laisser entrer. César ému et mettant la main sur son épée, menaça de le tuer. « Apprenez, jeune homme, lui cria-t-il, qu'il » m'est plus aisé d'exécuter cette menace » que de la faire ». Metellus effrayé se retira. César prit dans le trésor 300 mille livres en or, et une somme considérable en argent.

En état de continuer la guerre, César sort de Rome résolu de poursuivre les deux lieu-

tenans de Pompée, Afranius et Pétreïus, qui depuis long-temps étoient en Espagne à la tête d'une armée victorieuse. Quoiqu'il connût le talent des chefs, il s'amusait à dire : « Je vais combattre une armée sans géné» ral, et je combattrai ensuite un général » sans armée ».

Il n'eut pas l'avantage à la première rencontre près de Lerida. Les deux partis se prétendaient victorieux. Mais par divers stratagêmes, il attaqua ses ennemis, et les réduisit à une telle extrémité, qu'ils se rendirent à discrétion. La clémence était la vertu favorite de César. Il les renvoya avec bienveillance, et les fit partir pour aller dans Rome publier ses vertus et rendre hommage à l'amour de ses soldats. En moins de quarante jours il devint maître de toute l'Espagne, et revint victorieux à Rome. Il y fut reçu avec joie. On le créa dictateur et consul. Mais il se démit de la première dignité après l'avoir exercée pendant onze jours.

Pendant ce temps Pompée faisait dans l'Epire et dans la Grèce des préparatifs pour résister à César. Tous les rois de l'Orient s'étaient déclarés en sa faveur, et lui avaient envoyé de grands secours. Il était maître de

neuf légions italiennes, d'une flotte de cinq cents vaisseaux, commandées par Bibulus, chef actif et expérimenté. De plus, les provinces tributaires lui avoient fourni de l'argent et tout ce qui est nécessaire à une armée. Il attaqua avec tant de succès Antoine et Dolabella, lieutenans de César, que le premier fut obligé de fuir, et le second fut fait prisonnier. Les nobles et les citoyens de Rome les plus distingués coururent en foule le rejoindre. Il avait dans son camp deux cents sénateurs, parmi lesquels étaient Cicéron et Caton, dont le suffrage valait une armée.

Malgré tous ces préparatifs, César fit passer cinq de ses légions à travers ses ennemis. Il prit si bien son temps que le passage de ses troupes se fit en un jour. Sachant que le moment de demander la paix était après avoir remporté un avantage, il envoya un certain Rufus, qu'il avait fait prisonnier, pour faire à Pompée des propositions d'accommodement, et offrant de s'en rapporter au sénat et au peuple romain. Mais Pompée les rejeta de nouveau, n'ignorant pas que le peuple était trop dans les intérêts de César pour qu'il pût compter sur son appui.

Pompée venait de lever des troupes en Macédoine, quand il apprit que son rival était sur les côtes d'Epire. Il résolut de marcher immédiatement vers Dyracchium, afin de garantir cette place des entreprises de César : ce qui était d'autant plus essentiel, qu'il y avait toutes ses provisions. Les deux armées furent en présence l'une de l'autre sur les bords opposés de la rivière Apsus. L'une et l'autre étaient commandées par les deux plus grands généraux de ce temps, célèbres tous les deux, l'un par la conquête de l'orient, l'autre par ses victoires dans les contrées de l'occident. Les soldats des deux côtés desiraient également le combat; mais aucun des deux généraux ne voulait le livrer. Pompée ne pouvait compter sur ses nouvelles troupes, et César différait jusqu'à ce que les siennes fussent réunies.

César attendait depuis quelque temps, avec beaucoup d'impatience, l'arrivée du reste de son armée. Pour l'accélérer, il eut la témérité de s'embarquer dans une barque de pêcheur, mais il fut rejeté sur le rivage par une tempête. Il fut bientôt consolé de ce contre-temps par la nouvelle du débar-

quemment de ses troupes à Apollonie. Il voulut aller à leur rencontre pour empêcher Pompée de les attaquer; ce qui lui était d'autant plus facile, qu'il était campé sur le côté de la rivière où elles avaient été obligées d'aborder.

Forcé de faire sa retraite, Pompée conduisit son armée à Asparagus, où il était certain de trouver les approvisionnemens nécessaires que lui apportaient les flottes nombreuses qu'il avait sur les côtes d'Epire. Il campa sur une langue de terre, avancée dans la mer, et qui formait un port pour ses vaisseaux. Dans cette position avantageuse, il commença à faire des retranchemens pour fortifier son camp. César voyant cela, en fit autant, se retrancha derrière lui, pensant que son ennemi ne quitterait pas de si-tôt un poste aussi favorable. Comme au-delà du camp de Pompée, du côté de la terre, il y avait des hauteurs escarpées, César y bâtit des redoutes dominant d'un rivage à l'autre: il fit établir entre les collines des lignes de communication, de sorte qu'il bloqua de cette manière le camp de Pompée. Il espérait le forcer à livrer le combat qu'il desirait ardemment, pendant que Pom-

pée employait tout son art à l'éviter. Tous deux continuèrent pendant quelque temps à user de stratagême, l'un pour inquiéter son rival, l'autre pour se défendre. Les soldats de César avançaient chaque jour leurs travaux pour resserrer l'ennemi. Ceux de Pompée travaillaient pour agrandir leur camp; et comme ils étaient supérieurs en nombre, ils tourmentèrent souvent leurs ennemis par les frondeurs et les archers. César était infatigable : il fit faire, avec des peaux de bêtes fauves, des espèces de petits manteaux pour garantir les siens pendant qu'ils étaient à l'ouvrage. Il détourna l'eau qui fournissait le camp de l'ennemi, et lui enleva ses fourrages; de manière que les chevaux se trouvèrent sans subsistances. Pompée résolut à la fin de rompre ses lignes, et d'aller camper dans un endroit plus favorable. Ayant appris de quelques déserteurs l'état des fortifications de César, il fit embarquer l'infanterie légère et les archers, qui furent chargés d'aller par mer attaquer les retranchemens qui étaient les plus faibles de ce côté. Il eut tant de succès, que, malgré toute la vigilance de César et de ses officiers, il tira son armée de l'embarras où elle était,

et la mena camper dans un lieu où l'on ne manquerait ni d'eau ni de fourrages. Frustré dans l'espoir qu'il avait de bloquer l'ennemi, César résolut enfin de forcer Pompée à accépter le combat, quelque défavorables que pussent être les circonstances. Il commença par tailler en pièces une légion postée dans un bois. Cet événement amena une affaire générale. On se battit pendant quelque temps des deux côtés avec une grande ardeur et un succès égal. Mais le désordre se mit dans l'armée de César, embarrassée dans les retranchemens qu'on venait d'abandonner. Pompée profita de cet avantage et la mit en fuite. Un grand nombre périt dans les fossés, ou fut tué par les vainqueurs. Pompée les poursuivit jusque dans le camp de César; mais soit qu'il fût lui-même étonné de sa victoire, ou qu'il craignît quelqu'embuscade, il retira ses troupes, et perdit ainsi l'occasion de gagner une victoire complète.

Après cet échec, qui n'était point décisif, César, avec toutes ses troupes réunies en un seul corps, marcha à Gomphi, ville de la Thessalie, où le bruit de sa défaite à Dyrrachium était arrivé avant lui. Les habi-

tans qui lui avaient promis de se soumettre, changèrent de disposition, et, avec une bassesse égale à leur imprudence, lui fermèrent leurs portes. On ne faisait point impunément d'affront à César. Après avoir représenté à ses soldats l'avantage qu'il y aurait à s'emparer d'une ville aussi riche, il fit préparer des échelles pour l'escalader, ordonna l'assaut, et il agit avec tant de vigueur que, malgré la hauteur des murs, la ville fut prise en quelques heures. César l'abandonna au pillage, et, sans retarder sa marche, il s'avança vers Métropolis, autre ville de la même province, qui se soumit à son approche. Il devint ainsi maître de toute la Thessalie, à l'exception de Larisse, que Scipion, avec sa légion, défendait pour Pompée. Les officiers de ce dernier le priaient avec instance de livrer un combat. Contre sa façon de penser, Pompée céda à leurs prières, et sacrifia la prudence à la passion et à l'avarice. S'avançant dans la Thessalie, où il arriva quelque temps après la prise de Gomphi, il rangea son armée en bataille dans les plaines de Pharsale, où Scipion, son lieutenant, vint le rejoindre. Ce fut-là qu'il attendit l'armée de César, résolu d'engager l'action

et de décider dans une bataille du sort de l'Empire.

César avait employé toute son adresse pour sonder les dispositions de ses soldats; les trouvant braves et déterminés, il s'avança vers Pharsale, où était campé Pompée.

L'approche de deux armées formées des meilleures troupes de ce temps, l'importance de l'objet de la contestation, remplirent tous les esprits d'inquiétude, quoique la cause en fût différente. Les soldats de Pompée, supérieurs en nombre, se croyant sûrs de la victoire, se livraient à la joie. Ceux de César s'occupaient des moyens de vaincre. Les premiers se fiaient à leur nombre, à celui de leurs généraux; les seconds comptaient sur leur discipline et le talent de leur chef. Les partisans de Pompée espéraient dans la justice de leur cause; ceux de César pensaient aux propositions fréquentes et toujours inutiles qu'ils avaient faites pour obtenir la paix. Ainsi les desseins, l'espérance et les motifs paraissaient différens; mais la haine et l'ambition étaient les mêmes. Toujours le premier à offrir le combat, César conduisit son armée à la

rencontre de l'ennemi. Mais soit que Pompée doutât du courage de ses troupes, soit qu'il craignît l'événement, il garda l'avantage de sa situation au pied d'une colline, près de laquelle il était campé. Ne voulant point l'attaquer aussi désavantageusement, César résolut de harceler son rival, qu'il savait ne pas supporter la fatigue comme lui. Il donnait l'ordre de se mettre en marche, de lever les tentes, lorsqu'il apprit que l'armée de Pompée venait de quitter ses retranchemens, et s'avançait vers la plaine; de sorte qu'il pouvait l'attaquer avec plus d'avantage. Là-dessus, il fit arrêter ses troupes, et leur dit d'un air gai, que l'époque heureuse après laquelle ils avaient tant soupiré, était arrivée, et que ce jour devait couronner leur gloire et mettre un terme à leurs travaux. Il rangea son armée en bataille, et s'avança vers le lieu du combat. Ses troupes étaient de moitié inférieures en nombre à celles de Pompée. Celui-ci avait quarante-cinq mille fantassins et sept mille chevaux; l'autre n'avait que vingt-deux mille hommes de pied et mille chevaux. Cette inégalité, principalement dans la cavalerie, causait des inquiétudes à César. Il

avait, pendant quelques jours, exercé ses soldats les plus robustes et les plus agiles à combattre dans les rangs de sa cavalerie. Par ce moyen, ses mille cavaliers étaient en état de tenir tête aux sept mille de Pompée; et même ils avaient eu l'avantage dans une escarmouche qui avait eu lieu quelques jours auparavant.

Pompée avait de fortes raisons d'espérer la victoire. Il se vantait de mettre, sans coup-férir, les légions de César en fuite, prétendant que, dès que l'armée serait rangée en bataille, sa cavalerie, sur laquelle reposait son espoir, prendrait l'ennemi en flanc. Ce fut dans ces intentions qu'il conduisit ses troupes au combat.

A l'approche des deux armées, les deux généraux parcouraient les rangs, encourageaient leurs soldats, leur inspirant de la confiance, et diminuant leurs craintes. Pompée représentait aux siens que l'occasion qu'ils avaient si long-temps desirée était arrivée. « Que pouvez-vous souhaiter maintenant, leur disait-il, que vous n'ayez en » votre pouvoir? Votre nombre, votre » bravoure, la victoire que vous avez remportée dernièrement, tout vous assure

» une conquête prompte et facile sur des
» troupes épuisées, composées de vieillards
» encore épouvantés de leur défaite. Mais
» nous avons un garant bien plus sûr encore
» que la supériorité de nos forces; c'est la
» justice de notre cause. Vous êtes armés
» pour défendre la liberté de votre patrie;
» vous avez pour appui les loix. Vos magis-
» trats sont avec vous. Le monde entier a
» les yeux sur vous, et fait des vœux pour
» votre triomphe. Celui qui combat contre
» vous est un brigand, l'oppresseur de sa
» patrie, déjà vaincu par le remords au-
» tant que par le mauvais succès de ses
» armes. Montrez donc aujourd'hui le cou-
» rage et l'horreur de la tyrannie dont
» les Romains doivent être pénétrés, et
» vengez le genre humain ». César, de son côté, se présentait aux siens avec cet air calme et serein qui le faisait admirer au milieu des plus grands dangers. Il insista particulièrement sur les tentatives nombreuses et toujours inutiles qu'il avait faites pour la paix. C'était avec répugnance et avec horreur qu'il allait répandre du sang; mais la nécessité le forçait à le faire. Il déplorait le sort des braves qui allaient être sacrifiés des

deux côtés, et les blessures que ferait à sa patrie la victoire, de quelque parti qu'elle se rangeât. Ses soldats lui répondirent, en jetant sur lui des regards où brillaient le courage et l'impatience. Il donna le signal. Le mot de ralliement, du côté de Pompée, était *Hercule l'invincible*; celui de César, *Vénus la victorieuse*. Il n'y avait entre les deux armées que l'espace suffisant pour combattre. Pompée ordonna à ses soldats de soutenir, sans s'ébranler, le premier choc : il espérait que le désordre se mettrait dans les rangs de l'ennemi. Les soldats de César s'élançaient déjà avec leur impétuosité ordinaire, lorsqu'appercevant l'immobilité de l'ennemi, ils s'arrêtèrent, comme par un accord général, au milieu de leur course. Les deux armées restèrent pendant quelque temps dans une inaction imposante, se considérant mutuellement avec une effrayante sérénité. Les soldats de César ayant repris haleine, s'élancent avec fureur sur l'ennemi, après avoir lancé leurs javelots et tiré leurs épées. Les troupes de Pompée en firent autant, et soutinrent le choc avec fermeté. Sa cavalerie reçut l'ordre de donner : elle réussit, avec le grand nombre

nemi à lui céder le terrein. César fit avancer aussi-tôt les six cohortes qui étaient en réserve, et leur ordonna de frapper l'ennemi au visage. Il obtint le succès qu'il attendait : la cavalerie de Pompée, qui semblait être sûre de la victoire, reçut un échec considérable. La méthode nouvelle de combattre qu'employaient les cohortes en visant uniquement au visage de leurs ennemis, les blessures qu'elles faisaient, et qui défiguraient ceux qui les recevaient, tout contribua tellement à les intimider, qu'au lieu de se défendre, ils tâchaient seulement de garantir leurs figures. La déroute fut générale : ils s'enfuirent vers les montagnes voisines ; et les archers étant abandonnés, ainsi que les frondeurs, furent taillés en pièces. César ordonna ensuite à ses troupes de poursuivre celles de Pompée, et de les charger en flanc. L'ennemi soutint ce choc avec beaucoup de courage, jusqu'à ce que César eût fait avancer un troisième corps qui n'avait pas encore donné. L'infanterie de Pompée se voyant ainsi attaquée de deux côtés, en avant par des troupes fraîches, et en arrière par les cohortes victorieuses,

ne put prolonger sa résistance, et s'enfuit dans le camp. Les étrangers donnèrent l'exemple les premiers. L'aile droite de Pompée soutenait encore le combat avec bravoure. Certain de la victoire, César ordonna, avec sa clémence accoutumée, de poursuivre les étrangers, mais d'épargner les Romains. Ceux-ci se rendirent aussitôt, et déposèrent leurs armes. On fit un massacre considérable des troupes auxiliaires, qui fuyaient de tous côtés. Le combat avait duré depuis le commencement jusqu'au milieu du jour. La chaleur était excessive: cependant, encouragés par l'exemple d'un général qui croyait sa victoire incomplète, s'il ne s'emparait du camp de l'ennemi, les vainqueurs ne se lassèrent point. Marchant à leur tête, César leur ordonna de les suivre pour frapper un coup décisif. Les cohortes, à qui la garde du camp était confiée, firent une longue résistance, particulièrement les Thraces et d'autres barbares. Mais rien ne pouvait résister à l'armée victorieuse de César. L'ennemi fut chassé de ses retranchemens, et se réfugia dans les montagnes. Voyant le camp jonché des corps de ses compatriotes, César, que

ce spectacle attristait, s'écria devant quelqu'un qui était près de lui : « Ils l'ont voulu » ! L'inspection du camp lui démontra la présomption et la folie de ses ennemis. L'on ne voyait de tous côtés que tentes ornées d'ivoire et de myrte, lits de pourpre et vaisselles d'argent. Tout attestait le luxe de cette armée, et l'on pouvait plutôt se croire aux préparatifs pour un banquet ou aux réjouissances d'une victoire, qu'à des dispositions de bataille. Tout autre que le soldat de César eût fait attention à un camp aussi richement pourvu. Mais il y avait encore quelque chose à faire, et César ne leur permit que de poursuivre l'ennemi. Un corps de troupes considérable s'étant retiré dans les montagnes voisines, il engagea ses soldats à les attaquer, afin de les forcer à se rendre. Il commença par tracer, au pied de la colline, une ligne de retranchement pour les enfermer. Mais ceux-ci abandonnèrent un poste où la disette d'eau les empêchait de se maintenir, et tâchèrent de gagner la ville de Larisse. César, conduisant ses troupes par un chemin plus court, les coupa dans leur retraite. Cependant les fuyards trouvèrent un poste avantageux

dans une montagne, au pied de laquelle coulait un ruisseau. A l'approche de la nuit, les soldats de César étaient épuisés de fatigues et des travaux continuels de toute la journée. Il les engagea à travailler encore, et à détourner le cours du ruisseau. L'ennemi se voyant ainsi privé de secours et d'espérance, envoya des députés au vainqueur pour offrir de se rendre à discrétion. Pendant cette négociation, quelques sénateurs profitèrent de la nuit pour s'évader, et les autres livrèrent leurs armes le lendemain matin, et se mirent à la discrétion du vainqueur. Il leur parla avec bienveillance, et défendit à ses soldats la moindre violence. César gagna la victoire la plus complète ; et la clémence qu'il montra après la bataille, semblait la lui mériter. Il ne perdit que deux cents hommes. Pompée en eut quinze mille de tués : vingt-quatre mille se rendirent prisonniers de guerre, et ils entrèrent, pour la plus grande partie, dans l'armée

An 704. de César. Il accorda généreusement aux sénateurs, ainsi qu'aux chevaliers romains qui tombèrent en son pouvoir, la liberté de se retirer où ils voudraient. Quant aux lettres que Pompée avait reçues

de ceux qui ne voulaient prendre aucune part à cette contestation, César les brûla sans les lire; ce que Pompée avait fait auparavant. Ayant ainsi rempli tous les devoirs de général et de grand politique, il envoya chercher les légions qui avaient passé la nuit dans le camp, pour remplacer celles qui l'avaient accompagné dans la poursuite de l'ennemi, et arriva le même jour à Larisse.

Pompée, qui avait montré précédemment du courage et de la prudence, perdit entièrement la tête dès qu'il vit en déroute sa cavalerie, en qui il avait mis toute sa confiance. Au lieu de remédier à ce mal en ralliant les fuyards, ou en opposant au vainqueur des troupes fraîches, il fut étourdi de ce premier choc, retourna dans le camp, attendit dans sa tente l'issue d'un événement qu'il aurait dû diriger. Il y resta quelque temps sans parler. Apprenant enfin qu'on attaquait le camp, il s'écrie: « Quoi! l'on nous poursuit jusque dans nos » retranchemens »! Quittant aussi-tôt son armure, et prenant un habit plus convenable à sa mauvaise fortune, il monte à cheval, et se réfugie à Larisse. Voyant qu'il n'était pas poursuivi, il ralentit son

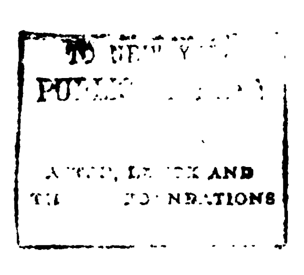
pas pour se livrer aux réflexions mélancoliques que lui suggérait son sort déplorable. Il traversa de cette manière la vallée de Tempé; et, suivant le cours du Pénée, il entra dans la cabane d'un pêcheur, y passa la nuit, et s'embarqua sur un petit bateau qui longeait le rivage. Appercevant un vaisseau prêt à faire voile, il y entra, et le maître eut pour lui les égards dûs à son premier rang.

De l'embouchure du Pénée, il se rendit à Amphipolis, où, trouvant sa cause désespérée, il se dirigea vers Lesbos pour prendre son épouse Cornélie, qu'il y avait laissée loin des dangers et des maux de la guerre. Cornélie, qui s'était long-temps flattée de la victoire, éprouvait amèrement les disgraces de la fortune. Elle apperçut l'envoyé de Pompée, dont les larmes plutôt que les discours annonçaient les malheurs. Il l'avertit de se hâter, si elle voulait voir Pompée, qui n'avait qu'un seul vaisseau, encore ne lui appartenait-il pas. Ne pouvant supporter son chagrin, elle s'évanouit sans donner aucun signe de vie. Revenue à elle-même, et sentant qu'il ne fallait point s'abandonner

à de vaines lamentations, elle court vers le rivage.

Pompée l'embrasse, la soutient dans ses bras. « Hélas ! s'écrie Cornélie, vous qui, » avant notre mariage, paraissiez sur les » mers avec cinq cents vaisseaux, vous » êtes réduit actuellement à fuir sur un » seul ! Pourquoi venez-vous chercher une » femme infortunée ? pourquoi ne pas me » laisser supporter seule notre triste sort ? » voulez-vous le partager avec moi ? Qu'il » eût été heureux pour moi d'exécuter le » dessein que j'avais formé de quitter la vie ! » Mais il m'était réservé d'augmenter les » peines de Pompée ».

Pompée lui parla de l'instabilité des grandeurs, et tâcha de lui donner quelque consolation. La prenant sous sa protection, il continua sa course, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour renouveler les provisions dans les ports qui se trouvaient sur son passage. Il résolut de s'adresser à Ptolémée, roi d'Egypte, au père duquel il avait rendu des services considérables. Ptolémée était mineur, et ne gouvernait point encore par lui-même ; mais un conseil gouvernait pour lui. On fut d'avis de l'inviter


AND


Chataignier Sc.

Adieux de Pompée et de Cornélie.

1.re Partie Page 243

à débarquer, et de le massacrer avant qu'il eût été en présence du roi. Achillas, commandant des troupes, et Septimius, Romain, qui avait été jadis centurion dans l'armée de Pompée, entreprirent d'exécuter ce perfide projet. Accompagnés de trois ou quatre hommes, ils descendent dans une petite barque, et se dirigent vers le vaisseau de Pompée, qui était à un mille du rivage.

Pompée prend congé de Cornélie, répétant ce vers de Sophocle : *Celui qui confie sa liberté à un tyran, devient esclave.* Il donne la main à Achillas, et suivi de deux des siens, il entre dans la barque. Cornélie égarée jette des cris. « Hélas ! dit-elle, où » allez-vous » ? Immobile à ses ordres, elle pleure amèrement, elle étend les bras vers Pompée. « Où vas-tu, cruel ! Je serai donc » la seule à verser des larmes sur nos mal» heurs communs » ? Elle le suit des yeux, et ses plaintes inutiles se perdent dans l'air.

Les mariniers rament sans faire attention et sans proférer une seule parole. Pompée, pour rompre le silence, s'adressant à Septimius, dont il remettait les traits : « Il

» me semble, ami, lui dit-il, que vous avez » servi sous moi »? Septimius répondit dédaigneusement par un signe de tête. Pompée tira de sa poche un papier, sur lequel il avait préparé un discours pour le roi, et se mit à le lire. Ils approchaient du rivage. Cornélie, qui ne l'avait point perdu de vue, dans son chagrin cuisant, commençait à avoir quelque espérance en voyant le peuple rassemblé sur le bord de la mer, comme pour le recevoir. Mais cet espoir ne fut pas de longue durée. Au moment où Pompée se levait, appuyé sur le bras de son affranchi, Septimius le poignarda par-derrière, et Achillas seconda l'assassin. Voyant sa mort inévitable, ce grand homme se disposa à la recevoir avec dignité; et se couvrant le visage de sa robe, il se soumit à son sort. A cet horrible spectacle, Cornélie, et ceux qui l'accompagnaient, jetèrent un cri qui retentit jusqu'au rivage. Mais le danger auquels ils étaient eux-mêmes exposés ne leur laissant aucun délai, ils mirent à la voile, et échappèrent aux Egyptiens par un vent favorable. Les assassins de Pompée lui coupèrent la tête, et l'embaumèrent pour en faire un présent à César. Son corps fut

exposé sur le rivage à la curiosité de ceux qui aimaient un pareil spectacle. Philippe, son fidèle affranchi, ne l'abandonna point. Quand la foule fut dispersée, il lava le corps de son maître dans l'eau de la mer, et cherchant ensuite du bois pour le brûler, il apperçut les morceaux d'une barque qu'il rassembla. Pendant qu'il remplissait ce pieux devoir, il fut accosté d'un vieux soldat romain, qui, dans sa jeunesse avait servi sous Pompée. « Qui donc es-tu, lui dit » ce dernier, toi qui fais ces humbles pré- » paratifs pour les funérailles de Pompée ? » — Un de ses affranchis, répliqua Phi- » lippe. Hélas ! permets-moi de partager » avec toi l'honneur d'une action aussi sainte. » Dans tous les malheurs de mon exil, j'ai » au moins une triste et dernière consola- » tion ; c'est de pouvoir assister aux funé- » railles de mon vieux commandant, et de » toucher le corps du plus brave général » que Rome ait jamais produit ». Ce furent les derniers devoirs qu'on rendit à Pompée. Si l'on en croit Plutarque, ses cendres furent recueillies avec soin, et portées à Cornélie, qui les déposa à sa maison de campagne près d'Albe, en Italie. On dit que les

Egyptiens lui élevèrent, dans la suite, un monument dans l'endroit où l'on avait brûlé son corps, et qu'ils y mirent cette inscription. « Quelle modeste tombe couvre les » restes d'un homme à qui on éleva des » temples » !

La fin de Pompée fut celle de la République. Depuis cette époque, le sénat fut dépouillé de son pouvoir, et Rome eut toujours un maître.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE DES CHAPITRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

FIN DU SOMMAIRE DE LA 1re PARTIE.

TABLE DES QUESTIONS

à faire aux Elèves par les Professeurs.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LES ROIS.

SECONDE ÉPOQUE.

LA RÉPUBLIQUE.

FIN DE LA TABLE DES QUESTIONS DE LA Ire PARTIE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 75 c. franc de port par la poste.

Les Exemplaires exigés par la loi, ont été déposés à la Bibliothèque nationale. Tous sont signés du Libraire éditeur.

H. Langlois

On trouve chez le même Libraire :

L'Abrégé de la Géographie universelle de Guthrie, seule et véritable édition, 1 vol. *in*-8°. avec 10 cartes enluminées. Prix, 6 fr. br. et 7 fr. rel.

Sous presse.

La 3e édition française de la Géographie complète du même auteur, traduite de l'anglais sur la 18e édition, par Fr. Noel, ex-professeur en l'université de Paris, etc. etc. 6 vol. *in*-8°. et 1 d'Atlas.

toute seule. Contrariée dans ses projets par le sénat romain, qui confirma les droits de son frère, elle fut exilée dans la Syrie avec Arsinoé, sa jeune sœur. César fit revivre en elle l'espoir d'aspirer au trône; il lui envoya proposer, ainsi qu'à son frère, de venir plaider leur cause devant lui. Photinus, tuteur du jeune roi, dédaigna cette proposition, et répondit en envoyant une armée de vingt mille hommes assiéger César dans Alexandrie. Ce dernier repoussa l'ennemi; mais, trouvant la ville trop grande pour qu'il fût possible de la défendre avec une armée aussi petite que celle qu'il commandait, il se retira dans le palais qui dominait sur le port, et se proposa d'y rester. Achillas, qui commandait les troupes égyptiennes, l'attaqua avec vigueur: il avait le projet de se rendre maître de la flotte qui était devant le palais. César sentait trop bien de quelle importance ces vaisseaux seraient dans les mains de l'ennemi: malgré tous les efforts d'Achillas, il les brûla. Il s'empara ensuite de l'île de Pharos, par où il reçut des secours, et se détermina à lutter contre les forces réunies des Egyptiens.

Instruite de ces circonstances favorables pour elle, Cléopâtre résolut de s'en rapporter à César, plutôt qu'à ses propres forces, pour avoir la couronne; mais elle n'avait pas de moyen plus puissant pour le gagner, que les charmes irrésistibles qu'elle possédait. Elle était dans la fleur de la jeunesse, et dans toute sa beauté : sa gaîté donnait à ses traits une grace nouvelle; sa voix était harmonieuse. A tous ces avantages, elle en réunissait un autre, c'était l'instruction, et elle pouvait donner audience aux ambassadeurs de sept nations différentes, sans avoir besoin d'interprête. La difficulté était de rejoindre César, puisque les ennemis gardaient toutes les issues du palais. Elle s'embarque sur un petit vaisseau, aborde le soir près du palais, et s'enveloppant dans une couverture, se fait porter comme un paquet de vêtemens dans la chambre même de César. Il fut frappé de ses graces. Sa finesse et son esprit lui inspirèrent une passion violente, et ses prières achevèrent de le décider à seconder ses prétentions.

Pendant que Cléopâtre exécutait ses projets, sa sœur Arsinoé agissait dans le camp pour son intérêt particulier. Avec le secours

de Ganymède, son confident, elle avait réussi à se faire un parti considérable dans l'armée égyptienne. Par une de ces révolutions subites, qui ne sont que trop communes, elle fit massacrer Achillas, donna le commandement à Ganymède, et pressa le siége avec plus de vigueur. Ce dernier fit jeter à la mer tous les canaux qui transportaient de l'eau au palais; mais César fit creuser plusieurs puits. Il voulut ensuite empêcher la jonction de la vingt-quatrième légion de César: il fit, à cet effet, deux entreprises toujours inutiles. Il s'empara d'un pont, qui joignait au continent l'île de Pharos. César résolut de lui faire abandonner ce poste. Dans la chaleur de l'action, quelques mariniers, conduits par la curiosité ou par un autre motif, se mêlèrent aux combattans; mais, étant saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent, et répandirent dans l'armée une frayeur générale. Les efforts de César pour rallier ses troupes furent vains, et beaucoup de ses soldats furent noyés ou passés au fil de l'épée, en voulant s'échapper. Voyant ce désordre sans remède, César court vers un vaisseau, afin de gagner le palais, qui était du côté opposé. A peine y était il entré, qu'une mul-

titude de soldats s'y jettent après lui. Craignant que le vaisseau ne coule à fond, il s'élance dans la mer, et nage l'espace de deux cents brasses, vers la flotte qui croisait devant le palais, tenant dans sa main gauche ses commentaires, qu'il soulevait au-dessus de l'eau, et sa cotte de mailles dans ses dents.

Les habitans d'Alexandrie, voyant leurs efforts inutiles pour s'emparer du palais, tâchèrent de retirer leur roi des mains de César, qui s'en était emparé au commencement de ces querelles. Pour y réussir, ils firent usage de leur coutume ordinaire : ils dissimulèrent, témoignant le plus grand desir de faire la paix, et ne demandant que la présence de leur roi légitime pour sanctionner le traité. César s'apperçut de leur fourberie ; mais, cachant ses soupçons, et n'ayant rien à craindre d'un enfant, il leur rendit Ptolémée. A peine celui-ci fut-il mis en liberté, qu'au lieu d'engager à faire la paix, il fit continuer avec vigueur les hostilités.

César se vit ainsi assiégé par un ennemi astucieux et perfide ; mais il fut enfin délivré de la situation critique où il se trouvait, par Mithridate de Pergame, l'un de ses

plus fidèles partisans, qui vint à son secours avec une armée. Ce général marcha en Egypte, s'empara de Pélusium, et repoussa l'armée égyptienne; à la fin il rejoignit César, attaqua le camp de l'ennemi, dont il fit un grand carnage. Ptolémée, voulant s'échapper sur un vaisseau qui s'enfonça, périt dans l'eau: César devint ainsi maître de l'Egypte, sans aucun obstacle. Il plaça sur le trône Cléopâtre avec son plus jeune frère, à qui elle donna des gouverneurs, selon les intentions que son père avait manifestées dans son testament, et condamna à l'exil Ganymède et Arsinoé.

Ayant ainsi donné des royaumes, loin de sa patrie, César semblait avoir perdu pendant quelque temps son activité. Captif sous les charmes de Cléopâtre, il se livra aux plaisirs, au lieu de partir de l'Egypte, et d'aller étouffer le parti de Pompée. Il passait, avec la jeune reine, les nuits dans les fêtes et dans des débauches excessives. Il voulait la suivre en Ethiopie sur les bords du Nil; mais les braves vétérans, ses compagnons d'armes, lui représentèrent hardiment sa conduite, et refusèrent de l'accompagner dans une expédition aussi peu hono-

rable. Sortant de sa léthargie, il résolut d'écouter plutôt l'ambition que l'amour, de laisser Cléopâtre, dont il eut un fils appelé Césarion, et de marcher enfin contre Pharnace, roi du Bosphore, qui avait fait quelques incursions sur les possessions romaines situées dans l'Orient.

Ce prince ayant déposé son père, le grand Mithridate, eut l'ambition de reconquérir les Etats qu'on lui avait enlevés dans l'Arménie : il vainquit Domitius, qu'on avait envoyé contre lui. A la nouvelle de l'arrivée de César, Pharnace, autant épouvanté de la célébrité de ce général, que de la force de son armée, eut recours à l'art de la négociation, pour détourner le danger qui le menaçait. Révolté de ses crimes et de son ingratitude, César dissimula avec les ambassadeurs, et, hâtant sa marche, il tomba inopinément sur l'ennemi, et, dans quelques heures, gagna une victoire complète. Voulant se réfugier dans sa capitale, Pharnace fut tué par un de ses commandans, juste punition de son parricide. La conquête de César fut si facile et si prompte, qu'en écrivant à Rome à un de ses amis, il exprimait la rapidité de sa victoire par ces trois

tumé comme lui à vaincre, croyait qu'un léger combat ne méritait pas une lettre plus longue.

César, ayant mis de l'ordre dans cette partie de l'empire, s'embarqua pour l'Italie, où il arriva plutôt qu'il n'y était attendu par ses ennemis, mais non pas avant que sa présence y fût absolument nécessaire. Pendant son absence, on l'avait créé consul pour cinq ans, dictateur pour un an, et tribun du peuple pour sa vie; mais Antoine, qui gouvernait pour lui à Rome, avait rempli la ville de débauches; ce qui occasionna plusieurs troubles, que la présence de César pouvait seule appaiser. Par sa modération et son humanité, il rétablit la paix, ne faisant presque aucune différence entre ceux de son parti et ses ennemis. Ayant, par sa bienveillance, acquis de l'autorité dans l'intérieur, il se prépara à marcher en Afrique, où les partisans de Pompée s'étaient ralliés sous Scipion et Caton, auxquels Juba, roi de Mauritanie, donnait des secours. Scipion, dans un combat qui se livra quelque temps après, fut entièrement vaincu. Juba et Pétrécées, son général, se tuèrent dans

leur désespoir. Voulant se sauver en Espagne, Scipion tomba entre les mains des ennemis, qui le tuèrent. Ainsi, de tous les généraux du parti vaincu, il ne restait que Caton.

Cet homme extraordinaire, également insensible à la bonne comme à la mauvaise fortune, s'étant retiré dans l'Afrique après la bataille de Pharsale, avait conduit les restes de l'armée de Pompée, à travers des déserts brûlans et dans des pays infestés de serpens venimeux, qu'il parcourut pour se rendre à Utique. L'amour qu'il portait au gouvernement romain, l'avait engagé à former un sénat des principaux citoyens, et à entreprendre de garder la ville. Mais, ses partisans n'ayant plus le même enthousiasme pour la liberté, il résolut de ne pas forcer plus long-temps à être libres, des hommes, qui paraissaient être plutôt faits pour l'esclavage. Il pria quelques-uns de ses amis de se sauver par mer, et ordonna aux autres de se soumettre à la clémence de César, observant que, quant à lui, il était victorieux. Après cela, il soupa gaîment avec ses amis, et se retira dans son appartement, où il entretint son fils et ses amis

avec un attendrissement extraordinaire. S'étant retiré dans sa chambre à coucher, il lut pendant quelque temps les entretiens de Platon sur l'immortalité de l'ame. Il fut étonné de ne pas trouver son épée, que son fils avait fait enlever pendant le souper. Il appela ses domestiques pour savoir ce que cette arme était devenue, et ne recevant aucune réponse, il reprit sa lecture: L'ayant achevée, et s'appercevant qu'on ne lui avait point obéi, il fit venir ses domestiques l'un après l'autre, et leur demanda d'un ton décisif son épée. Son fils, en pleurs, voulut lui faire changer de résolution; mais, recevant une réprimande sévère, il n'insista pas. Son épée lui étant rendue, il parut content, et s'écria: « Je puis maintenant disposer de moi-même ». Il reprit Platon de nouveau, relut encore, et s'endormit profondément. A son réveil, il appela l'un de ses affranchis, pour savoir si ses amis étaient embarqués, et s'il restait encore quelque service à leur rendre. L'affranchi l'assurant que tout était tranquille, il lui ordonna de se retirer. Caton se voyant seul, prend son épée, et se l'enfonce dans le cœur. Le coup n'étant pas mortel, il

César rangea les siennes dans la plaine. Etant sorti de ses retranchemens, il fit faire halte à son armée, espérant que l'ennemi s'avancerait. Ce délai fit murmurer ses soldats. Ceux de Pompée vinrent à leur rencontre. Le choc fut terrible. L'armée de César, accoutumée à vaincre, commençait à s'ébranler. César n'avait jamais couru un danger aussi grand. Il se jeta plusieurs fois dans la mêlée : « Allez-vous, criait-il, abandonner à des enfans votre général, qui a » vieilli avec vous dans les combats » ? La dixième légion se battit avec une bravoure extraordinaire. Labiénus ayant détaché un corps de cavalerie pour l'envoyer à la poursuite des Numides, César s'écria *qu'ils fuyaient*. Ce cri circulant dans les deux armées, anima l'une et découragea l'autre. La dixième légion s'avançant, occasionna une déroute totale. Trente mille hommes furent tués du côté de Cnéius Pompée. Labiénus était du nombre; César lui fit rendre les honneurs de la guerre. Pompée s'échappa du côté de la mer; mais trouvant le passage défendu par les troupes de César, il chercha une retraite dans une caverne obscure. Il y fut découvert par des soldats,

qui lui coupèrent la tête, et la portèrent au vainqueur. Son frère Sextus se cacha avec tant de soin, qu'il échappa à toutes les poursuites. Il devint dans la suite, par ses brigandages sur mer, un ennemi redoutable au peuple romain.

Cette victoire décisive délivra César de tous ses ennemis. Il employa au bien de l'Etat le reste de sa vie, orna Rome de magnifiques édifices, et rebâtit Carthage et Corinthe, où il envoya des colonies. Il entreprit d'applanir quelques montagnes escarpées, de dessécher les marais Pontins, et projeta de couper l'Isthme du Péloponnèse. Ce fut avec cet esprit toujours actif qu'il médita de grands projets, impossibles à exécuter dans la vie d'un homme, quelque longue qu'elle puisse être. La plus grande de toutes ces entreprises, fut l'expédition qu'il méditait contre les Parthes, pour venger la mort de Crassus, qui, ayant pénétré trop loin dans ce pays, avait été pris et mis à mort d'une manière cruelle. On lui avait versé du plomb fondu dans la bouche, en punition de son avarice. César voulait passer de-là dans l'Hyrcanie, entrer dans la Scythie le long des bancs

de la mer Caspienne, ouvrir un chemin à travers les forêts immenses de la Germanie, et retourner à Rome. Tel était le but de son ambition; mais la jalousie de quelques individus mit un terme à tous ces projets.

Ayant été fait dictateur perpétuel, et comblé d'honneurs par le sénat, on répandit le bruit qu'il voulait se faire déclarer roi. Il en avait bien l'autorité; mais le peuple, à qui le titre de roi était odieux, ne pouvait supporter l'idée de le voir prendre à César. Qu'il ait eu réellement ce dessein; c'est ce qu'on n'a jamais su. Ce qu'il y a de certain, c'est que la franchise de sa conduite fit croire à l'innocence de ses intentions. Apprenant que des hommes jaloux lui enviaient son autorité, il dit qu'il aimerait mieux mourir une fois par trahison, que de la craindre toujours pendant sa vie. Comme on lui conseillait de se défier de Brutus, en qui il avait mis toute sa confiance, il découvrit sa poitrine couverte de cicatrices, et dit à ceux qui l'environnaient: « Pouvez-vous croire que Brutus s'occupe » d'une victoire aussi facile »? Un soir étant à table, ses amis se disputaient sur le genre de mort le plus doux: « C'est, leur dit-il,

» le plus prompt et le moins prévu ». Mais pour montrer combien il craignait peu ses ennemis, il licencia ses gardes espagnols, et facilita de cette manière l'attentat qu'on méditait contre lui.

On trama une conspiration, dans laquelle entrèrent soixante sénateurs, d'autant plus à craindre, qu'ils étaient du parti de César. Ils supportaient impatiemment l'idée d'un maître. A la tête des conjurés étaient Brutus, sauvé par César à la bataille de Pharsale, et Cassius, qui avait obtenu son pardon. Tous deux étaient préteurs. Brutus se glorifiait de descendre de celui qui donna la liberté aux Romains. Il semblait avoir reçu de ses ancêtres la même passion qu'ils avaient pour la liberté. Mais tout ennemi qu'il était de la tyrannie, il ne pouvait s'empêcher d'aimer le tyran qui l'avait comblé de bienfaits.

Pour donner à leur crime une apparence de justice, les conspirateurs en renvoyèrent l'exécution aux ides de mars, jour où l'on devait offrir la couronne à César. Les augures avaient prédit que ce jour lui serait fatal. La nuit précédente, il entendit Calpurnie, son épouse, se plaindre pendant

son sommeil. A son réveil, elle lui avoua qu'elle avait rêvé qu'on l'assassinait dans ses bras. Ces présages commencèrent, en quelque sorte, à l'ébranler dans le projet qu'il avait formé de se rendre au sénat; mais un des conjurés entrant dans ce moment, l'engagea à tenir sa résolution, lui parlant des préparatifs qu'on avait faits pour le recevoir, et des plaisanteries qu'on ferait sur le parti qu'il prenait de rester chez lui jusqu'à ce que sa femme eût eu des présages heureux. A son arrivée au sénat, un esclave qui s'empressait de parvenir jusqu'à lui pour l'informer de la conspiration qu'il venait d'apprendre, ne put l'approcher à cause de la multitude. Artémidor, philosophe grec qui avait découvert le complot, lui remit des informations sur les chefs; mais César les donna avec d'autres papiers, sans les lire, à l'un des secrétaires; ce qu'il avait coutume de faire dans de pareilles circonstances. Etant entré enfin dans le palais sénatorial, où les conspirateurs se préparaient à le recevoir, il rencontra l'augure Spurina, qui lui avait prédit des malheurs pour ce jour. « Eh bien! Spurina, lui dit-il, » les ides de mars sont arrivées! — Oui, ré-

» pliqua l'augure; mais elles ne sont pas en-» core passées ». A peine a-t-il pris sa place, que les conspirateurs s'approchent de lui, sous prétexte de le saluer. Cimber, l'un d'eux, dans une attitude suppliante, demande la grace de son frère, banni par l'ordre de César. Les conjurés le secondent avec ponctualité; et Cimber faisant semblant de le prier avec instance, le tient par sa robe pour l'empêcher de se lever. C'était le signal convenu : Casca lui donne par-derrière un coup de poignard dans l'épaule. César se relève, et le blesse d'un coup qu'il lui donna dans le bras. Les conspirateurs sont saisis de crainte. Mais renfermé au milieu d'eux, il reçut dans la poitrine un coup de poignard que lui donna quelqu'un qu'il ne vit point. Cassius le blesse au visage. Il se défend encore avec courage, s'élançant au milieu d'eux, et renversant ceux qui s'opposaient à lui. Voyant parmi les conjurés, Brutus, qui lui lance son javelot dans la cuisse, il ne pense plus à se défendre; mais fixant les yeux sur lui, il s'écrie : « Et vous aussi, » mon fils Brutus » ! Se couvrant ensuite la tête, étendant sa robe devant lui, afin de

tué près de la statue de Pompée, et reçut vingt-trois blessures de ceux-là même qu'il croyait avoir désarmés par ses bienfaits.

César mourut dans sa cinquante-sixième
An 709. année, quatorze ans environ après avoir commencé la conquête du monde. En lisant avec attention son histoire, on est embarrassé pour savoir ce qu'on doit le plus admirer, de ses grands talens, ou de sa fortune étonnante. Prétendre que, dès le commencement, il projeta de soumettre sa patrie, c'est ne pas croire à sa pénétration: puisqu'il trouvait sur son chemin mille obstacles que la fortune, plutôt que la conduite, pouvait seule surmonter. Aucun homme, aussi prudent que lui, n'aurait médité un complot où toutes les probabilités étaient contre. Il est plus vraisemblable qu'il fit comme tous les gens heureux, et profita de l'occasion. Son ambition croissant avec ses succès, ses prétentions ne furent pas d'abord très-élevées; mais ensuite il pensa à gouverner le monde, quand il ne vit plus d'obstacles à ses desseins. C'est ainsi que se conduit tout homme dont l'avi-

pouvoir augmente.

Après le meurtre de César, les conjurés se retirèrent au Capitole, dont ils firent garder les issues par un corps de gladiateurs à la solde de Brutus.

Les amis du dernier dictateur virent que l'occasion d'acquérir un pouvoir encore plus grand que le sien, était arrivé, et que, sous le voile de la justice, ils pourraient satisfaire leur ambition. De ce nombre était Antoine. Ses talens étaient médiocres, ses vices nombreux; et il ne desirait le pouvoir, que pour avoir plus de facilité à se livrer à la débauche. Habile à faire la guerre, il avait été élevé dans les camps. Il fut élu consul cette année, et il résolut avec Lépidus, avide de troubles, de se saisir de la puissance dont l'usurpation avait coûté la vie à César. Lépidus, à la tête d'une troupe de soldats à ses ordres, s'empara du Forum. On en donna le commandement à Antoine. Ils prirent d'abord les papiers et l'argent de César, et convoquèrent ensuite le sénat. Jamais les sénateurs n'avaient été rassemblés pour un sujet aussi délicat. Il s'agissait de décider si César avait été un magis-

trat légitime ou un usurpateur, et si ses meurtriers méritaient des récompenses ou des châtimens. Plusieurs d'entre eux lui devaient leur rang et leur fortune. En le déclarant usurpateur, ils risquaient de perdre leurs biens; en proclamant son innocence, ils mettaient l'Etat en danger. Ils voulurent, dans cet embarras, concilier les extrêmes. Ils approuvèrent tout ce qu'avait fait César, et accordèrent en même temps le pardon aux conjurés.

Ce décret était loin de contenter Antoine. Il garantissait la sûreté de la plupart de ses ennemis, qui s'opposeraient à ses projets. Comme le sénat avait approuvé, sans distinction, toutes les actions de César, il se prévalut de cette loi, et s'autorisa de César même. Ayant en sa possession tous ses livres, il y fit insérer ce qu'il voulut par le secrétaire. Par ce moyen, on distribua au peuple de l'argent que César n'avait point accordé; et tous ceux qui avaient quelques projets séditieux, étaient sûrs d'être récompensés. Antoine demanda qu'on fît les obsèques de César. Comme on ne l'avait point déclaré coupable de tyrannie, on ne pouvait décemment refuser cette demande. On

porta donc le corps dans la place publique avec beaucoup de solennité; et Antoine, qui s'était chargé de rendre ces derniers devoirs à l'amitié, agit pour son propre intérêt en flattant les passions du peuple. Il lut d'abord le testament de César, dans lequel Octave, son petit-neveu, était nommé son héritier, avec la permission de prendre le nom de César, et de jouir des trois quarts de sa fortune, qui devaient appartenir à Brutus, dans le cas où Octave ne vivrait pas. Il donnait au peuple romain les jardins situés de l'autre côté du Tibre, et à chaque citoyen 300 sesterces. Découvrant la robe de César, Antoine compta devant le peuple les coups qu'il avait reçus. Il lui montra pareillement une statue de cire qui représentait César couvert de blessures. Les Romains ne pouvant plus long-temps contenir leur indignation, crièrent unanimement à la vengeance, et coururent avec des torches pour mettre le feu aux maisons des conjurés. Dans leur fureur, ils mirent en pièces Cinna, qu'ils rencontrèrent et prirent pour un conjuré du même nom. Les conspirateurs étant bien gardés, repoussèrent sans effort la multitude; mais voyant l'effer-

sortir de la ville.

Antoine, qui avait excité ce trouble, résolut de profiter de l'occasion. Mais un obstacle à son ambition semblait venir d'Octave, appelé dans la suite Auguste, petit-neveu et fils adoptif de César. Un troisième concurrent était Lépidus, homme immensément riche, et jouissant de quelque autorité. Leur mutuelle ambition paraissait devoir leur être funeste; mais, réunissant bientôt leurs intérêts, ils résolurent de venger la mort de César, et de partager son pouvoir. Cette réunion porta le nom de *second triumvirat*.

Ces trois usurpateurs de la liberté de leur patrie se rassemblèrent dans une petite île, formée par la rivière de Panarus. Leur méfiance mutuelle leur fit choisir cet endroit, où ils n'avaient à craindre aucune surprise; car, même en se réunissant, ils se défiaient les uns des autres. Lépidus entra le premier, et, ne trouvant aucun sujet de terreur, il donna le signal aux deux autres. Au lieu de s'embrasser à leur première assemblée, ils s'épiaient réciproquement. Auguste commença par remercier Antoine,

pour avoir fait mettre à mort Décimus-Brutus, qui avait été pris en voulant se sauver en Macédoine, et tué par les soldats d'Antoine. Sans parler du passé, ils s'occupèrent des affaires présentes. Cette conférence dura trois jours; et, pendant ce temps, on se partagea le gouvernement, et on décida du sort d'un grand nombre d'hommes. Le résultat fut de se rendre dépositaire de l'autorité pendant cinq ans. Ils devaient prendre le titre de triumvirs. Antoine devait avoir les Gaules, Lépidus l'Espagne, et Auguste l'Afrique et les îles de la Méditerranée. Quant à l'Italie et aux provinces de l'Orient, elles devaient rester en commun jusqu'à ce que leur autorité fût assurée. Entre autres articles, ils convinrent de se défaire de tous leurs ennemis, et chacun présenta sa liste. Il y avait dans ce nombre des partisans des triumvirs, puisque les amis de l'un des trois étaient souvent ennemis de l'un des deux autres. Ainsi Lépidus abandonna son frère Paul à la vengeance de son collègue; Antoine permit la proscription de son oncle Lucius, et Auguste livra le grand Cicéron, qui, bientôt après, fut assassiné par les ordres d'Antoine.

res, forcés de quitter Rome, vinrent en Grèce, et persuadèrent aux jeunes Romains qui étudiaient à Athènes, de se déclarer pour la cause de la liberté. Le premier leva dans la Macédoine une armée puissante, le second fut en Syrie, où il commanda douze légions, et réduisit son antagoniste Dolabella à de telles extrémités, qu'il se tua lui-même. Les deux armées se joignirent à Smyrne. La vue de troupes aussi formidables ranima le courage du parti, qui commençait à perdre l'espérance, et unit plus étroitement les deux généraux, entre lesquels il y avait eu auparavant quelque mésintelligence. Après avoir abandonné l'Italie sans un soldat, sans une ville à leurs ordres, ils se trouvaient maintenant à la tête d'une armée florissante, abondamment pourvue de toutes les munitions de guerre, et en état de défendre une cause d'où dépendait le sort de l'empire du monde.

Les conjurés résolurent de marcher contre Cléopâtre, qui avait fait de grands préparatifs pour secourir leurs adversaires. Mais ils en furent détournés en apprenant

qu'Auguste et Antoine s'avançaient contre eux à la tête de quarante légions. Brutus voulait faire passer l'armée dans la Grèce et la Macédoine pour y rencontrer l'ennemi; mais Cassius prétendait qu'il fallait d'abord réduire les Rhodiens et les Lyciens qui avaient refusé leurs contributions. On exécuta ce projet, et on leva d'énormes contributions sur les Rhodiens, à qui on ne laissa que la vie. Le sort des Lyciens fut plus terrible; car s'étant renfermés dans Xanthe, leur capitale, ils la défendirent avec tant d'ardeur, que ni les menaces de Brutus, ni ses prières, ne purent les engager à se rendre. A la fin, le feu ayant pris à la ville lorsque les Lyciens voulaient brûler les ouvrages des Romains, Brutus, au lieu de profiter de cette occasion pour prendre la place d'assaut, fit tous ses efforts pour la conserver, priant ses soldats d'éteindre l'incendie. Mais le désespoir des habitans ne fut point calmé. Bien loin de se croire obligés par leurs ennemis généreux, ils résolurent de périr dans les flammes. Au lieu donc de l'éteindre, ils firent tout ce qu'ils purent pour les alimenter, en y jetant du bois sec, et d'autres élémens com-

en voyant les habitans empressés à se détruire. Il monta au-delà des fortifications, étendit les bras vers les Xanthiens, les conjurant d'avoir pitié de leur ville et d'eux-mêmes. Mais insensibles à ses prières, ils se précipitèrent dans les flammes avec obstination, et l'on ne vit bientôt plus que des ruines. A cet horrible spectacle, Brutus versa des larmes, offrant une récompense à celui de ses soldats qui sauverait un Lycien. Cent cinquante seulement échappèrent à leur désespoir. Quelques écrivains assurent cependant que la ville fut brûlée par l'ordre de Brutus, et que ceux qui se rendirent à discrétion, furent privés de leurs propriétés.

Brutus et Cassius se rencontrèrent encore une fois à Sardes, où ils résolurent d'avoir ensemble une conférence particulière. Ils s'enfermèrent dans une maison commode, défendant de laisser entrer personne. Brutus commença par faire des reproches à Cassius pour avoir disposé des charges qui devaient être la récompense du mérite, et imposé des taxes extraordinaires. Cassius répondit avec amertume. La dispute s'échauffa : après

avoir parlé très-haut, ils versèrent des larmes. Leurs amis entendant à la porte cette querelle animée, commençaient à en craindre les suites. Favonius, célèbre par son sang-froid et son cynisme, et qui ne connaissait aucune retenue, entra en plaisantant dans la chambre, et calma leur mutuelle animosité. Cassius était prêt à dompter sa colère. Avec de grands talens, il était d'un caractère inégal; il se livrait sans répugnance aux plaisirs de la société; mais ses mœurs n'étaient pas exemplaires. La conduite de Brutus était irréprochable : un caractère égal, des sentimens élevés, une force d'esprit inaccessible à l'influence du vice ou des plaisirs, une fermeté inébranlable dans la défense de la justice; tel était le portrait de ce grand homme. Après leur entretien, la nuit s'avançant, Cassius invita Brutus et ses amis à un repas où l'enjouement et la liberté succédèrent à la politique, et adoucirent l'austérité de la sagesse. En se retirant, Brutus crut appercevoir un spectre dans sa tente. Il dormait peu, et l'habitude et la sobriété le rendaient capable de supporter la fatigue. Jamais il ne suivit la coutume des Romains, de dormir pendant le

réparer ses forces. Agité de soins différens, il ne donnait qu'un instant au sommeil, et se levant à minuit, il avait coutume de lire ou d'étudier jusqu'au matin. C'était ainsi, selon Plutarque, que Brutus s'occupait dans le silence de la nuit, lisant à la clarté d'une lampe prête à s'éteindre. Tout-à-coup il crut entendre du bruit, et voir quelqu'un s'approcher de lui; et regardant vers la porte, il vit qu'elle était ouverte. Une figure gigantesque, d'un aspect effroyable, s'arrête devant lui, et fixe sur Brutus un œil sévère. On rapporte que Brutus lui dit: « Êtes-vous un démon ou un mortel, » et quel sujet vous amène à moi? — Bru» tus, répondit le fantôme, je suis ton mau» vais génie; tu me reverras à Philippes. » — En ce cas, répliqua Brutus sans se dé» concerter, nous nous retrouverons en» core ». On suppose que l'ombre s'évanouit. Brutus appela ses domestiques, et leur demanda s'ils avaient vu quelque chose. Sur leur réponse négative, il se remit à l'étude. Frappé de cette étrange apparition, il en parla à Cassius, qui en attribua la cause à une imagination trop active et sans cesse

agitée. Brutus parut satisfait de cette explication; et comme Antoine et Auguste s'avançaient vers la Macédoine, il passa dans la Thrace avec son collègue, et campa près de Philippes, où les forces des triumvirs étaient prêtes à le recevoir.

On regardait l'approche des deux armées avec incertitude et terreur. L'empire du monde dépendait de la bataille. D'un côté, la victoire garantissait la liberté; elle assurait, de l'autre, le despotisme absolu. Brutus seul considérait ces grands événemens avec calme et tranquillité. Indifférent sur le succès, content d'avoir fait son devoir, il dit à un de ses amis: « Si je » suis vainqueur, je rends la liberté à ma » patrie; si je ne le suis point, la mort me » délivrera de l'esclavage. Mon sort est dé» cidé, je ne cours aucun risque ». L'armée républicaine était formée de quatre-vingt mille fantassins et de vingt mille chevaux. Celle des triumvirs était de cent mille hommes et de trente mille cavaliers. Elles campèrent près l'une de l'autre, dans les plaines de Philippes. Dans le voisinage de la ville, étaient deux petites collines à un mille de distance l'une de l'autre. Brutus et

Cassius campèrent sur ces collines, entre lesquelles ils établirent une communication pour se défendre mutuellement. Dans ce poste avantageux, ils pouvaient agir en liberté, et livrer le combat quand ils croiraient le moment favorable. Derrière eux était la mer, d'où ils tiraient leurs provisions. A douze milles, l'île de Thasos leur servait de magasin général. Les triumvirs, campés dans la plaine, étaient obligés d'envoyer chercher les vivres à quinze lieues de-là; de sorte que leur intérêt était d'engager l'affaire le plutôt possible. Ils tentèrent plusieurs fois de le faire, en sortant de leur camp et provoquant l'ennemi. Mais se contentant de ranger leurs troupes en bataille, Brutus et Cassius restèrent à la tête de leur camp, sans descendre dans la plaine. Cette méthode de différer le combat, était la seule probabilité qu'avait l'armée républicaine de remporter l'avantage. Cassius, qui le sentait, résolut de continuer à fatiguer ses adversaires. Mais Brutus, qui commençait à suspecter la fidélité de quelques-uns de ses officiers, usa de tout son crédit pour persuader à Cassius de changer de projet. «Je suis impatient, lui dit-il, de

» terminer les malheurs du genre humain;
» et j'ai l'espoir d'avoir du succès, soit que
» je triomphe ou que je sois vaincu». Ses souhaits furent exaucés. Les soldats d'Antoine ayant, après de pénibles efforts, fait une route à travers les marais, qui conduisait à la gauche du camp de Cassius, ouvrirent ainsi une communication avec l'île de Thasos. Les deux armées voulant s'emparer de ce chemin, résolurent à la fin d'en venir à une affaire générale. Ce fut cependant contre l'opinion de Cassius, qui se vit, comme Pompée, forcé de hasarder dans un combat la liberté de Rome. Le lendemain matin, les deux généraux donnèrent le signal de l'attaque, et s'entretinrent ensemble un instant avant le combat. Cassius voulut savoir ce que ferait Brutus, s'ils étaient vaincus. « J'ai blâmé jadis dans mes
» écrits, répliqua celui-ci, la mort de Caton,
» et je soutenais alors que se délivrer de ses
» maux par le suicide, était un attentat
» contre la divinité; mais j'ai changé d'opi-
» nion. J'ai fait à ma patrie le sacrifice de mes
» jours; je pense que j'ai le droit de déter-
» miner la manière dont je mourrai. Je suis
» donc résolu, si la fortune ne m'est pas

» heureuse dans ce monde pour une autre
» dans un monde meilleur. — Mon ami,
» s'écria Cassius en l'embrassant, nous pou-
» vons maintenant marcher contre l'enne-
» mi; car, si nous sommes battus, nous
» n'avons rien à craindre des vainqueurs ».
Auguste étant malade, Antoine commanda seul les troupes. Il commença par attaquer avec succès les retranchemens de Cassius. Brutus fit éprouver aux troupes d'Auguste un choc effroyable : il fondit sur elles avec une telle intrépidité, qu'il les rompit à la première charge. Il pénétra jusque dans le camp, et massacrant ceux qui le gardaient, ses troupes commencèrent à piller. Les lignes de Cassius étant forcées, sa cavalerie prit la fuite. Il n'y eut point d'effort que ce grand général ne tentât pour faire tenir son infanterie, arrêtant ceux qui fuyaient, et prenant leurs drapeaux pour les rallier; mais la valeur d'un seul ne pouvait inspirer du courage à une armée craintive. Désespérant enfin du succès, Cassius se retira dans sa tente, où il se tua. Brutus apprit aussi-tôt la défaite et la mort de son
An 712. collègue : il pouvait à peine retenir

s'occupèrent de jouir des honneurs auxquels ils avaient aspiré. Antoine partit en Grèce, où le peuple raffiné de ce pays lui prodigua des louanges. Il resta quelque temps à Athènes, s'entretenant avec les philosophes, et assistant à leurs discussions. Il passa de-là dans l'Asie, où tous les monarques de l'Orient soumis au pouvoir romain, lui rendirent des honneurs. Les plus belles princesses tâchaient de lui plaire, soit par leurs charmes ou par des présens considérables. Il parcourut ainsi plusieurs royaumes, accompagné de souverains qui se succédaient les uns aux autres, levant des contributions, et distribuant des couronnes avec insolence et selon son caprice. Il offrit le trône de Cappadoce à Sysène, au préjudice d'Ariarathe, uniquement à cause de la beauté de Glaphyre, mère de la première. Il fit Hérode roi de Judée, et lui donna des secours. Mais, parmi tous ces rois, brillait la fameuse Cléopâtre, qui eut le plus de part aux faveurs d'Antoine.

Sérapion, qui gouvernait pour elle dans l'île de Chypre, avait d'abord fourni quelques secours à Cassius et aux conjurés; et

l'on crut qu'il devait rendre compte de sa conduite. Ayant reçu d'Antoine l'ordre de se justifier de l'accusation d'infidélité, Cléopâtre y consentit sans répugnance, également persuadée de la bonté de sa cause et du pouvoir de ses charmes. Agée de vingt-sept ans, elle ajoutait à sa beauté naturelle les ornemens de l'art, qu'elle avait dédaignés dans un âge plus jeune : l'expérience avait encore augmenté son adresse et son esprit; et quoiqu'il y eût dans Rome des femmes qui l'égalassent en beauté, aucune ne lui était comparable pour les agrémens de la conversation. Antoine était à Tarse, en Cilicie, quand Cléopâtre résolut d'aller le trouver. Elle s'embarqua sur le Cydnus pour aller à sa rencontre. Son cortège était magnifique. Le vaisseau était couvert d'or, les voiles étaient de pourpre, et les rames d'argent. Un concert d'instrumens se faisait entendre. Elle était négligemment étendue sur un lit richement décoré; elle avait la parure et les ornemens que les poètes ont coutume de donner à Vénus dans les descriptions qu'ils font de cette déesse. A ses côtés étaient deux enfans semblables à Cupidon. Des nymphes vêtues comme les Graces et les

Néréïdes, l'environnaient. Sur les bords du fleuve, on brûlait les parfums les plus rares. Une foule innombrable admirait ce spectacle. Antoine, épris de la beauté de Cléopâtre, conçut pour elle une passion violente, qui devint la cause de ses malheurs. Quand cette reine fut sûre de sa victoire, elle se disposa à retourner en Egypte. Antoine, oubliant tout autre objet, l'accompagna, et se livra avec elle à tous les genres de débauche auxquels il avait toujours été enclin, et à celles qu'on pouvait trouver chez un peuple corrompu.

Pendant qu'il restait dans l'oisiveté, son collègue Auguste s'occupa de ramener les vétérans, de les établir en Italie, et de pourvoir à leur subsistance. Il leur avait promis des terres, comme une récompense due à leurs services; mais ils ne pouvaient les posséder sans en chasser les premiers habitans. On vit les temples et les rues remplis de femmes tenant dans leurs bras leurs enfans, dont les caresses et l'innocence excitaient la pitié générale. Des hommes mariés, des bergers venaient implorer la compassion des vainqueurs, et leur demander une habitation dans une autre partie du monde:

de ce nombre était Virgile, à qui le monde entier doit plus qu'à mille conquérans. Il demanda humblement que son bien patrimonial lui fût rendu. Il l'obtint; mais ses compatriotes furent impitoyablement chassés de Crémone et de Mantoue.

Rome et l'Italie éprouvèrent les plus grands malheurs. Le soldat insolent pillait suivant son caprice: Sextus-Pompée, maître de la mer, interceptait toute communication, et empêchait le peuple de recevoir ses provisions de grains. A ces maux se joignit encore la guerre civile. Fulvie, femme d'Antoine, qui l'avait laissée à Rome, jalouse et furieuse de la conduite de son époux, résolut d'employer tous les moyens de l'arracher des bras de Cléopâtre. Elle pensa que le brouiller avec Auguste, c'était un moyen facile de le faire sortir de sa léthargie. Avec le secours de Lucius, son beau-frère, elle sema des germes de dissension entre eux. Le prétexte dont elle se servit, était qu'Antoine devait avoir, dans la distribution des terres, une part comme Auguste. On entra en négociation, et Auguste offrit de prendre les vétérans pour arbitres de la querelle. Lucius n'y voulut point consentir.

Se mettant à la tête de six légions formées de tous ceux à qui on avait enlevé les biens, il résolut de forcer Auguste à recevoir ses conditions. Ainsi la guerre fut déclarée entre Antoine et Auguste, ou du moins les généraux d'Antoine s'appuyèrent de son nom. Auguste fut victorieux : resserré entre deux armées, Lucius fut obligé de se renfermer à Pérouse, où on l'assiégea. Il fit plusieurs sorties vigoureuses. Fulvie employa, mais sans aucun succès, tous les moyens pour le secourir. Il fut à la fin réduit par la famine à une telle extrémité, qu'il sortit, et se livra lui-même à la discrétion du vainqueur. Auguste le reçut, et lui pardonna généreusement, ainsi qu'à tous ses partisans.

Ayant appris la défaite de son frère et la fuite de sa femme, forcée de quitter l'Italie, Antoine se détermina à marcher contre Auguste. Il s'embarqua à la tête d'une flotte considérable, et eut à Athènes une entrevue avec Fulvie. Il la blâma pour les troubles dont elle était cause, lui témoigna un profond mépris ; et la laissant sur son lit de mort, il partit pour aller combattre Auguste. Ils se rencontrèrent à Brundusium,

et l'on crut alors que les torches de la guerre civile allaient se rallumer avec plus de fureur. Les troupes d'Antoine étaient nombreuses, mais récemment levées. Il était secouru par Sextus-Pompée, dont le pouvoir croissait au milieu de ces contestations. Auguste commandait ces vétérans toujours victorieux, mais qui ne paraissaient pas vouloir combattre contre Antoine, leur premier général. On entra en négociation ; et la paix en fut le résultat. On oublia mutuellement tous les affronts qu'on avait reçus ; et pour cimenter cette réconciliation, on conclut le mariage entre Antoine et Octavie, sœur d'Auguste. Ils se partagèrent de nouveau l'Empire romain. Auguste eut le commandement de l'Occident, Antoine celui de l'Orient ; Lépidus fut obligé de se contenter des provinces d'Afrique. Quant à Sextus-Pompée, on lui laissa toutes les îles qu'il possédait déjà, et le Péloponnèse. On lui accorda de plus le privilége de demander le consulat, et de se faire suppléer pendant son absence par un de ses amis. La mer fut libre, et l'on convint de laisser venir de la Sicile les grains pour le peuple. Ainsi fut conclue une paix générale, à la grande sa-

tisfaction du peuple, qui soupirait après la fin de ses maux.,

Le seul obstacle à l'ambition d'Auguste, était Antoine, qu'il résolut d'éloigner : pour y réussir, il rendit à Rome son caractère méprisable. La conduite d'Antoine ne contribua pas peu au succès de son rival. Il avait marché contre les Parthes, à la tête d'une armée considérable; mais il fut obligé de revenir après avoir perdu le quart de ses troupes et tout son bagage. Antoine semblait être insensible au mépris. N'ayant de goût que pour les plaisirs, il ne se mêlait d'aucune affaire d'Etat, et passait sa vie avec Cléopâtre, qui étudiait l'art de nourrir et d'accroître sa passion en variant ses plaisirs. Peu de femmes sont aussi célèbres pour avoir possédé l'art de donner du prix à des bagatelles. C'était tantôt une reine, tantôt une bacchante, tantôt une amazone. Non content de partager avec elle toutes les délices de l'Egypte, Antoine voulut augmenter le théâtre de ses débauches en lui donnant quelques-uns des royaumes qui appartenaient à l'Empire romain. La Phénicie, la Célo-Syrie, l'île de Chypre, une partie de la Cilicie, l'Arabie et la Judée, furent

des dons qu'il lui offrit. Il n'avait pas le droit de les faire; mais en agissant ainsi, il prétendait imiter Hercule. Ce mélange de vices et de folie aigrit vivement les Romains; et Auguste, qui voulait profiter de leur ressentiment, prit soin d'envenimer tous les défauts de son rival. Trouvant à la fin que le peuple était assez exaspéré, il envoya Octavie à Antoine, sous le prétexte de réclamer son mari; mais pour avoir, dans le fait, un motif de lui déclarer la guerre, parce qu'il savait que sa sœur serait renvoyée avec mépris.

Antoine était à Leucopolis avec l'adroite Cléopâtre, lorsqu'il apprit qu'Octavie, arrivée à Athènes, venait lui rendre visite. Cette nouvelle déplut à tous les deux. Craignant les charmes de sa rivale, Cléopâtre voulait convaincre son amant de sa passion par une feinte tristesse. Il la surprenait souvent versant des larmes qu'elle semblait vouloir cacher : il la conjurait de lui apprendre la cause de ses chagrins. Par ces artifices et la flatterie dont elle faisait usage, elle devint tellement maîtresse d'Antoine, qu'il ordonna à Octavie de retourner à Rome, et refusa même de la voir; et pour

insulter les Romains, il résolut de la répudier, et d'épouser Cléopâtre. Il assembla le peuple d'Alexandrie sur le théâtre public, où l'on avait dressé deux trônes, l'un pour lui, l'autre pour son amante. Il s'assit, vêtu en Bacchus, près de Cléopâtre, qui avait les ornemens et les attributs d'Isis, la principale divinité des Egyptiens. Il la proclama reine de tous les pays qu'il lui avait donnés, et il associa à l'empire Césarion, le fils qu'elle avait eu de César. Aux deux enfans qu'il avait eus de Cléopâtre, il donna le titre de roi des rois avec de vastes Etats; et pour mettre le comble à ses absurdités, il envoya aux deux consuls romains le détail de toutes ces folies.

Auguste ayant des motifs suffisans pour déclarer la guerre, fit part au sénat de ses intentions. Cependant, comme il voulait appaiser une insurrection dans l'Illyrie, il différa pendant quelque temps l'exécution de ses desseins. L'année suivante, on fit des préparatifs contre Antoine, qui, pénétrant l'intention d'Auguste, se plaignit au sénat de ce que son collègue s'était emparé de la Sicile sans lui en donner une part; qu'il avait pareillement dépossédé Lépidus, qu'il

tenait éloigné de Rome, et qu'enfin il n'avait récompensé que ses propres soldats. Auguste se contenta de répondre par un sarcasme à ces plaintes, prétendant qu'Antoine ayant conquis le pays des Parthes, il pouvait donner à ses soldats des villes et des provinces entières. Celui-ci piqué de ce sarcasme envoya sans différer son armée en Europe, pour marcher à la rencontre d'Auguste, pendant que Cléopâtre le suivait à Samos. Il était ridicule de voir ce mélange de préparatifs faits pour la guerre et les plaisirs. Tous les rois de l'Egypte et des provinces situées près du Pont-Euxin, eurent l'ordre d'envoyer des secours d'hommes, de provisions et d'armes. D'un autre côté, des comédiens, des danseurs, des bouffons et des musiciens accompagnaient Antoine.

Son séjour à Samos, celui qu'il fit à Athènes, où il ordonna de nouveaux honneurs à Cléopâtre, furent extrêmement avantageux à Auguste, qui aurait à peine pu lui résister s'il eût marché en Italie. Mais il eut le temps de poursuivre la guerre, qu'il lui déclara bientôt en forme. Les deux armées se trouvèrent en état de s'attaquer et de combattre pour une cause aussi importante. L'une était

formée de toutes les troupes de l'Orient, et l'autre de toutes celles de l'Occident. Antoine avait cent mille fantassins et vingt mille chevaux; sa flotte était de cinq cents vaisseaux de guerre. Auguste n'avait que quatre-vingt mille hommes d'infanterie; mais sa cavalerie était égale à celle de son adversaire. Il n'avait que la moitié du nombre des vaisseaux d'Antoine; mais ses vaisseaux étaient mieux construits et armés de meilleurs soldats.

An 723. L'affaire décisive fut un combat naval, qui se livra près d'Actium, dans l'Epire, à l'entrée d'un golfe, devant lequel Antoine rangea ses vaisseaux. Ceux d'Auguste étaient vis-à-vis. Aucun des deux généraux ne prit une position pour commander; mais tous les deux allaient de vaisseau en vaisseau, par-tout où ils croyaient leur présence nécessaire. Les soldats des deux armées de terre étaient des deux côtés du golfe, seulement comme simples spectateurs. Ils encourageaient les flottes par leurs cris, et les excitaient à engager l'action. Le combat commença avec une ardeur égale, et d'une manière inconnue jusqu'alors. Les proues des vaisseaux

étaient armées de pointes d'airain que les combattans dirigeaient mutuellement contre les vaisseaux ennemis. On se battit d'abord avec fureur, et sans aucun avantage pour l'un des partis. Cependant il y eut un léger désordre dans le centre de la flotte d'Antoine. Mais tout-à-coup Cléopâtre détermina le succès d'Auguste. Frappée d'un sentiment de terreur peut-être naturel à son sexe, elle fuit avec soixante vaisseaux. Ce qui augmenta la surprise générale, ce fut de voir Antoine la suivre avec précipitation, laissant sa flotte à la disposition du vainqueur. L'armée de terre se voyant sans chef, se soumit aussi-tôt.

Antoine poursuivit Cléopâtre dans une galère à cinq rames. Arrivant à côté de son vaisseau, il y entra sans desirer de la voir. Elle était sur la poupe; il se plaça sur la proue, et y resta dans un triste silence. Trois jours se passèrent, pendant lesquels la honte ou l'indignation l'empêcha de parler à Cléopâtre, et de la voir. Les compagnes de la reine les réconcilièrent à la fin; et ils furent ensemble comme auparavant. Il avait encore la consolation de croire que son armée lui était demeurée fidelle; il lui

mais il fut détrompé à son arrivée en Afrique, où il apprit que ses troupes s'étaient soumises à son rival. Cette nouvelle lui causa une telle fureur, qu'on eut beaucoup de peine à l'empêcher de se tuer. A la fin, il céda aux prières de ses amis, et se rendit à Alexandrie. Cléopâtre semblait conserver dans son infortune ce courage qui avait entièrement abandonné son amant. Ayant amassé, soit par des confiscations ou d'autres actes de violence, des richesses considérables, elle forma un projet singulier et inoui ; ce fut de transporter sa flotte dans la mer Rouge, au-delà de l'isthme de Suez, et de se sauver avec tous ses trésors dans un pays lointain, hors de l'atteinte de la puissance romaine. Déjà quelques-uns de ses vaisseaux étaient partis d'après ses ordres ; mais les Arabes les ayant brûlés, et Antoine la dissuadant de son projet, elle y renonça pour en former un dont le succès était beaucoup moins probable ; c'était de défendre l'Egypte contre Auguste. Elle n'omit rien de ce qui était en son pouvoir, et fit tous les préparatifs de guerre, espérant au moins obtenir de son ennemi des condi-

lions meilleures. Elle avait été plutôt attachée à la fortune d'Antoine qu'à sa personne, et il est probable que si elle eût pu se sauver en le sacrifiant, elle l'eût fait avec joie. Quoiqu'elle eût près de quarante ans, elle comptait encore sur le pouvoir de ses charmes, et desirait en faire sur Auguste le même essai qu'elle avait fait sur d'autres avec tant de succès. Dans trois ambassades envoyées par Antoine à Auguste, elle eut ses émissaires particuliers chargés de ses instructions. Antoine ne demandait que la vie et la permission de passer ses jours dans l'obscurité. Auguste ne fit aucune réponse à ces propositions. Cléopâtre lui en fit d'autres publiques en faveur de ses enfans; mais en même temps elle offrait secrètement de lui remettre la couronne et les marques de la royauté. On ne répondit point aux propositions publiques; mais Auguste lui fit dire qu'elle pouvait compter sur sa protection, dans le cas où elle renverrait Antoine ou le ferait mettre à mort. Ces négociations ne furent point si cachées qu'elles ne parvinssent aux oreilles d'Antoine, dont la fureur et la jalousie augmentaient à chaque instant. Il bâtit une maison,

et s'y enferma, s'abandonnant aux passions qui tourmentent les tyrans quand ils sont malheureux. Il y passait sa vie loin du commerce des hommes, et prétendant imiter Timon dans sa haine contre le genre humain. Cependant la jalousie le chassa de sa retraite, et le fit rentrer dans la société, où il apprit que Cléopâtre avait des entretiens secrets avec Thirsus, émissaire d'Auguste. Il le fit prendre, le punit d'une manière humiliante et cruelle, et le renvoya à son maître, à qui il manda que Thirsus avait été châtié pour avoir insulté un homme dans l'infortune. Mais Auguste se vengea en faisant subir le même traitement à Hypparque, affranchi d'Antoine. Cette vengeance plut à Antoine, puisque son affranchi l'avait abandonné pour suivre la fortune de son heureux rival.

Auguste s'approchait de Péluse avec une autre armée. La situation de cette ville pouvait retarder sa marche; mais le gouverneur, soit manque de courage, soit par les ordres de Cléopâtre, livra la place; de manière qu'Auguste ne trouva plus aucun obstacle jusqu'à Alexandrie, où il se rendit

avec promptitude. A son arrivée, Antoine fit une sortie pour s'opposer à son rival, se battit avec désespoir, et mit en fuite la cavalerie de l'ennemi. Cet avantage ranima ses espérances; et comme il était naturellement vain, il rentra en triomphe dans Alexandrie. Allant au palais tout armé, il embrassa Cléopâtre, et lui présenta un soldat qui s'était distingué dans l'action. La reine le récompensa avec magnificence; et lui donna une cuirasse d'or massif. La nuit suivante, le soldat fut dans l'autre armée, voulant mettre prudemment ses richesses en sûreté en passant du côte du plus fort. Cette désertion alluma la colère d'Antoine. Il résolut de faire un dernier effort sur terre et sur mer, et commença par défier son rival dans un combat particulier; mais Auguste connaissait trop bien l'inégalité de leurs conditions pour accepter cette proposition désespérée. Il répliqua froidement: « Antoine a assez de moyens de mourir sans » un combat particulier ».

Le lendemain, celui-ci campa les troupes qui lui restaient sur une colline, près de la ville, d'où il envoya l'ordre à ses galères d'engager le combat. Il voulait en être spec-

les entrailles, et tombe. Quoique la blessure fût mortelle, le sang s'arrêta, et il reprit connaissance; il conjura ceux qui entrèrent dans la chambre, de terminer ses jours: mais tous s'enfuirent, saisis d'horreur et d'épouvante. Il resta dans cet état jusqu'à ce qu'il apprît d'un des secrétaires de la reine, qu'elle existait encore. Il demanda à être transporté dans le lieu où elle était. On le porta à la maison qu'habitait Cléopâtre; mais cette reine, accompagnée seulement de deux femmes, ne voulut point ouvrir la porte. Elle jeta des cordes d'une fenêtre, où on monta Antoine avec beaucoup de difficulté. Baigné dans son sang, il tendit la main à Cléopâtre, et fit de faibles efforts pour se lever du lit sur lequel il était étendu. La reine s'abandonnant à la douleur, déchire ses vêtemens, se frappe la poitrine; et baisant sa plaie, elle appelle Antoine son amant, son roi, son dieu. Antoine la prie de modérer son chagrin, et de vivre, si elle peut conserver l'honneur et la vie. « Quant à moi, ne pleurez » pas mon infortune, lui dit-il; mais félici- » tez-moi du bonheur dont j'ai joui. J'ai vécu » le plus heureux et le plus puissant des

» hommes, et ma chute n'est point ignomi-
» nieuse ; *je suis Romain, et vaincu par un*
» *Romain* ». Il expira en prononçant ces mots.

Auguste, instruit du désespoir d'Antoine, lui avait envoyé Proculéius pour l'engager, par tous les moyens, à lui livrer Cléopâtre. Il avait deux motifs pour agir ainsi ; l'un était d'empêcher la perte des trésors qu'elle avait renfermés dans sa tombe ; l'autre était de vouloir embellir son triomphe par la présence de cette reine. Toujours sur ses gardes, Cléopâtre refusa tout entretien avec Proculéius, à moins qu'il ne consentît à lui parler à travers la porte du tombeau. S'étant à la fin procuré une échelle, il monta, suivi de deux soldats, par la fenêtre où était entré Antoine. Cléopâtre s'en appercevant, saisit, pour se tuer, un poignard qui pendait à sa ceinture ; mais Proculéius l'en empêcha. Auguste la voyant en son pouvoir, envoya Epaphrodite pour l'amener à son palais. Il était chargé de la surveiller, de la traiter avec tout le respect et la soumission dus à son rang, et de faire tout ce qui pouvait lui rendre sa captivité agréable.

Quoique les rois et les généraux voulussent rendre les derniers devoirs à Antoine, cette consolation fut réservée à Cléopâtre, qui eut seule la permission de lui payer ce dernier tribut. Elle l'ensevelit de ses propres mains : on lui donna ce que sa dignité pouvait recevoir, ce que son amour pouvait offrir. Elle languit dans sa nouvelle prison. Les pertes qu'elle avait faites, sa douleur violente, les coups qu'elle s'était donnés dans le sein, lui causèrent une fièvre dont elle desirait les progrès. Elle résolut, en se refusant toute nourriture, de mourir de faim; elle prétextait que c'était un régime nécessaire pour sa maladie : mais Auguste, instruit par ses médecins de son véritable motif, la menaça de la punir dans ses enfans, si elle mourait. Ne pouvant résister à cette considération, et craignant de causer la mort de ses enfans, Cléopâtre se soumit au traitement qu'on voulut lui faire subir, et consentit à vivre. Sa santé se rétablit bientôt.

Auguste fit son entrée dans Alexandrie. Il eut soin de calmer les terreurs des habitans, en causant familièrement avec le philosophe Arcus, qui était de cette ville. Les

citoyens tremblaient cependant à son approche. Quand il se plaça sur le tribunal, tous se prosternèrent devant lui, comme des coupables qui attendent leur sentence. Auguste leur ordonna de se relever, leur disant qu'il avait trois raisons de leur pardonner, son respect pour Alexandre, le fondateur de la ville; son admiration pour la beauté d'Alexandrie; et son amitié pour Arcus, leur compatriote. Deux seulement furent mis à mort, l'aîné des enfans d'Antoine, et Césarion, fils de Jules-César, que leurs tuteurs lui livrèrent. Mais ceux-ci furent bientôt après punis de leur perfidie. Il traita avec bonté les autres enfans de Cléopâtre, les laissant à la garde de ceux à qui ils étaient confiés, et leur faisant fournir ce qui convenait à leur rang. Cléopâtre se rétablit. Auguste lui rendit une visite : elle le reçut de son lit; mais, à son entrée, elle se leva et se prosterna devant lui. Les malheurs avaient répandu sur ses traits un air mélancolique. Ses cheveux étaient épars, sa voix tremblante, son teint décoloré, et les larmes avaient gonflé ses yeux. Cependant elle était belle encore. Ses graces, la douceur séduisante de ses regards, attestaient le pouvoir

la fit asseoir, se plaça à côté d'elle. Cléopâtre s'était préparée à cette entrevue; elle mit tout en usage pour adoucir le vainqueur; prières, séductions, caresses, tout fut employé pour calmer le ressentiment d'Auguste. Elle commença par vouloir se justifier; mais quand des preuves manifestes mirent son art en défaut, elle supplia Auguste, lui rappelant l'humanité de César envers les malheureux. Elle lut quelques lettres pleines de tendresse, et s'étendit sur son ancienne liaison avec le vainqueur des Gaules. «Mais à quoi me servent aujourd'hui » tous ses bienfaits! s'écria-t-elle; pourquoi » ne suis-je point morte avec lui!... Mais il » vit encore; il me semble le voir: il respire » dans vous». Auguste, à qui ces moyens n'étaient point étrangers, demeura ferme contre tous les assauts, lui répondant avec une froide indifférence qui força Cléopâtre de s'y prendre d'une autre manière. Elle intéressa son avarice, en lui présentant l'inventaire de ses trésors et de ses bijoux; ce qui donna lieu à une scène singulière, qui prouve que les anciens n'avaient point la délicatesse des modernes. Un de ses maîtres-

d'hôtel ayant fait remarquer que l'inventaire n'était point exact, et qu'elle avait caché une partie de ses effets, elle entra dans une colère furieuse, se leva de son lit, et le saisissant par les cheveux, elle le frappa au visage. Auguste sourit de sa fureur, la reconduisit à son lit, en la priant de se tranquilliser. Elle répliqua qu'elle ne pouvait souffrir qu'on l'insultât en présence de quelqu'un pour qui elle avait une haute estime. « Et en supposant que j'aie caché quelques » ornemens, suis-je blâmable de les réserver » pour Livie et Octavie, qui, je l'espère, » intercéderont pour moi auprès de vous »? Cette justification, qui montrait le desir qu'avait Cléopâtre de conserver sa vie, ne déplut point à Auguste. Il lui dit avec politesse qu'elle était libre de garder ce qu'elle avait, et qu'on lui accorderait ce qu'elle pourrait desirer. Il prit congé, et sortit, croyant lui avoir rendu le goût pour la vie, et l'avoir familiarisée avec la honte de paraître en public au triomphe qu'il méditait à son retour à Rome; mais il fut trompé dans son attente. Cléopâtre avait conservé une correspondance dans le camp d'Auguste avec Dolabella, jeune Romain d'une haute

naissance, qui, par compassion ou par d'autres motifs, s'intéressait à ses malheurs. Elle sut par lui qu'Auguste devait, sous trois jours, l'envoyer à Rome avec ses enfans, pour orner son entrée triomphante. Elle résolut à la fin de mourir. Se jetant sur la tombe d'Antoine, et pleurant sa captivité, elle jura de ne pas lui survivre. Après s'être baignée, et avoir ordonné un repas somptueux, elle se para richement, et prit part à la fête. Lorsqu'elle fut terminée, elle ordonna qu'on la laissât seule avec deux de ses femmes. Elle avait trouvé le moyen de faire porter chez elle un aspic, caché dans une corbeille de fruits. Elle écrivit à Auguste son funeste dessein, desirant d'être déposée dans la tombe d'Antoine. Au reçu de sa lettre, Auguste envoya à l'instant chez elle pour arrêter ses projets; mais il était trop tard. En entrant dans la chambre de Cléopâtre, les envoyés l'apperçurent mourante sur son lit, vêtue de ses habits royaux. Près d'elle, Iras, l'une de ses fidelles suivantes, était étendue aux pieds de sa maîtresse, et Charmion, sa compagne, soutenait le diadême sur la tête de Cléopâtre. « C'en est donc fait! s'écria l'un des

» messagers. — Oui, répliqua Charmion, » c'en est fait : une telle mort convient à une » reine, fille d'ancêtres couverts de gloire». En prononçant ces mots, elle expira avec sa maîtresse chérie.

CHAPITRE II.

Depuis le commencement du règne d'Auguste jusqu'à la mort de Domitien, le dernier des douze Césars.

LA mort d'Antoine rendit Auguste maître de l'Empire romain. Il revint à Rome en triomphe. Les fêtes et les spectacles magnifiques qu'il donna au peuple, commencèrent à faire oublier ses premières cruautés. Il résolut dès-lors d'affermir, par sa clémence, un trône dont la base était ensanglantée. Il jouissait d'une autorité sans bornes, qu'on n'avait point encore vue jusqu'alors. La fierté des Romains et ces traits caractéristiques qui les distinguaient de tous les autres peuples, n'existaient plus. La ville était peuplée d'étrangers de tous les pays; et comme il n'y avait plus de principes de patriotisme, peut-être le gouvernement monarchique était-il le meilleur pour unir entre eux tous les membres de l'Empire. Cependant on doit remarquer que, pendant ces longues contestations, et tout le temps de la durée de la guerre civile, ce fléau dévastateur, la puis-

sance de l'Etat s'accrut de jour en jour à un tel point, que tous les rois qui voulurent y mettre obstacle furent détruits.

Le premier soin d'Auguste fut de s'assurer des amis d'Antoine : pour parvenir à ce but, il publia qu'il avait brûlé, sans les lire, les lettres et les écrits de son rival, convaincu que tant que ses amis se croiraient soupçonnés, ils craindraient de lui offrir leur amitié.

Après avoir gagné le trône par la force, il résolut de gouverner par le sénat. Il savait que ce corps, quoiqu'il eût perdu de son ancienne splendeur, était encore cependant le mieux composé, et le plus capable de gouverner avec justice et sagesse. Il donna donc aux sénateurs le pouvoir principal, et s'attacha le peuple et l'armée par des dons et des actes de bienveillance. Par ces moyens, l'odieux d'une justice rigoureuse tombait sur le sénat, pendant qu'il était l'objet de l'amour du peuple. En rendant au sénat de la considération, et n'accordant rien aux gens corrompus, il voulait jouir d'un pouvoir modéré, auquel cependant personne ne pouvait mettre obstacle. Son autorité n'était absolue que pour contenir tout le monde

jouir de la plus grande puissance : mais le peuple abusé vit avec étonnement sa modération. Les Romains se croyaient libres de tout faire, excepté de se soulever ; et les sénateurs pensaient qu'ils pouvaient tout, excepté commettre une injustice. On a toujours dit que, sous ce gouvernement, les Romains jouissaient de tous les bienfaits de la liberté, en même temps qu'ils étaient exempts des maux qui l'accompagnent. Cette observation peut être vraie sous un monarque tel qu'Auguste ; mais sous ses successeurs, on pensa différemment, quand on se vit exposé à tous les châtimens que la capricieuse tyrannie pouvait infliger, ou que les révoltes rendaient nécessaires.

Ayant établi cet ordre admirable, Auguste fut en proie à des passions différentes. Il hésita pendant long-temps, ne sachant s'il conserverait l'Empire, ou s'il rendrait au peuple son ancienne liberté. Mais il suivit l'avis de Mécène, qui lui conseillait de garder le trône. Il se conduisit ensuite d'après les conseils de ce favori, à qui l'on doit attribuer la douceur, l'affabilité, l'humanité d'Auguste. Il encouragea les savans, au nombre des-

quels Virgile et Horace furent les premiers, avec qui il s'entretenait souvent, et auxquels il accorda son amitié. En revanche, ils calmèrent ses chagrins et chantèrent ses louanges dans tout l'Empire.

Après avoir ainsi donné aux Romains la paix et le bonheur, Auguste, convaincu de l'attachement général qu'on avait pour sa personne, résolut de donner au peuple l'idée de sa magnanimité. Ce n'était rien moins que d'abdiquer la couronne. A cet effet, il instruisit ses partisans dans le sénat, de ce qu'ils avaient à faire, leur adressa un discours étudié sur la difficulté de gouverner un Empire aussi étendu : « Tâche, disait-il, » que les dieux immortels pouvaient seuls » remplir ». Il parla modestement de son incapacité ; et feignant une générosité rare, il céda tout le pouvoir qu'il avait gagné par ses armes, et que le sénat avait confirmé. Il répéta l'offre de rendre cette autorité, donnant à entendre qu'il conservait encore le véritable caractère des Romains. Ce discours fit sur les sénateurs un effet différent, suivant qu'ils étaient plus ou moins dans le secret. Quelques-uns croyant à la sincérité de sa conduite, regardaient cette action

qu'alors ; d'autres soupçonnaient ses intentions, quoiqu'ils ignorassent ses motifs ; plusieurs, et c'étaient ceux qui avaient souffert pendant les mouvemens populaires, craignaient de les voir renouveler : mais le plus grand nombre, instruit par les ministres d'Auguste, l'interrompait fréquemment pendant qu'il parlait, et témoignait son indignation. Ils le conjurèrent unanimement de ne point déposer le sceptre ; et comme il persistait dans sa résolution, ils lui firent, en quelque sorte, violence. Afin que sa personne fût plus en sûreté, on doubla la paye de ses gardes. De son côté, pour paraître accorder quelque chose, il permit au sénat de gouverner quelques provinces de l'intérieur, réservant sous sa domination les plus puissantes, et celles qui demandaient pour leur défense des armées considérables. Il reprit l'autorité pour dix années seulement, laissant au peuple l'espoir de recouvrer son ancienne liberté. Il prit en même temps les précautions nécessaires pour que le pouvoir lui fût renouvelé tous les dix ans.

Ce spectacle d'une abdication feinte servit

à affermir sa puissance et à lui concilier l'amour de son peuple. On lui donna à cette An 727. époque le nom d'Auguste. (Je m'en suis servi, parce qu'il est connu sous ce nom dans l'histoire.) On ordonna de planter à sa porte un laurier. On donna le nom de palais à la maison qu'il habitait. Le titre de père de la patrie fut confirmé, et l'on déclara sa personne inviolable et sacrée. La flatterie, en un mot, s'épuisait pour trouver quelque manière nouvelle de lui plaire. Quoiqu'il méprisât les sénateurs, il souffrit leur hommage, sachant bien que les titres inspirent le respect, et que le respect consolide l'autorité.

Après qu'Auguste eut gouverné pendant dix ans, le sénat approuva par serment tout ce qu'il avait fait, et déclara qu'il était au-dessus des loix. On lui offrit, quelque temps après, de jurer soumission, non-seulement aux loix qu'il avait déjà faites, mais à celles qu'il ferait à l'avenir. Les pères établirent la coutume d'ordonner, au moment de leur mort, à leurs enfans d'aller porter au Capitole une offrande, avec une inscription qui attestait qu'ils avaient, le jour de leur mort, laissé Auguste jouissant de la santé.

où l'empereur ferait son entrée dans la ville. Dans une disette de grains, le peuple le pria d'accepter la dictature : mais il n'y voulut jamais consentir, ce titre ayant été aboli par une loi.

Cette multitude de titres et de dignités ne diminua en rien son exactitude à remplir ses devoirs. Il fit rendre plusieurs édits utiles, tendant à réprimer la corruption du sénat et la licence du peuple. Il ordonna qu'il n'y aurait plus de spectacles de gladiateurs sans un ordre du sénat, qui ne pourrait l'autoriser que deux fois dans l'année : cette loi de police était nécessaire à une époque aussi corrompue. On amenait par troupes sur le théâtre ces infortunés ; on les forçait de se battre souvent jusqu'à ce que la moitié d'eux eût tué l'autre. La coutume était encore de voir danser sur le théâtre les chevaliers et les dames du premier rang. Il leur interdit à l'avenir cet exercice, et leur défendait de le permettre à leurs enfans ou petits-enfans. Il mit à l'amende ceux qui avaient refusé de se marier, et récompensa les pères de plusieurs enfans. Il ordonna que les filles ne se marieraient point avant douze



ans. Il défendit de tuer un adultère, quand même on le prendrait sur le fait. Il établit un réglement pour faire traiter avec respect les sénateurs, voulant leur rendre en honneurs ce qu'il leur avait enlevé de leur pouvoir. Il déclara que personne ne pourrait acquérir la liberté romaine, sans avoir préalablement subi un examen sur son mérite et son caractère. Il établit sur les esclaves de nouvelles règles, auquelles il se soumit le premier. Quoiqu'il aimât passionnément les acteurs, il soumettait leurs mœurs à la censure, ne tolérant ni la débauche ni la licence. En favorisant les luttes entre les athlètes, il ne permit point aux femmes d'assister à ce spectacle, prétendant que la modestie qui convenait à leur sexe, leur défendait ce délassement, puisque les athlètes étaient nus. Pour prévenir l'intrigue et la corruption dans la distribution des charges, il exigea des candidats des sommes considérables, qu'ils perdaient quand ils avaient commis quelques fautes. On avait jusqu'alors défendu aux esclaves de témoigner contre leurs maîtres; mais il abolit cet usage, et fut le premier qui vendit ses esclaves à un autre. Ces loix, et d'autres qui tendaient à extirper

les mœurs du peuple ; et la rudesse des Romains s'adoucit.

Il contribua à policer ses compatriotes par son propre exemple : étant au-dessus d'eux, il n'avait rien à risquer en devenant affable. Familier avec tout le monde, il écoutait même les reproches avec douceur. Quoiqu'il eût le pouvoir de condamner ou d'absoudre, il n'interrompit jamais le cours des loix, et souvent on le vit plaider pour ceux auxquels il s'intéressait. L'avocat qui défendait Primus, demandant avec insolence quel sujet amenait Auguste, l'empereur répondit avec soumission, *la république*. Un de ses soldats lui ayant demandé sa protection, il lui conseilla de s'adresser à un avocat. « Ah ! » répliqua le vétéran, ce n'est point par un » avocat que je défendis votre cause à la ba- » taille d'Actium »! Enchanté de cette réponse, Auguste plaida lui-même, et gagna pour le vétéran. Un jour, le respect extrême avec lequel on lui présenta un placet, lui déplut. « Ami, s'écria-t-il, on dirait que vous appro- » chez d'un éléphant plutôt que d'un homme : » soyez plus hardi ». Assis une autre fois sur son tribunal, il était disposé à être sévère ;

Mécène qui s'en apperçut, ne pouvant percer la foule, lui jette un papier sur lequel était écrit : *lève-toi, bourreau !* Auguste lut ces mots sans mécontentement ; et se levant aussi-tôt, il pardonna à ceux qu'il allait condamner. Mais ce qui montra davantage le changement qui s'était fait dans lui, ce fut sa conduite magnanime envers Cornélius-Cinna, petit-fils de Pompée. Ce noble avait conspiré contre Auguste. Celui-ci envoya chercher les conjurés, qu'il congédia après une légère réprimande. Mais voulant mortifier Cinna par sa grandeur et sa générosité : « Je vous ai, lui dit-il, donné deux fois la » vie, comme à mon ennemi et comme à un » conspirateur ; je vous donne aujourd'hui » le consulat. Vivons désormais en amis, et » voyons qui des deux vainora l'autre ; moi, » par ma confiance, et vous, par votre » fidélité ».

Ce fut en pratiquant ces vertus qu'il régna long-temps. Il semble avoir été le premier qui ait voulu acquérir de la gloire en favorisant les arts, et qui ait gagné l'affection des soldats, sans avoir aucun talent militaire. Cependant les armées romaines furent triomphantes sous ses lieutenans. Des ambassa-

ties du monde. Les Ethiopiens sollicitèrent humblement la paix, et les Parthes une alliance; l'Inde en fit de même. La Germanie fut soumise à son empire, et le Weser reçut ses loix. Victorieux par terre et par mer, il ferma le temple de Janus, et l'univers fut en paix sous son règne.

Mais il avait des chagrins domestiques : il s'était marié à Livie, femme de Tibérius-Néron, du consentement de son mari, et lorsqu'elle était grosse de six mois. Cette femme impérieuse, sachant qu'elle était aimée, le tourmentait par ses caprices. Elle avait deux enfans, Tibère et Drusus, le plus jeune des deux, et qui naquit après le mariage d'Auguste; ce qui fit croire qu'il en était le père. Tibère, qu'il adopta dans la suite, et qui lui succéda, était un bon général, mais d'un caractère opiniâtre et soupçonneux, qui troubla la tranquillité d'Auguste. Il fut exilé pendant cinq ans à Rhodes, où il vécut d'une manière retirée, conversant avec les Grecs, et se livrant à la littérature, dont il fit ensuite un mauvais usage. Mais ce qui causa plus de chagrin à Auguste, fut la conduite de sa fille Julie, qu'il avait

eue de Scribonie, sa première femme. Julie, qu'il maria au général Agrippa, et ensuite à Tibère, ne mettait point de bornes à son libertinage. Non contente de se livrer aux plaisirs, elle était encore la première à publier son infamie et des débauches. Elle parvint à un tel point d'impudence, qu'elle donnait la nuit ses rendez-vous dans le quartier le plus fréquenté de la ville. La cour même de son père n'était point à l'abri de son effronterie. Auguste eut d'abord l'idée de la faire mourir ; mais, après quelques réflexions, il l'exila à Pandatarie, en lui défendant l'usage du vin et des liqueurs. Il défendit d'aller la voir sans sa permission, et lui donna pour société sa mère Scribonie. Quand on intercédait pour Julie, il avait coutume de répondre que le père et la fille ne pouvaient pas plus demeurer ensemble que l'eau et le feu. Ayant, en grande partie, survécu à ses contemporains, Auguste, dans sa soixante-quatrième année, pensa à s'éloigner des fatigues du gouvernement, et à établir Tibère pour son successeur. Il pria les sénateurs de ne plus le saluer au palais, et de ne point s'inquiéter si désormais il ne s'entretenait plus avec eux. Depuis cette

pire, et jouit presque de la même autorité. Auguste ne put cependant renoncer entièrement à l'administration, accoutumé qu'il était à se livrer aux plaisirs et aux affaires. Il continua sa conduite vigilante, et parut aimer le peuple jusqu'au dernier moment. Trouvant, à raison de son âge, qu'il ne lui convenait plus d'aller au sénat, il témoigna le desir d'avoir, pendant un an, vingt conseillers-privés près de sa personne. On décréta que toutes les mesures qu'il prendrait avec eux et les consuls, auraient force de loi. Il parut craindre l'approche de la mort, fit son testament, et le remit aux vestales. Il fit avec solennité le dénombrement du peuple, qui montait à quatre millions cent trente-sept mille hommes; ce qui montre que Rome égalait dans ce temps quatre des plus grandes villes des nôtres. Pendant qu'on faisait cette cérémonie pompeuse dans le Champ-de-Mars, on dit qu'un aigle, après avoir volé plusieurs fois autour de l'empereur, alla se poser dans le temple voisin, sur le buste d'Agrippa. Les augures annoncèrent que c'était le présage de la mort d'Auguste. Quelque temps après, accompagnant Tibère



dans son expédition en Illyrie, il tomba malade. A son retour, il envoya chercher Tibère et ses plus intimes amis. Quelques heures avant de mourir il demanda une glace, et fit peigner ses cheveux avec soin. S'adressant ensuite à ses amis qui environnaient son lit, il les pria de lui dire s'il avait bien joué son rôle dans la vie. Sur leur réponse affirmative, il s'écria : *Applaudissez-moi donc !* Il expira dans les bras de Livie à l'âge de soixante-sieze ans, après en avoir régné quarante-un. Il recommanda à Livie de n'oublier ni leur union, ni leur dernier adieu.

La mort de l'empereur causa, dans tout l'Empire romain, une profonde affliction. Quelques personnes supposèrent que Livie avait hâté sa fin, en voulant faire jouir son fils plus promptement du trône. Quoi qu'il en soit, elle cacha pendant quelque temps la mort d'Auguste, ayant fait garder toutes les avenues du palais, et donnant à entendre, tantôt que son mari était mieux, et tantôt qu'il avait eu une rechute. Ayant à la fin réussi à lui donner un successeur, elle publia sa mort, et l'adoption de Tibère à l'Empire. Les funérailles de l'empereur se

bère, au milieu des sénateurs, prononça l'oraison funèbre. On lut ensuite son testament, dans lequel Tibère et Livie étaient nommés ses héritiers. Auguste avait été jaloux de servir sa patrie jusqu'à son dernier soupir, et la douleur du peuple répondit aux peines qu'il s'était données. On décréta que toutes les femmes porteraient le deuil pendant une année entière. On lui bâtit des temples : on lui rendit les honneurs divins ; et Numérius-Atticus, sénateur, voulant tourner à son profit l'adulation générale, reçut une somme d'argent considérable pour avoir assuré par serment qu'il avait vu Auguste monter au ciel ; de sorte que le peuple ne douta plus qu'il ne fût au nombre des dieux.

Tels furent les honneurs rendus à Auguste, dont la puissance commença par le carnage, et finit par le bonheur des Romains. On disait à cette occasion que s'il ne fût jamais né, ou s'il eût toujours vécu, le genre humain n'aurait jamais cessé d'être heureux. Il est possible que ses collègues l'ayant excité aux cruautés qu'il commit pendant le triumvirat, il pouvait croire que ce fût

une vertu de venger la mort de César. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa sévérité était nécessaire pour rétablir la tranquillité publique; car le gouvernement monarchique n'avait de stabilité qu'en ôtant aux Romains leurs anciens principes. Il gouverna ses sujets avec les formes républicaines, et leur donna tous les avantages qui résultent de la monarchie tempérée par une prudence consommée. Il a surpassé les rois les plus célèbres; et si l'on pouvait séparer le nom d'Octave de celui d'Auguste, ce serait un des meilleurs princes dont l'histoire eût transmis le souvenir. Vers ce temps, Jésus-Christ naquit en Judée.

An de R. 762. An de J. C. 10.

Tibère était âgé de cinquante-six ans lorsqu'il monta sur le trône. Il vécut sous Auguste dans la plus profonde dissimulation, et n'avait point encore la hardiesse de se montrer tel qu'il était. La prudence, la générosité, la clémence, brillèrent au commencement de son règne; mais les succès de son neveu Germanicus, fils de son frère Drusus, firent paraître au grand jour les inclinations de Tibère et sa méchanceté. A peine était-il sur le trône, qu'il apprit que les légions

s'étaient révoltées au bruit de la mort d'Auguste; mais elles rentrèrent bientôt dans l'ordre, et leur chef Percennius fut tué. Une sédition dans la Germanie fut accompagnée de circonstances bien plus graves. Germanicus, jeune homme recommandable par ses qualités, et adopté par le dernier empereur, commandait dans ces contrées. Les légions avaient profité de son absence pour se révolter, assurant que l'Empire romain était en leur pouvoir, et que sa grandeur et sa puissance n'étaient dues qu'au succès de leurs armes. Au retour de Germanicus, les soldats résolurent de l'élire empereur. Chéri des militaires dont il était l'idole, il pouvait, sans beaucoup de difficultés, s'élever au premier rang de l'Etat; mais l'amour du devoir l'emporta sur l'ambition. Il rejeta avec indignation l'offre qu'on lui faisait, et fit tous ses efforts pour appaiser la sédition. Il y réussit, en s'exposant à beaucoup de dangers, en mettant à mort les principaux révoltés, et enfin en conduisant ses troupes contre les Germains, qu'on regardait comme les ennemis de l'Empire.

Si la loyauté de Germanicus plut à Ti-

bère, sa popularité l'affligea. Bientôt après, ses succès contre les Germains augmentèrent la haine et la jalousie de l'empereur. Germanicus vainquit l'ennemi dans plusieurs combats, et soumit à la domination romaine des contrées immenses. Mais chaque succès, chaque vertu était une nouvelle offense. Tibère employa tous les prétextes pour rappeler Germanicus. Mais l'insurrection de Clément le força de différer son projet. Il fit exécuter secrètement ce chef des révoltés.

Après s'être délivré de tous ses ennemis intérieurs, il s'occupa des moyens les plus propres à faire revenir Germanicus de l'Allemagne. Il commença par lui faire accorder le triomphe pour sa victoire sur les Germains, et lui écrivit de retourner à Rome pour jouir des honneurs que le sénat lui faisait préparer, ajoutant qu'il avait assez moissonné de lauriers dans un pays où il avait été envoyé neuf fois, et dans lequel il avait gagné autant de victoires. Il concluait par lui dire que la plus grande vengeance qu'on pouvait tirer des ennemis, était de les laisser livrés à leurs divisions intestines. Une multitude innombrable de personnes fut au-

de la ville. On le reçut moins avec respect qu'avec adoration. Ses manières agréables, et son char de triomphe dans lequel étaient ses cinq enfans et les drapeaux de l'armée de Varus, causèrent au peuple des transports de joie.

De nouveaux honneurs étaient destinés à Germanicus. Il partit de Rome pour une expédition dans l'Orient, emmenant avec lui sa femme Agrippine et ses enfans. Mais pour restreindre son pouvoir, Tibère avait envoyé Pison en Syrie pour la gouverner. Ce Pison était d'un caractère bouillant, et propre, sous tous les rapports, à exécuter la funeste commission dont il était chargé. Il devait s'opposer à Germanicus dans toutes les affaires, exciter la haine contre lui, et le tuer enfin si l'occasion s'en présentait. Il tâcha donc d'injurier Germanicus, et l'accusa de diminuer la gloire des Romains, en accordant aux Athéniens une protection particulière. Germanicus dédaigna ces injures, s'occupant bien plus de remplir sa mission, que de mettre obstacle aux secrets desseins de Pison. Celui-ci, d'accord avec son épouse Plancina, qui passe pour avoir été une femme

implacable et cruelle, continua à diffamer son ennemi. Germanicus n'opposait à cette conduite que de la douceur et de la patience; et avec cette affabilité qui lui était particulière, il répondait aux injures par des honnêtetés. Il ignorait les motifs de ses ennemis, et pensait bien moins à les combattre qu'à les éviter. Il fit un voyage en Egypte, sous prétexte de visiter les antiquités célèbres de ce pays, mais, dans le fait, pour échapper aux complots de Pison et à ceux de sa femme, plus dangereuse encore. Il tomba malade à son retour, et soit qu'il fût alarmé par des pressentimens, ou qu'il eût appris quelques preuves nouvelles de perfidie, il envoya dire à Pison qu'il rompait avec lui. Le mal faisant des progrès rapides, sa mort parut inévitable. Voyant approcher sa fin, il s'adressa aux amis qui l'environnaient, et leur dit : « Si ma mort eût été naturelle, j'au» rais quelques raisons de me plaindre du » sort qui m'arrache, à la fleur de l'âge, aux » douceurs de la vie. Mais ma douleur aug» mente en songeant que je meurs victime de » la perfidie de Pison et de Plancina; faites » connaître à l'empereur, je vous en con» jure, la manière dont je quitte la vie, et les

» tourmens que j'endure. Ceux qui m'ont » aimé, ceux même qui m'ont porté envie, » verseront quelques larmes sur moi, quand » ils sauront qu'un soldat, qui tant de fois » échappa à l'ennemi, tombe victime de la » haine d'une femme. Plaidez ma cause de- » vant le peuple : on vous entendra avec » pitié ; et quand même mes assassins n'au- » raient agi que d'après des ordres, ils n'ob- » tiendront ni croyance, ni pardon ». En prononçant ces mots, il étendit ses bras, que baignèrent de leurs larmes tous ses amis, qui jurèrent avec empressement de sacrifier leur vie pour le venger. Le prince mourant se tourna vers sa femme, et la conjura, par le souvenir de leur union, de se soumettre à la nécessité, et de ne point s'opposer au ressentiment de leurs ennemis puissans, afin d'échapper à leur haine. Au bruit de la mort de Germanicus, la douleur des Italiens fut à son comble : mais celle des habitans de Rome n'eut point de bornes. Dans le désordre universel, la mort de Pison semblait assurée. On l'accusa, ainsi que sa femme, d'avoir fait mourir, par un poison lent, Germanicus. L'empereur même, et sa mère Livie, ne furent point à l'abri du soupçon, qui

le peuple le couvrit d'injures et d'opprobres, lui adressant des reproches amers, et brisant ses statues. Il fut ensuite étranglé par le bourreau.

Sa mort ne fit qu'augmenter le goût de l'empereur pour des exécutions sanglantes. L'attachement qu'avaient pour Séjan Plancina, femme de Pison, et quelques autres personnes, fut cause de leur condamnation. Comme les exécutions partielles le fatiguaient, il ordonna que tous ceux qu'on accuserait, seraient mis à mort sans un plus ample examen. Toute la ville fut remplie de meurtres et de deuil. Carnulius s'étant tué lui-même pour éviter les tortures, Tibère dit : « Comment cet homme a-t-il pu m'é- » chapper » ? Il répondait à ceux qui le conjuraient de hâter leur supplice : « Je ne suis » point assez votre ami pour abréger vos » souffrances ».

Il vécut de cette manière, odieux au monde, à charge à lui-même, également ennemi du repos des autres et du sien. A la fin, vers la vingt-deuxième année de son règne, il sentit les approches de la mort, et perdit l'appétit. Il s'occupa du soin d'avoir

un successeur, et jeta les yeux sur Caligula, voulant peut-être que l'énormité des crimes de cet homme fît oublier les siens.

Tibère sembla cependant vouloir éloigner sa fin, et voyagea pour se distraire de ses réflexions et de ses inquiétudes. Il abandonna son île favorite, et vint sur le continent, où il se fixa enfin sur le promontoire de Misène. Ce fut là qu'il éprouva des défaillances qu'on croyait devoir lui être fatales. Caligula le croyant mort, se fit reconnaître par les soldats prétoriens, et pénétra dans l'appartement de l'empereur au milieu des applaudissemens de la multitude; il y apprit tout-à-coup que l'empereur était sur le point de se rétablir. Cette nouvelle inattendue remplit toute la cour de trouble et d'inquiétude. Tous ceux qui avaient fait éclater leur joie, reprirent leur air triste, et abandonnèrent le nouvel empereur, en feignant une tendre sollicitude pour l'ancien. Caligula semblait frappé de la foudre. Il garda un sombre silence, n'attendant que la mort au lieu de l'Empire qui avait été l'objet de ses vœux. Macron cependant, enhardi dans le crime, hâta la mort de Tibère, suivant les uns, en le faisant étouffer

entre des oreillers, et par le poison, suivant d'autres. Ainsi mourut Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et dans la vingt-troisième de son règne.

An de R. 788.
An de J. C. 37.

Ce fut dans la dix-huitième année du règne de cet empereur, que Jésus-Christ fut crucifié. C'était l'époque de l'universelle dépravation du genre humain. Pilate envoya à Tibère le détail de la passion, de la résurrection et des miracles de Jésus-Christ; et l'empereur en ayant fait un rapport au sénat, demanda que le Christ fût mis au nombre des dieux des Romains. Mais, fâché de n'avoir point fait lui-même cette proposition, ce corps refusa cette apothéose, prétendant que, d'après une ancienne loi, toutes les affaires concernant la religion étaient du ressort du sénat. On fut même au point de bannir tous les chrétiens de la ville; mais Tibère, par un autre édit, menaça de mettre à mort tous ceux qui les accuseraient: de cette manière, ils vécurent tranquilles sous son règne.

Caligula cacha ses crimes au commencement de son règne; mais sa clémence et sa modération s'évanouirent en moins de huit mois, et des passions féroces, une

avarice sans exemple, une cruauté capricieuse, prirent bientôt leur place : on vit de nouveaux actes d'orgueil, d'impiété et de libertinage.

Son orgueil parut d'abord en prenant le titre de gouverneur, qu'on n'avait coutume de n'accorder qu'aux rois. Il aurait pareillement ceint son front du diadême, si on ne lui eût fait entendre qu'il était au-dessus de tous les rois du monde. Quelque temps après, ambitieux d'honneurs divins, il se donna le nom des divinités qu'il croyait convenir le plus à son caractère. Il fit abattre les têtes des statues de Jupiter et des autres dieux, sur lesquelles il fit mettre la sienne. Il s'assit souvent entre Castor et Pollux, et ordonna que ceux qui viendraient dans leur temple, l'adoreraient seul. Aussi extravagant qu'imbécille, il fut d'une telle inconstance, qu'il changeait de divinité comme d'habit; tantôt il était Mars ou Jupiter, et tantôt Diane ou Vénus. Il se fit élever des temples où l'on plaça sa statue d'or, qu'on revêtait chaque jour des mêmes habits que portait Caligula, et devant laquelle se prosternait une foule de lâches adorateurs. Ses prêtres étaient nombreux : on lui offrait en

de plus exquis; et la dignité de pontife était recherchée par les plus opulens de la ville. Il fit jouir des mêmes honneurs sa femme et son cheval; et pour comble enfin d'absurdité, il devint son propre pontife. Il n'était pas moins ridicule, en prenant les manières d'un dieu. Souvent il sortait à la clarté de la lune, à qui il faisait la cour comme à une amante. Il se servit de plusieurs moyens pour imiter le tonnerre, et défiait souvent Jupiter, en s'écriant: « Sois » mon vainqueur, où je te vaincrai toi- » même (1) ». Il avait avec la statue de ce dieu des entretiens secrets; et paraissant irrité de ses réponses, il le menaçait de l'emballer pour la Grèce. Quelquefois il semblait adouci, et, content de Jupiter, il consentait à demeurer avec lui en bonne intelligence.

De tous ces vices, la prodigalité est la plus remarquable, et peut, en quelque sorte, avoir fait naître tous les autres. Les débauches des premiers empereurs étaient simples en comparaison des siennes. Il inventa

(1) Vers d'Homère.

de nouveaux bains, dans lesquels les parfums les plus précieux étaient prodigués avec profusion. Ses dépenses pour la table étaient excessives, et l'on rapporte qu'on faisait fondre des perles dans les sauces. Quelquefois il fit servir à ses hôtes des plats remplis d'or.

Sa conduite envers son cheval peut donner une idée de son extravagance. Il lui fit construire une auge de marbre et un râtelier d'ivoire; et quand cet animal, qu'il appelait *Incitatus*, devait sortir, il plaçait à sa porte, la nuit précédente, des sentinelles chargées d'éloigner ce qui pouvait interrompre son sommeil. Il lui donna un palais meublé, dans lequel il y avait des cuisines pour traiter décemment ceux qui viendraient le visiter. Caligula invita souvent *Incitatus* à sa table, lui présentant de l'avoine dorée et du vin dans une coupe d'or. Souvent il jurait *par le salut de son cheval;* et l'on rapporte que, s'il avait vécu plus long-temps, il aurait fait donner le consulat à Incitatus.

Son impiété n'était que subordonnée à ses cruautés. Il fit massacrer plusieurs sénateurs, et les cita ensuite à comparaître devant lui, comme s'ils s'étaient eux-mêmes

citoyens inutiles, il fit déchirer par des bêtes féroces des hommes âgés et infirmes. Il avait coutume de nourrir ces animaux de ceux qu'il condamnait, et tous les dix jours il en envoyait un grand nombre pour être dévorés. Il appelait cela *mettre ses comptes en règle*. L'un de ces infortunés criant qu'il était innocent, Caligula lui fit couper la langue, et le rejeta ensuite dans l'amphithéâtre. Un de ses délices était de faire mourir *les condamnés* dans des tortures lentes, afin, disait-il, qu'*ils se sentissent eux-mêmes mourir*. Il assistait toujours à ces exécutions; il dirigeait le supplice, et le suspendait pour augmenter sa durée. Il se louait, dans ces occasions, de la fermeté de son caractère et de son inflexible sévérité. Un jour que les citoyens lui offraient de l'encens, il desira que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour la lui abattre d'un seul coup.

Tant de cruautés aussi insupportables que capricieuses, occasionnèrent contre lui plusieurs conspirations secrètes : l'exécution en fut différée, sur le bruit qu'il projetait une expédition contre les Germains et les Bretons. Il fit lever des troupes nombreuses;



et l'on croyait généralement, d'après sa jactance, qu'il voulait tout conquérir. Sa marche indiquait l'inégalité de son caractère ; tantôt elle était si rapide, que les cohortes étaient forcées de laisser leurs étendards derrière elles ; et tantôt elle était si lente, qu'elle ressemblait plutôt à une marche triomphale qu'à une expédition militaire. Alors il se faisait porter par huit soldats, et donnait des ordres pour qu'on arrosât les rues qui se trouvaient sur son passage, afin d'être garanti de la poussière. Cependant tous ces grands préparatifs n'aboutirent à rien. Au lieu de conquérir la Bretagne, il donna un asyle à un des princes exilés de ce pays. Il annonça cette nouvelle au sénat, comme une prise de possession de l'île entière. Au lieu de s'emparer de la Germanie, il conduisit seulement ses troupes sur les bords de la mer, en Batavie. Là, disposant toutes ses machines de guerre, et rangeant son armée en bataille, il monta sur un vaisseau, et longeant le rivage, il ordonna aux trompettes de donner le signal de l'engagement. Ses soldats, qui avaient reçu des instructions, ramassèrent dans leurs casques les coquillages qui étaient

An de R. 793.
An de J. C. 41.

sur les bords de la mer, comme des dépouilles de l'Océan, dignes d'orner le palais et la capitale. Cette intrépide expédition terminée, il rappela ses troupes comme après une victoire, les harangua avec majesté, et loua leurs hauts faits. Il leur distribua ensuite de l'argent, les renvoya en leur recommandant de se livrer à la joie, et en les félicitant sur leurs trésors. Afin que cet exploit brillant passât à la postérité, il fit construire sur le rivage une tour élevée, pour en transmettre la mémoire.

Cassius-Chéréas, tribun des bandes prétoriennes, délivra enfin le monde de ce tyran. Outre les motifs qui lui étaient communs avec tous les autres, il avait reçu de Caligula des injures répétées. L'empereur saisissait toutes les occasions de le tourner en ridicule, l'accusant de lâcheté uniquement, parce qu'il avait une voix de femme. Quand Chéréas allait demander le mot d'ordre à l'empereur, celui-ci lui disait toujours *Vénus*, *Adonis*, ou tout autre qui pouvait faire allusion à la mollesse ou à la lâcheté.

Chéréas confia son projet à quelques sénateurs et à des chevaliers qu'il savait avoir reçu des injures de Caligula. Pendant qu'ils

délibéraient sur la manière la plus sûre et la plus prompte de se défaire du tyran, un incident inattendu donna une nouvelle force à la conspiration. Pompédius, sénateur distingué, étant accusé devant l'empereur pour avoir parlé de lui avec mépris, le délateur cita, pour confirmer l'accusation, une actrice nommée Quintilia. Cette femme avait un courage rare, même parmi les hommes. Elle nia le fait avec obstination, et mise à la torture, elle endura les plus cruels tourmens avec une constance inébranlable. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est qu'elle était instruite de la conspiration, et quoique Chéréas fût désigné pour présider à son supplice, elle ne révéla rien; au contraire, au moment où ses tourmens allaient commencer, elle marcha sur le pied d'un des conspirateurs, l'assurant qu'elle savait le complot, et qu'elle n'en divulguerait rien; elle souffrit jusqu'à ce que tous ses membres fussent disloqués; et, présentée à l'empereur dans cet état déplorable, elle en reçut une récompense en dédommagement.

Chéréas ne put supporter plus long-temps l'indignation qu'il éprouvait, en étant ainsi l'instrument de la cruauté du tyran. Après

plusieurs conférences avec les conjurés, on résolut enfin d'attaquer Caligula pendant les jeux palatins, qui duraient quatre jours, et de le frapper au moment où ses gardes ne pourraient le défendre. Les trois premiers jours s'écoulèrent : Chéréas commençait à craindre qu'en différant d'exécuter le complot, on ne le divulguât. Il redoutait qu'un autre, plus hardi que lui, n'eût l'honneur de tuer le tyran. Il en remit donc l'exécution au jour suivant, au moment où Caligula traverserait les galeries pour se rendre aux bains, près du palais.

Le dernier jour des jeux fut plus pompeux : Caligula semblait plus gai et plus affable que de coutume. Il se plaisait à voir le peuple se disputer les fruits et d'autres objets qu'il leur jetait, et ne se doutait point du complot qu'on avait formé contre lui. Le bruit de la conspiration commençait à se répandre, et, s'il eût eu des amis, ils n'auraient pas manqué de la lui découvrir. Un sénateur demandant à quelqu'un de sa connaissance, s'il y avait quelque nouvelle, celui-ci lui ayant répondu que non : « Vous saurez, lui » dit-il, qu'on représente aujourd'hui la mort » d'un tyran ». L'autre le comprit, mais le

pria d'être prudent. Les conjurés attendirent plusieurs heures dans l'inquiétude, et Caligula semblait oublier de prendre aucun rafraîchissement. Chéréas était furieux de ce délai inattendu, et si on ne l'avait pas contenu, il aurait exécuté son projet au milieu de tout le peuple. Pendant qu'il hésitait, Asprénas, l'un des conjurés, persuada à Caligula d'aller aux bains, et de prendre quelques légers rafraîchissemens, afin qu'il pût jouir plus à son aise des autres divertissemens. L'empereur se levant, les conjurés éloignèrent la foule avec précaution, et l'entourèrent, sous prétexte d'une plus grande assiduité. Comme il entrait dans une petite galerie voûtée, qui conduisait aux bains, Chéréas le frappa avec son poignard, et le terrassa, en s'écriant : « Tyran ! pense à » ceci ». Les autres conspirateurs se pressent sur Caligula, et pendant qu'il se débattait, en criant qu'il n'était pas mort, ils l'achevèrent, et lui firent trente blessures.

Ainsi mourut Caligula, dans la 29e année de son âge, après avoir régné à peine quatre ans. Il serait inutile d'ajouter à son caractère d'autres traits, que ces paroles de Sénèque : « La » nature sembla l'avoir produit pour mon-

» tirer à la fois le vice extrême soutenu par
» l'autorité la plus absolue ».

La mort de Caligula produisit le plus grand
An de R. 794. An de J.C. 41. trouble. Les conjurés, qui ne songeaient qu'à détruire un tyran, et non à lui donner un successeur, avaient cherché leur salut dans la fuite. Quelques soldats errans par hasard aux environs du palais, découvrirent Claude, oncle de Caligula, qui, d'un endroit secret, où il s'était caché, observait furtivement ce qui se passait. Ils résolurent de faire un empereur de ce personnage, qu'on avait jusqu'alors méprisé pour sa stupidité : en conséquence ils le rapportèrent au camp sur leurs épaules, et le proclamèrent empereur, au moment où il n'attendait que la mort.

Claude avait cinquante ans. Les maladies compliquées de son enfance, avaient en quelque sorte aliéné les facultés de son esprit, et altéré celles de son corps. Dans toutes les circonstances de sa vie, il parut incapable de se conduire lui-même.

Cependant au commencement de son règne, comme sous tous les empereurs méchans, on conçut les espérances les plus

flatteuses. Le premier acte de son gouvernement, fut une amnistie générale et la révocation des édits cruels de Caligula. Il parut plus modeste que son prédécesseur dans les égards et les honneurs dûs à son rang. Il défendit, sous des peines sévères, qu'on se sacrifiât pour lui, comme on le faisait pour Caligula. Assidu à écouter les réclamations, attentif à les examiner, il administra la justice avec beaucoup de douceur. Sa vigilance s'étendait également et sur l'intérieur de l'Etat et sur les provinces. Il rendit à Hérode-Agrippa la Judée, que Caligula avait enlevée à son oncle, Hérode Antipas, celui qui avait fait décapiter Jean-Baptiste, et qui fut exilé par l'ordre de Claude.

Il ne voulut jamais donner au peuple de nouvelles conquêtes. Les Bretons qui, depuis près d'un siècle, étaient tranquilles possesseurs de leur île, envoyèrent demander la médiation de Rome, pour étouffer leurs querelles intérieures. Celui qui voulait soumettre sa patrie à l'empire romain, était un certain Béricus, qui persuada à l'empereur de faire une descente dans l'île, exagérant les avantages qui résulteraient de sa conquête. Pour suivre cet avis, on envoya le

paratifs pour cette grande expédition. Ses soldats parurent d'abord indécis de s'embarquer, déclarant qu'ils ne voulaient point aller faire la guerre au-delà des limites du monde : et ils jugeaient que la Bretagne était dans cette position. Cependant on leur persuada de partir, et les Bretons, commandés par leur roi Cynobellin, furent battus plusieurs fois.

An de J.C. 43. De R. 796.

Ces succès donnèrent à Claude l'envie d'aller lui-même en Bretagne, sous prétexte que les naturels du pays étoient toujours mutins, et n'avaient point relâché les déserteurs romains qui s'étaient réfugiés parmi eux. Cependant son expédition semblait plutôt avoir pour base le desir de paraître, que celui de combattre. Le temps qu'il demeura en Bretagne, et qui ne dura que seize jours, fut plutôt employé à recevoir des hommages qu'à étendre ses conquêtes. A son retour on fit, à Rome, de grandes réjouissances. Le sénat lui accorda une entrée pompeuse. On lui éleva des arcs de triomphes, et l'on établit des jeux annuels pour perpétuer le souvenir de ses victoires. La

guerre fut en même temps vigoureusement poursuivie par Plaute et son lieutenant Vespasien, qui, au rapport de Suétone, livra trente batailles, et fit, d'une grande partie de l'île une province romaine. Cependant la guerre recommença de nouveau sous le gouvernement d'Ostorius, successeur de Plaute. Soit que les Bretons le méprisassent, parce qu'il manquait d'expérience, ou qu'ils espérassent obtenir des avantages sur un nouveau chef, ils prirent les armes, refusant de reconnaître le pouvoir romain. Les Icéniens, qui habitaient Suffolk, Norfolk et Cambridge; les Canges demeurant dans les comtés de Wilt et de Somerset, et les Brigantes dans celui d'York, firent une puissante résistance; mais ils furent enfin vaincus. Les Silures, qui habitaient les provinces méridionales furent, sous leur roi Caractacus, les ennemis les plus redoutables que les généraux romains eussent jamais rencontrés. Non-seulement ce courageux barbare fit une défense opiniâtre; mais il sembla prétendre plus d'une fois à l'honneur d'avoir rendu la victoire douteuse. Il transporta, avec beaucoup de prudence, le théâtre de la guerre dans les parties les plus

ans, il tint les Romains dans des alarmes continuelles.

A l'approche d'Ostorius, Caractacus se voyant forcé d'en venir à un engagement décisif, harangua ses concitoyens avec un sang froid courageux : il leur dit, que de cette bataille dépendait leur liberté ou leur esclavage ; qu'ils devaient se rappeler la bravoure de leurs ancêtres, dont la valeur les avoit exemptés de taxes et de tributs ; et que l'époque de montrer qu'ils n'avaient point dégénéré, était arrivée. Mais un courage sans discipline ne pouvait rien contre les légions romaines. Après un combat opiniâtre, les Bretons furent mis en déroute. On prit la femme et la fille de Caractacus, qui fut lui-même indignement livré aux vainqueurs par Cartismandua, reine des Brigantes, chez laquelle il s'était réfugié. A son arrivée à Rome, rien n'égala la curiosité du peuple, qui voulut voir un homme qui avait, pendant si long-temps, bravé l'autorité romaine. Caractacus ne donna aucune marque d'avilissement. Quand on lui fit parcourir les rues de la ville, il s'écria, en voyant la splendeur qui brillait autour



de lui : « Comment est-il possible qu'un
» peuple qui possède autant de richesses,
» ait pu envier l'humble cabane de Caracta-
» cus » ! Lorsqu'on le conduisit devant l'empereur, les autres prisonniers imploraient sa pitié avec bassesse : Caractacus parut devant le tribunal avec intrépidité, et quoiqu'il fût disposé à accepter le pardon, il ne voulut point le demander. « Si je n'a-
» vais fait aucune résistance, disait-il, on
» n'aurait parlé ni de ma fortune, ni de
» votre gloire; vous n'auriez point été vic-
» torieux, et je serais oublié. — Maintenant,
» si vous épargnez mes jours, j'attesterai à
» jamais votre clémence ». Claude lui pardonna généreusement, et Ostorius eut les honneurs du triomphe.

Dans le commencement de son règne, Claude fit espérer le bonheur : mais bientôt son intérêt pour le bien public diminua, et il abandonna à ses favoris le soin de gouverner. Faible dès sa jeunesse, ce prince, parvenu au trône, ne pouvait guère agir que d'après les avis des autres. Une des personnes dont il suivait le plus les conseils, était sa femme Messaline, dont le nom a été donné depuis à toutes les femmes de

commettre des cruautés, qu'il ne considérait que comme une sévérité utile. Les débauches de cette femme devenaient chaque jour plus notoires, et surpassaient même tout ce qu'on avait connu jusqu'alors. Elle reçut enfin, avec son complice Caius-Silius, la mort, que tous deux avaient méritée.

Claude épousa en secondes noces Agrippine, fille de son frère Germanicus; femme ambitieuse et cruelle, dont le seul but était de faire succéder au trône, Néron qu'elle avait eu d'un premier mariage. Elle traita Claude avec tant de hauteur, qu'il lui échappa de dire un jour qu'il était pris de vin, que son destin était d'être tourmenté par ses femmes et de devenir leur bourreau. Cette expression se grava profondément dans l'esprit d'Agrippine, et elle fit tout ce qu'elle put pour prévenir le coup. Elle résolut d'exécuter aussi-tôt le projet qu'elle avait médité depuis long-temps : c'était de l'empoisonner. Elle hésita quelque temps sur la dose qu'elle lui présenterait, craignant que si elle était trop forte, on ne découvrît sa perfidie, et qu'elle ne manquât son but, si elle était trop faible. A la fin elle

se détermina pour un poison, dont l'effet était sûr pour aliéner l'esprit, sans priver tout-à-coup de la vie. Le poison fut donné dans un plat de champignons, mets pour lequel Claude avait un goût singulier. Après en avoir mangé, il s'endormit insensiblement. Cet effet ne causa aucune alarme, parce qu'il avait coutume de manger jusqu'à ce que ses facultés fussent abruties : on l'emportait souvent même de la table au lit. Sa constitution sembla lutter contre l'effet du poison; mais Agrippine résolue de s'assurer de lui, ordonna à un médecin scélérat, et de ses amis, de lui faire avaler une plume empoisonnée, sous prétexte de le faire vomir : elle hâta, de cette manière, la fin de Claude.

An de R. 807. An de J.C. 54.

Quoique Néron n'eût que dix-sept ans, il commença son règne par l'approbation générale. Il parut juste, humain, libéral. Quand on lui apporta à signer la condamnation d'un criminel : « Plût à Dieu, s'écria-t-il avec compassion, que je n'eusse jamais appris à » écrire » !

Mais sa méchanceté crut avec l'âge. Le supplice de sa mère Agrippine fut le premier

ordonna qu'on la mît à mort dans son palais. On prétend qu'il dit en considérant son corps, qu'il n'avait jamais cru que sa mère fût aussi belle.

Après avoir franchi les bornes de la vertu, Néron lâcha la bride à ses inclinations basses et cruelles. Il y avait dans son caractère un contraste bizarre. Tout en se livrant à des cruautés qui font frémir d'horreur, il s'abandonnait avec passion aux arts d'agrémens qui adoucissent le cœur. Dès sa tendre enfance, il avait cultivé la musique, et n'était point étranger à la poésie. Il aimait à conduire un char, et il se montra souvent en public de cette manière.

Heureux les hommes de son siècle, s'il se fut borné à ces occupations, et si, content d'être méprisable, il n'eut point voulu se faire craindre! Ses cruautés surpassèrent toutes ses autres extravagances. Il semblait également attentif à se procurer des plaisirs comme à commettre des crimes contre nature. Une grande partie de Rome fut, sous son règne, consumée par le feu; et les historiens lui attribuent cet événement désas-



treux. On dit qu'il se tint sur le haut d'une tour élevée pendant l'incendie, jouissant de ce spectacle, et chantant sur sa harpe, comme un acteur, les vers sur la destruction de Troie. On ne permit point de porter du secours pour éteindre les flammes ; et plusieurs personnes mirent le feu à leurs propres maisons, prétendant qu'elles avaient des ordres pour agir ainsi. Quoi qu'il en soit, Néron usa de tous les moyens pour jeter l'odieux d'une action aussi détestable sur les chrétiens, dont le nombre, dans ce temps, augmentait à Rome. Rien de plus cruel que les persécutions qu'on leur suscita d'après cette fausse accusation. Quelques-uns furent revêtus de peaux de bêtes fauves, et dévorés par les dogues ; d'autres furent crucifiés ; plusieurs furent brûlés vifs. « Quand la » journée était trop courte pour leurs sup» plices, dit Tacite, les flammes dans les» quelles on les faisait périr, dissipaient les » ténèbres de la nuit ». Néron, vêtu en cocher, jouissait dans ses jardins de la vue de leurs tourmens ; tantôt il en faisait pour le peuple un spectacle, auquel succédait celui des jeux du cirque. Dans cette persécution, saint Paul fut décapité, et saint Pierre fut

plice comme plus flétrissant que celui du maître de cet apôtre.

Une conspiration formée contre Néron par Pison, homme puissant et probe, fut découverte, et donna lieu à des soupçons dont les personnes des meilleures familles romaines furent victimes. Les plus remarquables furent Sénèque le philosophe, et son neveu Lucain le poète. Soit que Néron eût des preuves, soit que Sénèque lui fût odieux par ses vertus, il lui envoya un tribun l'informer qu'il était soupçonné d'être l'un des complices. Celui-ci trouva le philosophe à table avec sa femme Pauline. Il lui déclara ce dont il s'agissait. Sans s'émouvoir, Sénèque répondit que son bien-être ne dépendait de personne; qu'il n'avait jamais flatté les erreurs de Néron, et qu'il ne commencerait pas. Cette réponse étant transmise à Néron, il demanda si Sénèque craignait de mourir; le tribun lui répliqua qu'il ne paraissait pas avoir la moindre crainte. « Retourne donc vers lui, cria l'em-
» pereur, et ordonne-lui, de ma part, de
» mourir ». Il envoya un centurion déclarer le bon plaisir et la volonté du prince. Sé-

nèque inébranlable ne perdit point sa
meté. Il tâcha de consoler sa femme, l'e
tant à vivre toujours dans la pratique
vertu. Mais elle semblait décidée à n
lui survivre, et le pressa tant de cons
à ce qu'elle mourût avec lui, que Sén
qui avait toujours regardé la mort co
un bienfait, consentit à sa demande. On
ouvrit les veines du bras au même ins
Comme Sénèque était vieux, et affaibl
l'austérité de sa vie, le sang coulait
lenteur, il se fit ouvrir les veines des cu
et des jambes. Quoique son tourment
long, il ne diminua ni son courage ni
éloquence. Il dicta à deux secrétaire
discours, qu'on lut après sa mort avec
dité, mais qui n'est point parvenu jus
nous. Son agonie étant longue et pénib
demanda du poison à son médecin;
l'effet manqua dans un corps entière
épuisé. On le mit dans un bain chaud
prolongea ses souffrances. A la fin, o
posa sur un fourneau dont la vapeur
touffa. Sa femme Paulina étant évan
par la perte de son sang, ses dom
ques l'arrêtèrent, en lui bandant les b
et de cette manière, elle survécut quel

dant le reste de sa vie, ni sa tendresse, ni ses vertus.

La mort de Lucain fut aussi remarquable. Ayant perdu une grande quantité de sang, s'appercevant que ses mains et ses cuisses étaient insensibles et mortes, pendant que les autres parties de son corps étaient encore pleines de vigueur, il se rappela la description qu'il avait faite, dans son poëme de la Pharsale, d'une personne qui était dans une circonstance pareille. Il expira en répétant ces beaux vers :

.............Nec, sicut vulnere sanguis
Emicuit lentus : ruptis cadit undique venis
.....................Pars ultima trunci
Tradidit in letum vacuos vitalibus artus:
At tumidus quâ pulmo jacet, quâ viscera fervent,
Hæserunt ibi fata diu : luctataque multum
Hac cum parte, viri vix omnia membra tulerunt.

Le sang à ce grand coup dont la Parque s'effraie,
Ne sort pas lentement comme celui d'une plaie.
....
De ce tronc déchiré la plus basse partie
Exhale en un moment sa vigueur et sa vie ;
Mais celle où les esprits ont un brasier plus fort,
Se dispute long-temps aux assauts de la mort.
Après que de son sang elle est presque épuisée,
Son ame tient encore à sa chaîne brisée,
Se refuse à la Parque ; et par de vains combats,
Fait vivre sa douleur et languir son trépas.

Trad. de Brébeuf, liv. III.



La mort de C. Pétrone est trop remarquable pour être passée sous silence. Cet homme, que quelques historiens croyent être l'auteur d'une pièce intitulée : *Satyre de Pétrone*; vivait par principe en épicurien. Dans une cour comme celle de Néron, il était estimé pour ses raffinemens dans les plaisirs, et devint dans cet art le guide de l'empereur. Accusé d'être complice de Pison, il fut renfermé. Pétrone, pour qui l'incertitude était un supplice, résolut de se donner la mort, en faisant ouvrir et fermer ses veines de temps en temps avec la plus grande gaîté et le plus grand calme. Il s'entretint avec ses amis, non sur des maximes de philosophie ou sur des sujets graves, mais sur tous les plaisirs de sa vie. Il écoutait attentivement pendant qu'on lui récitait des poésies légères, et ne donna aucun signe d'une personne mourante. Quelque temps après lui, Numicius-Thermus, Barea-Soranus et Pétus-Thrasea, furent mis à mort. Le valeureux Corbulon, qui avait remporté tant de victoires à Néron, les suivit de près. L'impératrice Poppéa ne put même échapper : Néron la frappa dans sa grossesse. Elle

An de R. 819.
An de J. C. 66.

genre humain fut las de supporter son persécuteur, et le monde entier sembla se lever, comme d'un commun accord, pour débarrasser la terre de ce monstre.

Sergius-Galba, alors gouverneur d'Espagne, se faisait remarquer par sa sagesse en temps de paix, et son courage dans la guerre; mais comme tous les talens sont dangereux sous des princes corrompus, Sergius paraissait avoir voulu, pendant quelques années, mener dans l'inaction une vie obscure et tranquille. Desirant délivrer sa patrie du monstre qui la gouvernait, il accepta cependant l'invitation que lui fit Vindex, de marcher sur Rome avec une armée. Du moment où il se déclara contre Néron, le tyran regarda sa chute comme certaine. Il reçut cette nouvelle étant à souper. Frappé de terreur, il renversa la table avec son pied, et brisa deux vases de cristal d'un prix considérable : il s'évanouit, déchira ensuite ses vêtemens, se frappa la tête, criant *qu'il était perdu !* Il implorait le secours de Locusta, fameuse dans l'art d'empoisonner; mais la révolte devint générale, et Néron errait de maison en maison, sans en trouver une

seule dont la porte lui fût ouverte. Etant réduit au désespoir, il pria un de ses gladiateurs favoris de lui donner la mort : on n'obéit point à sa demande. « Hélas ! s'écria- » t-il, n'ai-je donc ni ami ni ennemi » ! Courant comme un insensé, il semblait vouloir se précipiter dans le Tibre; mais son courage l'abandonnant, il s'arrêta tout-à-coup, comme s'il eut voulu recouvrer sa raison. Il chercha un endroit retiré où il pût reprendre de la bravoure, et affronter la mort. Dans cet état critique, Phaon, l'un de ses affranchis, lui offrit sa maison de campagne, éloignée d'environ quatre milles, où il pouvait se tenir caché pendant quelque temps. Néron accepta cette offre; et se couvrant la figure d'un mouchoir, il monta à cheval, accompagné de quatre de ses domestiques, parmi lesquels était Sporus, fameux par ses crimes. Quoique son voyage fût court, il rencontra quelques aventures. La première terreur qu'il éprouva, fut causée par un tremblement de terre. On le distinguait à la lueur des éclairs. Il n'entendait autour de lui que des bruits confus et les cris des soldats, qui le vouaient à des milliers d'imprécations. Il rencontra quelqu'un qui lui

manda si on savait dans la ville quelque nouvelle sur l'empereur. Son cheval s'étant effarouché à la vue d'un cadavre étendu sur la route, Néron, au mouvement qu'il fit, laissa tomber son mouchoir. Un soldat l'appelant par son nom, il abandonne son cheval, s'écarte de la grande route, entre dans un bosquet planté derrière la maison de Phaon, dans laquelle il s'introduit à travers les ronces et les épines dont le terrein était couvert. Pendant cet intervalle, le sénat voyant que la garde prétorienne avait pris le parti de Galba, le déclara empereur, et condamna Néron à mourir suivant la rigueur des loix anciennes. Néron apprenant cette circonstance, demanda ce que signifiait la *rigueur des loix anciennes*. On lui répondit que, dans ce cas, le criminel était dépouillé, sa tête fixée sur un poteau, et que, dans cette posture, il était frappé de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Il fut si épouvanté de ce supplice, qu'il saisit deux poignards qu'il avait sur lui; mais après en avoir examiné la pointe, il les remit dans leur fourreau, prétendant que le moment fatal n'était pas encore arrivé. Il pria Sporus de commencer

les prières qu'on faisait aux funérailles : il conjura un de ceux qui l'accompagnaient de consentir à mourir avant lui, afin de lui donner du courage par son exemple ; et se reprochant ensuite sa lâcheté, il s'écria : « Cela convient-il à Néron ? cette timidité » est-elle bien placée ? Non, non ! Soyons » courageux ». Il n'avait aucun moment à perdre : les soldats qui le poursuivaient, approchaient de la maison. Entendant le bruit de leurs chevaux, il se mit sous la gorge un poignard, et, par le secours de son secrétaire Epaphrodite, il se fit une blessure mortelle. Il n'était pas encore mort, qu'un centurion entrant dans sa chambre, prétendit qu'il venait à son secours, et voulut arrêter le sang ; mais Néron le regardant avec une contenance ferme : « Il est mainte- » nant trop tard ! Est-ce là votre fidélité » ? En prononçant ces mots, il expira en jetant des regards effrayans ; et même après sa mort ses traits annonçaient encore un tyran coupable et lâche. Il régna treize ans sept mois et vingt-huit jours, et mourut dans la trente-deuxième année de son âge. An de R. 821. De J. C. 68.

Galba avait soixante-douze ans quand il

fut déclaré empereur; il était en Espagne avec ses légions. Il vit bientôt que l'élévation au trône n'était qu'un surcroît d'inquiétudes. Il parut avoir trois objets en vue, dompter l'insolence des soldats, punir les vices qui étaient parvenus dans le dernier règne à un degré monstrueux, et remplir le trésor public, épuisé par les prodigalités de ses prédécesseurs. Cependant, comme il se laissait dominer par ses favoris, il se montrait tantôt frugal et sévère, et tantôt insouciant et prodigue, condamnant sans les entendre quelques personnages de distinction, et pardonnant ensuite aux coupables. Cette conduite alluma des séditions et occasionna des révoltes.

Galba vit avec peine qu'on lui portait moins de respect, parce qu'il était âgé, et sans enfans. Il résolut donc d'adopter quelqu'un dont les vertus méritassent cet avancement, et qui garantît du danger sa vieillesse. Ses favoris voulurent lui donner un héritier de leur choix; ce qui occasionna une querelle entr'eux. Othon plaidait avec chaleur pour lui-même, parlant des grands services qu'il avait rendus à l'empereur, puisqu'il était le seul homme de marque qui fût

venu à son secours et se fût déclaré contre Néron. Cependant Galba ne desirant consulter que le bien public, rejeta sa demande, et, à un jour marqué, il ordonna à Pison-Lucinianus de l'accompagner. Les historiens nous représentent ce Pison comme méritant l'honneur qu'on lui faisait. Prenant ce jeune homme par la main, Galba l'adopta pour son successeur, et lui donna les leçons les plus sages sur la conduite qu'il avait à tenir. Pison était digne de cette distinction. Il montra constamment tant de modestie, de fermeté et d'égalité d'esprit, qu'il parut plutôt capable de se démettre de son autorité, qu'ambitieux de l'obtenir. Mais l'armée et le sénat ne montrèrent pas le même désintéressement. Accoutumés depuis long-temps à l'intrigue et à la corruption, ils ne pouvaient supporter un empereur qui ne pouvait satisfaire leur avarice. On reçut avec froideur l'adoption de Pison ; car ses vertus ne le rendaient point recommandable aux yeux d'une nation dépravée.

Après avoir été, pendant long-temps, l'un des favoris de Galba, avec l'espoir de lui succéder au trône, Othon se voyant trompé dans son attente, résolut d'obtenir

par force un Empire qu'il n'avait pu avoir par adoption. Les dettes que lui avaient fait contracter ses débauches, l'excitaient à prendre ce parti. Ayant gagné les soldats, il quitte furtivement l'empereur, occupé d'un sacrifice ; il rassemble les troupes, et leur parle des cruautés et de l'avarice de Galba. Voyant que l'armée recevait avec des cris de joie ses invectives, il jeta le masque, et déclara que son intention était de le détrôner. Disposés à la révolte, les soldats secondent ses vues ; et prenant Othon sur leurs épaules, ils le déclarèrent empereur. Afin même de frapper de crainte tous les citoyens, ils le transportent dans le camp, ayant tous leurs épées nues.

Bientôt après, Galba fut abandonné de ses partisans : les soldats s'élancent vers lui, renversant la foule qui remplissait le Forum. En les voyant approcher, Galba parut réprendre son premier courage ; et présentant sa tête, il ordonna aux assassins de le frapper, si c'était pour le bien du peuple. On lui obéit aussi-tôt. Le soldat, qui abattit sa tête, la porta au bout d'une lance, et l'offrit aux yeux d'Othon, qui la fit jeter avec mépris hors du camp. Son corps fut exposé

dans les rues jusqu'à ce qu'il fût enseveli par un des esclaves de Galba. La courte durée de ce règne (sept mois) fut aussi illustre par les vertus de l'empereur, que fameuse par les vices de ses favoris, qui partagèrent sa chute.

Le nouvel empereur commença son règne par un trait de clémence, en pardonnant à Marius-Celsus, un des favoris de Galba : non content de cette indulgence, Othon l'avança aux premières dignités, en l'assurant que la *fidélité devait toujours être récompensée.*

Vers ce temps, les légions de la Germanie, gagnées par les prodigalités et les promesses de leur général Vitellius, le proclamèrent empereur ; et, méprisant le sénat, ils déclarèrent qu'ils avaient autant de droits que les cohortes romaines à donner un trône.

Othon partit promptement de Rome pour livrer bataille à Vitellius. L'armée de ce dernier, composée de soixante mille hommes, était commandée par ses généraux Valens et Cecina, Vitellius étant resté dans les Gaules pour rassembler le reste de ses troupes. On était si impatient des deux côtés d'en venir aux mains, qu'il y eut, dans l'espace de trois jours, trois combats considé-

rables. Dans tous, Othon et les Romains eurent l'avantage : mais leurs succès n'eurent qu'une durée passagère ; car Valens et Cecina, qui avaient agi isolément, joignirent leurs forces ; et après avoir approvisionné leur armée, ils résolurent d'engager une affaire générale. Les troupes d'Othon furent vaincues à Bédriac, et Othon lui-même se tua ensuite, après un règne de trois mois et cinq jours.

Vitellius fut déclaré empereur par le sénat : il reçut les égards et les marques de distinction qu'on avait coutume de prodiguer alors au plus fort.

An de R. 822.
De J. C. 69.

A son arrivée à Rome, il entra dans la ville, non en roi qui venait rendre justice, mais en vainqueur, qui regardait la ville comme sa conquête.

Vitellius s'abandonna à tous les genres de débauches et de profusions. La gourmandise était son vice principal, et il avait coutume de vomir après un repas, afin d'être en étatde jouir de nouveau des plaisirs de la table. Ses jeux, dont il faisait, à la vérité, rarement les frais, étaient d'une dépense excessive. Il s'invitait souvent lui-même à

la table de ses sujets, et allait déjeûner chez l'un, dîner chez l'autre, souper chez un troisième. Ses cruautés inouies et ses vices, le rendirent à charge à lui-même, et odieux à tous les autres. Comme il était insupportable aux habitans de Rome, les légions de l'Orient résolurent à l'unanimité d'élire Vespasien empereur.

Pendant qu'on faisait ces préparatifs contre lui, Vitellius, quoiqu'enseveli dans la débauche et la crapule, résolut de défendre l'Empire. Il ordonna à ses deux principaux commandans, Valens et Cecina, de se tenir prêts à résister aux révoltés. La première armée qui entra dans l'Italie, était commandée par Antoine, qui rencontra Cecina près de Crémone. On attendait le combat, mais on entra en négociation, et Cecina, ayant cédé aux séductions, changea de parti, et se déclara pour Vespasien. Son armée s'en repentit bientôt; et après avoir emprisonné Cecina, elle attaqua Antoine, quoiqu'elle n'eût point de chef. Le combat dura toute la nuit; le lendemain matin, les deux armées recommencèrent de nouveau, après avoir pris quelque nourriture. Comme les soldats d'Antoine saluaient

suivant leur coutume, le soleil levant, ceux de Vitellius, croyant qu'ils avaient reçu des secours, prirent la fuite. Trente mille périrent.

Vitellius proposa à Vespasien de lui remettre l'Empire, à condition qu'on lui donnerait, avec la vie, un revenu honnête. Pour donner du poids à cette demande, il sortit en deuil de son palais, au milieu de ses domestiques, qui versaient des larmes. Il offrit ensuite au consul Cecilius, le glaive de la justice. Sur son refus, ce vil empereur se prépara à déposer, dans le temple de la Concorde, les marques impériales; mais étant interrompu par quelques personnes, qui criaient qu'il était lui-même la Concorde, il résolut, d'après un si faible encouragement, de maintenir son pouvoir, et de se mettre sur la défensive.

Pendant cette incertitude, Sabinus, qui avait conseillé à Vitellius de résigner son pouvoir, voyant son état désespéré, voulut, par un coup hardi, favoriser Vespasien. En conséquence, il s'empara du Capitole. Mais il s'était trop hâté, car les soldats de Vitellius l'attaquèrent avec acharnement, et l'emportant par le nombre, ils réduisirent

en cendres ce bel édifice. Pendant cet épouvantable incendie, Vitellius se réjouissait dans le palais de Tibère, et voyait, d'un œil satisfait, les horreurs d'un assaut. Sabinus fut pris et exécuté par l'ordre de l'empereur. Le jeune Domitien, son neveu, qui monta sur le trône dans la suite, échappa, déguisé en prêtre. On passa au fil de l'épée tous ceux qui n'avaient point péri dans les flammes.

Antoine, général de Vespasien, étant arrivé devant les murs de la ville, les troupes de Vitellius résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. On attaqua avec fureur; et les assiégés, tombant sur leurs ennemis, dans une sortie, se défendirent avec une égale obstination. Le combat dura un jour entier; les assiégeans entrèrent dans la ville, et massacrèrent, dans les rues, les habitans qui entreprirent en vain de se défendre.

On trouva Vitellius caché dans un coin obscur, d'où il fut tiré par des soldats victorieux. Voulant encore prolonger de quelques heures sa misérable vie, il demanda à être mis en prison jusqu'à l'arrivée de Vespasien à Rome, prétendant avoir des secrets importans à lui communiquer. Mais

nerei
une c
rent
geant
leur
pa h
son
traî
sold
Tib

V

A
822.
D
69.
mé
Al
gu
po
Ti
à
et
h
u
u
a
r



ma les mœurs des Romains, et, par son exemple, leur en inspira de meilleures.

Titus poussa la guerre contre les juifs avec vigueur. Ce peuple, aveugle et obstiné, voulait résister au pouvoir des Romains. Il espérait vainement dans la protection du ciel, qu'il avait irrité par ses impiétés. Les propres historiens des juifs nous les représentent comme arrivés au dernier degré de dépravation. La famine, des tremblemens de terre et des prodiges, présageaient l'approche de leur destruction. Il ne leur suffisait pas que le ciel et la terre conjurassent contre eux; ils étaient encore divisés, et partagés en deux partis, qui se pillaient mutuellement avec impunité, tout en se glorifiant du zèle qu'ils avaient pour la religion de leurs pères.

A la tête d'un de ces partis, était un homme turbulent, nommé Jean. Ce fanatique s'attribuant le pouvoir suprême, remplissait de trouble et de désordre Jérusalem et les villes environnantes. Bientôt une autre faction parut, commandée par Simon, qui, après avoir rassemblé tous les voleurs et les assassins réfugiés dans les montagnes voisines, attaqua plusieurs villes, et réduisit

l'armée sous son pouvoir. Jérusalem fut ensuite le théâtre où ces deux démagogues exercèrent leur mutuelle fureur. Jean était maître du temple, et Simon de la ville. Tous deux également furieux l'un contre l'autre, soutenaient leurs prétentions par le meurtre et la destruction. Cette ville, célèbre par la paix et l'union de ses habitans, devint le théâtre du trouble et de l'anarchie.

Dans cet état déplorable, Titus commença ses opérations à environ six stades de Jérusalem, au milieu des fêtes de Pâques, et pendant que la place était remplie d'une multitude de personnes qui étaient venues de toutes parts pour célébrer cette grande solennité. L'approche des Romains réconcilia, pour un moment, les deux partis. On résolut unanimement de s'opposer à l'ennemi commun, et d'ajourner les querelles domestiques à un temps plus favorable. Leur première sortie fut faite avec tant de courage et de fureur, que le trouble se mit parmi les assiégeans, qui furent obligés d'abandonner leur camp, et de fuir vers les montagnes. Cependant ils se rallièrent immédiatement après, et les juifs furent forcés

de rentrer dans leur ville. Titus se signala par sa valeur et sa bonne conduite.

Un triple rang de murailles fortifiait Jérusalem de tous les côtés, excepté dans les endroits où elle était défendue par des fossés profonds. Titus commença par renverser le mur extérieur : il y parvint après beaucoup de dangers et de fatigues. Il usa de clémence envers les juifs, leur offrant plusieurs fois le pardon. Cinq jours après le commencement du siége, Titus détruisit le second rempart; et quoique repoussé d'abord par les assiégés, il regagna le terrein qu'il avait perdu, et se prépara à renverser le troisième mur, qui était leur dernière défense. D'abord il leur envoya Joseph, de leur propre nation, pour les exhorter à se rendre. On ne répondit à son éloquence que par des railleries et des reproches. Titus poursuivit le siége avec plus de vigueur encore, et fit construire plusieurs batteries, qui furent aussi-tôt détruites par l'ennemi. A la fin, on résolut de ceindre la ville d'un retranchement, et d'empêcher ainsi les habitans de recevoir aucun secours extérieur. Cette mesure, quoique exécutée avec promptitude, ne parut point intimider les juifs.

ce peuple désespéré voulait continuer de se défendre. Titus coupa les bois jusqu'à une distance considérable de la ville : il en fit construire des batteries nouvelles, avec lesquelles il abattit enfin le dernier mur, et dans cinq jours entra de force dans la citadelle. Les juifs s'abusaient toujours, dans l'attente absurde des secours du ciel, qui leur étaient promis par leurs faux prophètes. Le combat se livrait autour du mur intérieur du temple, et les assiégés se battaient en désespérés du haut du toit. Titus voulait sauver ce beau monument ; mais un soldat ayant jeté un tison dans les bâtimens voisins, le feu se communiqua au temple ; et, malgré les plus grands efforts qu'on fit des deux côtés, l'édifice fut entièrement consumé. La vue du temple en ruine ralentit l'ardeur des juifs. Ils commencèrent à croire que Dieu les avait abandonnés, et les montagnes voisines retentirent de leurs cris. Ceux qui expiraient, levaient au ciel leurs yeux mourans pour déplorer la perte de leur temple, auquel ils étaient attachés plus qu'à la vie même. Les plus déterminés tâchèrent de

défendre la partie haute de la ville, qui était la plus forte : mais Titus, avec ses machines, s'en rendit bientôt maître. On prit Jean et Simon, qui s'étaient cachés sous des voûtes ; le premier fut condamné à une prison perpétuelle : on réserva l'autre pour orner le triomphe du vainqueur. On passa au fil de l'épée la plus grande partie de la populace : la ville fut, six mois après le siége, entièrement rasée. Ainsi s'accomplit cette prophétie de notre Sauveur : *Il n'y restera pas pierre sur pierre.* On fait monter à un million le nombre de ceux qui périrent dans ce siége. An de R. 823. De J. C. 70.

A la prise de Jérusalem, les soldats voulurent couronner Titus; mais il refusa modestement, prétendant qu'il n'était qu'un instrument de la vengeance céleste qui éclatait contre les juifs. A Rome, toutes les bouches répétaient les louanges du vainqueur, qui ne s'était pas seulement montré bon général, mais encore courageux combattant. Il revint en triomphe auprès de Vespasien son père, et reçut tous les honneurs qu'il est possible à l'homme de rendre à son semblable. On emporta tout ce qui avait quelque valeur. Dans les riches dépouilles, on

le temple : mais les livres saints n'étaient pas les moins remarquables. C'était la première fois que Rome vit le père et le fils jouir ensemble des honneurs du triomphe. On éleva un arc de triomphe, sur lequel on grava toutes les victoires de Titus sur les juifs : il subsiste encore aujourd'hui presque en entier.

Les historiens accordent à peu d'empereurs autant de bonnes qualités qu'à Vespasien. Cependant ses actes nombreux de magnificence et de générosité n'ont pu le garantir de l'accusation d'être avide et avare. Il descendit pour les impôts dans des détails déshonorans. Il en établit un sur les urines ! Lorsque Titus fit quelques représentations sur cette taxe, l'empereur prenant une pièce de monnoie, lui demanda si l'odeur l'incommodait.

Après un règne de dix ans, pendant lequel il fut aimé de ses sujets, dont il mérita l'affection, Vespasien éprouva dans la Campanie quelque indisposition, qu'il prétendit devoir lui être funeste. Voyant approcher sa fin, il s'exhortait lui-même. Au moment d'expirer, il s'écria : *Un empereur devrait*

mourir debout. Là-dessus, il se lève, et meurt entre les bras de ceux qui le soutenaient. An de R. 832. De J. C. 79.

Titus fut reçu avec joie comme empereur: il régna en pratiquant toutes les vertus qui honorent le souverain et l'homme. Pendant la vie de son père, on l'avait accusé d'être cruel, prodigue et débauché: mais, en montant sur le trône, il renonça à ses premiers vices, et devint un exemple de modération et d'humanité. Le premier pas qu'il fit pour gagner l'affection de ses sujets, fut de modérer ses passions et de mettre un frein à ses penchans. Il avait long-temps aimé Bérénice, sœur d'Agrippa, roi de Judée, femme d'une grande beauté, et recherchée dans sa parure; mais, sachant que son amour pour elle déplaisait au peuple romain, il s'en rendit maître, la renvoya au loin, malgré leur passion mutuelle et l'art qu'elle employa pour lui faire changer de résolution. Il congédia ceux qui avaient été les ministres de ses plaisirs, quoiqu'il se fût donné beaucoup de peines pour les choisir. Sa douceur, sa générosité et sa justice le firent aimer de tous les hommes de bien, et lui valurent le titre de *délices du genre*

fièrent.

Titus prit un soin particulier de punir tous les délateurs, les faux témoins, les gens turbulens; fléaux nés de la licenee des premiers règnes, dont les crimes appelaient la vengeance publique. Chaque jour il en fit exécuter quelques-uns: il en condamna plusieurs à être fouettés dans les rues, traînés sur le théâtre, et bannis ensuite dans les parties inhabitées de l'Empire, ou vendus comme esclaves. Son affabilité et sa promptitude à faire le bien, ont été louées même par des écrivains du christianisme. Son principe était de ne jamais renvoyer mécontent de lui, celui qui avait quelque chose à lui demander. Un soir qu'il se rappelait n'avoir fait aucune bonne action pendant le jour, il s'écria: *J'ai perdu une journée!* Mot trop remarquable pour être oublié.

Sous ce règne, une éruption du Vésuve renversa plusieurs villes, et jeta ses cendres à plus de cent milles de distance. Dans cet événement mémorable, Pline le naturaliste perdit la vie. Poussé par une funeste curiosité, il voulut observer l'éruption, et fut suffoqué par les flammes.

Ce désastre et d'autres pareils, furent, en quelque sorte, contre-balancés par les succès d'Agricola. Ce grand général ayant été envoyé en Bretagne vers la fin du règne de Vespasien, se montra également propre à étouffer une sédition et à policer ceux qui s'étaient soumis au pouvoir des Romains. Les *Ordovices*, ou habitans des contrées du nord, furent les premiers conquis. Il fit une descente dans l'île d'Anglesey, qui se rendit à discrétion. Devenu ainsi maître de tout le pays, il rétablit, par tous les moyens, la discipline dans son armée, et civilisa ceux qu'il avait vaincus. Il les engagea, par ses conseils et son exemple, à construire des temples, des théâtres et d'autres beaux monumens. Il fit instruire les enfans des nobles dans les arts libéraux et dans la langue latine, et les exhorta à adopter la manière de vivre et le costume des Romains. C'est ainsi que, par degrés, ce peuple barbare imita le luxe de ses conquérans, et finit même par les surpasser dans les raffinemens des plaisirs sensuels. A la nouvelle de ces succès en Bretagne, Titus fut salué empereur pour la quinzième fois; mais il ne survécut pas long-temps à cet honneur, ayant été, peu après, saisi

que distance de Rome. Il expira bientôt, non sans laisser le soupçon que sa mort était l'ouvrage de son frère Domitien, qui, depuis long-temps, desirait de gouverner. Il mourut à quarante-un ans, après avoir régné deux ans, deux mois et vingt jours.

Le commencement du règne de Domitien plut au peuple. Cet empereur parut d'abord clément, libéral et juste; mais il montra bientôt les vices de son caractère. Au lieu de cultiver la littérature, à l'exemple de son père et de son frère, il négligea l'étude, et se livra à des occupations moins honorables. Il était si habile à tirer de l'arc, à quoi il s'amusait, que souvent il plaçait un esclave à une grande distance, et lui faisait tendre la main pour lui servir de but; et Domitien tirait avec une telle justesse, que la flèche passait entre les doigts. Il institua trois sortes d'exercices, qui devaient avoir lieu tous les cinq ans, la musique, l'équitation et la lutte; mais il bannit de Rome en même temps tous les philosophes et les mathématiciens. Aucun empereur, avant lui, n'avait fait autant de frais pour procurer des spectacles au peuple:

An de R. 834. De J. C. 81.

il y présidait lui-même, revêtu d'une robe de poupre et d'une couronne, accompagné des prêtres de Jupiter. La frivolité de ses occupations, lorsqu'il était seul, contrastait avec ces spectacles pompeux. Il employait son temps à tuer les mouches dans son cabinet. On demanda un jour à quelqu'un de sa cour s'il y avait quelqu'un avec l'empereur; il répondit ironiquement: « Non; il n'y a » pas même une mouche». Ses vices crurent avec son autorité. Son ingratitude envers Agricola, fut le premier trait de sa méchanceté. Domitien desirait particulièrement d'obtenir une réputation militaire, et il était conséquemment jaloux de celle des autres. Il avait été pendant quelque temps dans les Gaules, sous prétexte de marcher contre les Cattes, peuple d'Allemagne; et sans avoir jamais vu l'ennemi, il voulut avoir les honneurs du triomphe. Pour l'obtenir, il acheta une troupe d'esclaves, qu'il fit habiller en Germains; et à la tête de ce cortége ridicule, il entra dans la ville au milieu des acclamations apparentes de ses sujets, qui cachaient leur mépris.

Les succès d'Agricola, en Bretagne, inspirèrent à Domitien une violente jalousie.

remportés : il vainquit les Calédoniens, battit Galgacus, chef Breton, qui commandait trente mille hommes. Envoyant ensuite une flotte pour veiller sur les côtes infestées de brigands, il découvrit le premier que la Grande-Bretagne était une île. Il subjugua les Orcades, qu'il découvrit pareillement, et réduisit ainsi toute l'île, dont il fit une province romaine. Domitien, au bruit de ces nouvelles, affecta de la joie; mais il éprouva une peine réelle. Il crut que la réputation d'Agricola était une censure de son inactivité, et au lieu d'être son émule, il résolut de lui ôter le mérite de ses services. Il lui donna des marques extérieures d'approbation, lui fit élever des statues, des arcs de triomphe; mais il lui ôta en même temps de son gouvernement, sous prétexte de lui donner celui de Syrie. Agricola remit sa province à Salluste-Lucullus; mais il trouva qu'on avait disposé de la Syrie. A son retour à Rome, où il vint la nuit et sans suite, il reçut de l'empereur un froid accueil. Comme il mourut quelque temps après dans sa retraite, on supposa que Domitien avait hâté sa mort.



Ce cruel empereur trouva bientôt qu'il lui manquait un chef aussi expérimenté pour opposer aux irruptions des Barbares qui environnaient l'Empire. Les Sarmates d'Europe, réunis à ceux de l'Asie, firent une terrible invasion sur son territoire, détruisirent entièrement une légion romaine, et tuèrent un des généraux romains. Les Daces, sous la conduite de Dacébale leur roi, vainquirent aussi les Romains dans plusieurs affaires. A la fin, les Barbares furent repoussés en partie par les troupes, et en partie à force d'argent. Ce dernier moyen ne fit que les engager à revenir de nouveau pour recueillir de plus grands avantages. Mais de quelque manière que l'ennemi eût évacué l'Empire, Domitien ne voulut point perdre les honneurs d'un triomphe. Il revint en pompe à Rome, et non content d'avoir ainsi triomphé deux fois sans une seule victoire, il résolut de prendre le surnom de Germanicus, en mémoire de ses conquêtes sur un peuple avec lequel il n'avait jamais eu de querelles.

Ses prétentions orgueilleuses croissaient en proportion des ridicules qu'il se donnait. Il défendit d'employer, dans les statues

l'or ou de l'argent. Il s'attribua les honneurs divins. Sa cruauté égalait son orgueil. Sous les plus légers prétextes, il fit mettre à mort les plus illustres sénateurs. Ælius-Lama fut condamné et exécuté pour une plaisanterie qui n'était ni nouvelle ni piquante. Coccéanus fut égorgé, uniquement pour avoir célébré la naissance d'Othon. Pomposanius éprouva le même sort, parce qu'un astrologue lui avait prédit qu'il serait empereur. Salluste-Lucullus, son lieutenant en Bretagne, fut puni de mort pour avoir donné son nom à une espèce de lance qu'il avait inventée. Junius-Rusticus mourut pour avoir publié un livre, dans lequel il louait Thraséa et Priscus, deux philosophes qui s'étaient opposés à l'élection de Vespasien.

Lucius-Antoine, gouverneur de la haute Germanie, sachant combien l'empereur était détesté, résolut de lui enlever la couronne. En conséquence, il prit les marques de la dignité impériale. Comme il commandait une armée formidable, ses succès furent long-temps douteux; mais un débordement du Rhin ayant partagé son armée, il fut surpris par Normandus, général de l'empereur,

qui le battit, et mit ses troupes en fuite. On rapporte que la nouvelle de cette victoire fut portée à Rome, par des moyens surnaturels, le même jour où on livra le combat. Ce succès éphémère accrut la barbarie de Domitien. Il inventa de nouvelles tortures pour découvrir les complices de son ennemi. Il faisait couper les mains, ou bien employait des moyens plus cruels. Il joignait l'hypocrisie au crime, et ne prononçait jamais un arrêt sans un préambule plein d'humanité et de compassion. La veille du jour où il fit crucifier le contrôleur de son palais, il lui prodigua des marques d'amitié, et lui fit servir un plat de sa table. Il fit monter dans sa litière Arrétinus-Clémens, le jour où il le condamna à mort. Le sénat et la noblesse étaient l'objet principal de sa haine. Il menaça souvent ces deux corps de les supprimer. Une fois il fit investir de ses troupes le sénat, qui fut effrayé de cette violence. Dans d'autres circonstances, il s'amusait de sa terreur. Ayant invité les sénateurs à un banquet public, il les reçut en cérémonie à la porte de son palais, et les conduisit dans une salle spacieuse tendue de noir et éclairée de quelques lampes, dont la lueur ne servait qu'à

ne voyait que des bières, sur lesquelles étaient écrits les noms des sénateurs, et d'autres objets de terreur, tels que des instrumens de mort. Pendant que les spectateurs voyaient tous ces préparatifs en silence, et saisis de crainte, plusieurs satellites, qui s'étaient noirci le corps, entrèrent tenant d'une main une épée nue, et une torche allumée dans l'autre. Ils se mirent à danser autour de la salle. Après quelques instans, quand les conviés n'attendaient que la mort, connaissant la cruauté capricieuse de Domitien, on ouvrit les portes, et l'on annonça que l'empereur permettait aux sénateurs de se retirer.

Les monstrueuses débauches de l'empereur et son avarice, rendirent ses cruautés encore plus odieuses. Souvent, après avoir présidé à une exécution, il se retirait avec les plus viles prostituées, et se mettait dans le bain avec elles. La fin du règne de ce tyran fut plus insupportable qu'aucun des règnes précédens. Néron n'assistait point aux supplices qu'il avait commandés; mais, sous Domitien, le supplice des infortunés était de voir et d'être vus. Il fallait considérer la

insensible par ses débordemens continuels, dirigeant les tortures, et se plaisant à ajouter quelque douleur nouvelle aux tourmens
An de R. 847. qu'enduraient les condamnés. La
De J. C. 94. deuxième persécution contre les chrétiens arriva sous son règne.

Mais les cruautés de ce monstre devaient avoir un terme. Parmi ceux qu'il avait tout-à-la-fois caressés et soupçonnés, était sa femme Domitia, mariée en premières noces à Ælius-Lama. Le tyran avait coutume d'inscrire sur des tablettes, qu'il gardait soigneusement sur lui, les noms de ceux qu'il voulait faire périr. Par un heureux hasard, Domitia y jeta un coup-d'œil, et fut frappée d'y trouver son nom. Elle montra la liste fatale à Norbanus et à Pétronius, préfets des bandes prétoriennes, qui se virent aussi du nombre des condamnés, ainsi que Stéphanus ou Etienne, contrôleur du palais. Ce dernier entra avec joie dans le projet des autres. Ils fixèrent au 18 septembre l'exécution de leur grande entreprise. Au moment où Domitien se préparait à entrer dans le bain, Pétronius vint lui dire que Stéphanus avait à lui parler sur une affaire

ayant son bras en écharpe. Il paraissait ainsi depuis quelques jours, afin de cacher avec plus de sûreté un poignard, parce qu'il était défendu d'approcher l'empereur avec des armes. Il commença par l'instruire d'une prétendue conspiration, et lui montra un papier sur lequel étaient inscrits les noms des conjurés. Pendant que Domitien lisait avidement cet écrit, Stéphanus tira son poignard, et le frappa dans l'aine. La blessure n'étant pas mortelle, le tyran se saisit de l'assassin, le terrasse et appelle du secours; mais le gladiateur Parthénius, avec ses affranchis et deux officiers subalternes, entrant dans ce moment, s'élancent sur l'empereur, et l'achèvent en lui faisant sept blessures.

Les écrivains rapportent d'Apollonius de Tyane, qui était alors à Éphèse, un fait incroyable. Ce personnage, appelé magicien par les uns, philosophe par les autres, mais qui n'était probablement qu'un imposteur, lisait dans les promenades publiques de Tyane, au moment même où Domitien fut tué. Il s'arrêta tout-à-coup, et s'écria:

« Courage, Stéphanus » ! S'adressant ensuite aux assistans, après un instant de silence : « Réjouissez-vous, mes amis, leur dit-il, le » tyran meurt aujourd'hui ! — aujourd'hui » vous dis-je. — Au moment où je gardais » le silence, il était puni de ses crimes ; il » meurt » ! On dit que des prodiges présagèrent sa mort. Ce monstre ne méritait ni prédictions, ni effets surnaturels. La vérité est que la crédulité dominait encore alors, et qu'on croyait aux prodiges. Le peuple retombait dans sa première barbarie. L'imposture croît naturellement dans le sol de l'ignorance.

CHAPITRE III.

Les cinq Empereurs Romains célèbres par leur bonté.

LORSQUE la nouvelle de la mort de Domitien fut publique, le sénat flétrit sa mémoire. On ordonna d'abattre ses statues, de détruire toutes ses inscriptions, d'effacer son nom du livre de la Renommée; on défendit de lui faire des funérailles. Le peuple, qui ne se mêlait presque plus des affaires du gouvernement, vit sa mort avec indifférence. Les soldats, qu'il avait comblés de faveurs, enrichis de présens, furent les seuls qui le regrettèrent comme un bienfaiteur.

Le sénat se hâta de donner un successeur à Domitien avant que l'armée saisît l'occasion de le faire: et le jour même de la mort du tyran, Coccéius-Nerva fut élu empereur. Il était d'une ancienne et illustre famille espagnole, et avait 55 ans lorsqu'il monta sur le trône. Ses vertus, sa douceur, son respect pour les loix le

An de R. 849.
De J. C. 96.

faisaient remarquer à Rome : et il dut son élévation à sa conduite irréprochable.

Accoutumé depuis long-temps à la tyrannie, le peuple vit, avec une joie excessive, le règne de Nerva, et décora sa faiblesse du nom de bienveillance. En montant sur le trône, cet empereur jura solennellement de ne faire mourir aucun sénateur romain, quand même il en aurait des motifs légitimes. Il observa si religieusement ce serment, qu'il n'agit pas sévèrement contre deux sénateurs qui conspirèrent contre lui. Il les envoya chercher, leur dit qu'il connaissait leur dessein, et les mena ensuite avec lui au théâtre public. Là il leur présenta à chacun un poignard, les priant de le frapper, et les assurant qu'il ne se mettrait point en garde contre leurs coups. Il estimait si peu l'argent, que lorsqu'un de ses sujets, qui avait trouvé un trésor, lui demanda ce qu'il en fallait faire, il répondit qu'il pouvait en disposer à son gré; mais le Romain ayant observé à l'empereur que le trésor était trop considérable pour un particulier, Nerva admirant sa probité, lui fit la même réponse.

Tant de douceur et de générosité ne l'empêchèrent pas d'avoir des ennemis. Vigilius-

seulement le pardon, mais il le fit consul. Calpurnius Crassus et quelques autres, conjurèrent contre lui; Nerva se contenta de bannir les coupables, malgré le sénat qui voulait leur infliger des punitions plus sévères. Mais la plus dangereuse insurrection vint des bandes prétoriennes qui, sous les ordres de Casperius Elianus, voulurent venger la mort du dernier empereur, que ses fréquentes libéralités leur avaient rendu cher. Nerva, que sa bienveillance envers les gens de bien faisait détester de ceux qui ne l'étaient pas, employa tous les moyens pour arrêter cette insurrection : il se présenta aux soldats séditieux, leur découvrant sa poitrine, il les pria de le frapper pour lui éviter un crime. Sans écouter ses remontrances, les soldats se saisirent de Pétronius et de Parthenius, qu'ils firent mourir d'une manière ignominieuse. Non content de cette action, ils forcèrent l'empereur d'approuver leur sédition, et de faire un discours au peuple, dans lequel il les remerciait de leur fidélité.

Une contrariété aussi désagréable à l'empereur eut cependant des résultats heureux

par l'adoption de Trajan, désigné pour son successeur. S'appercevant que dans les séditions fréquentes de ce temps, il avait besoin d'un second, il mit de côté tous ses parens, et choisit pour lui succéder Trajan, qui gouvernait dans la haute Germanie. Trois mois après s'étant emporté contre Régulus, sénateur, sa colère fut si violente qu'il en eut la fièvre, et mourut après avoir régné un an quatre mois et neuf jours.

Ce fut le premier étranger qui régna à Rome. Il est également célèbre par sa douceur et sa générosité, ainsi que par sa sagesse, mais avec moins de raison. La plus grande preuve qu'il en donna, fut dans le choix de son successeur.

Trajan se prépara à partir de la Germanie où il gouvernait, pour retourner à Rome. Il lut cette lettre qu'il reçut de Plutarque, qui avait eu l'honneur d'être son maître.

An de R. 851.
De J. C. 98.

« Puisque ce sont vos mérites et non vos » intrigues qui vous ont élevé à l'Empire, » permettez-moi de féliciter vos vertus et » mon bonheur. Je serai heureux si votre » règne répond au mérite que je vous ai » connu. Mais si l'autorité vous rend mé-

» chant, vous aurez les dangers en partage,
» et moi l'ignominie de votre conduite. Le
» maître sera responsable des crimes de
» l'élève. Ceux de Néron sont autant de
» taches à la réputation de Sénèque : Socrate
» et Quintilien ont été blâmés pour la con-
» duite de leurs élèves. Si vous continuez
» d'être ce que vous avez été, je serai le
» plus honoré des hommes. Réglez vos pas-
» sions, et que la vertu soit le but de toutes
» vos actions. Si vous suivez ces conseils,
» je me glorifierai de vous les avoir donnés :
» si vous les négligez, cette lettre témoi-
» gnera en ma faveur, et attestera que le
» mal que vous aurez fait ne doit point être
» attribué à Plutarque ». Cette lettre prouve
avec quelle dignité ce grand philosophe
écrivait au meilleur des princes.

L'application de Trajan aux affaires, sa modération envers ses ennemis, sa modestie au milieu de sa gloire, ses libéralités envers ceux qui en étaient dignes, et sa frugalité, lui attirèrent les louanges de ses contemporains ; et la postérité admire encore ses vertus.

La première guerre dans laquelle il fut engagé, fut contre les Daces, qui avaient,

pendant le règne de Domitien, commis nombre de ravages. Il leva une armée puissante, et entra en diligence dans ces contrées barbares où il trouva de grands obstacles. Décébale, roi des Daces, l'arrêta dans sa marche. Cependant, obligé d'en venir à une affaire générale, et ne pouvant plus long-temps prolonger la guerre, ce monarque fut vaincu. On fit un grand carnage de ses troupes. Les soldats Romains manquant de linge pour bander leurs blessures, Trajan, pour y suppléer, déchira ses robes. Cette victoire força l'ennemi à demander la paix, qu'il obtint à des conditions désavantageuses. Le roi des Daces vint dans le camp des Romains, et se reconnut vassal de l'Empire.

A son retour à Rome, où on lui rendit les honneurs du triomphe, Trajan apprit avec surprise que les Daces avaient renouvelé les hostilités. On déclara de nouveau Décébale ennemi du nom Romain, et Trajan s'empara de ses possessions. Afin d'être en état de faire, quand il le voudrait, une invasion dans le territoire de l'ennemi, il entreprit un ouvrage étonnant pour ce temps, ce fut de construire un pont sur le Danube. Ce travail excita l'admiration. Ce pont, de vingt-deux

arches, était sur un fleuve large, profond et rapide. Les ruines qui existent encore, font voir aux architectes de notre temps, combien les anciens leur étaient supérieurs par la grandeur et la hardiesse de leurs projets. Quand cet ouvrage fut achevé, Trajan continua la guerre avec vigueur, partageant avec les moindres soldats les fatigues de la campagne, et les encourageant par son exemple. Quoique le pays fût vaste et inculte et les habitans braves, il subjugua tout le royaume des Daces, et en fit une province Romaine. Décébale fit quelques tentatives pour s'échapper, mais étant environné d'ennemis, il périt bientôt. Ces succès semblaient donner à l'Empire un degré de splendeur qu'il n'avait point encore eu. Des ambassadeurs vinrent du fond de l'Inde féliciter Trajan de ses succès, et lui demander son amitié. Il fit son entrée triomphante à Rome; et les fêtes qu'occasionnèrent ses victoires, durèrent cent vingt jours.

Ayant ainsi donné la paix et le bonheur aux Romains, il fut aimé, honoré, et presqu'adoré de ses sujets. Il décora la ville d'édifices publics, en bannit les gens oisifs et les mauvais sujets, s'entretint fa-

milièrement avec les hommes de mérite, et craignit si peu ses ennemis, qu'il crut n'en point avoir.

Il eût été heureux, pour la mémoire de ce prince, qu'il eût traité tous ses sujets avec la même bienveillance : mais, vers la neuvième année de son règne, on fit naître dans son esprit des soupçons contre les chrétiens. Un grand nombre fut mis à mort, soit dans des émeutes populaires, soit par les jugemens des tribunaux. Cependant la persécution cessa bientôt : dès que l'empereur connut la simplicité des chrétiens, leurs mœurs innocentes et douces, il mit un terme à leurs souffrances.

An de R. 860.
De J. C. 107.

Sous ce règne les juifs excitèrent, dans toutes les parties de l'Empire, une terrible insurrection. Ce peuple malheureux, toujours aveugle, attendant sans cesse sa délivrance, profita de l'expédition de Trajan en Orient, pour massacrer tous les Grecs et les Romains qui tombèrent en leur pouvoir. Cette révolte commença à Cyrène, province romaine de l'Afrique; d'où elle se communiqua jusqu'en Égypte, et presque dans l'île de Chypre. Ils dépeuplèrent ces

chair de leurs ennemis, les livraient aux bêtes fauves, les faisaient tuer entr'eux, et étudiaient de nouveaux moyens de les mettre à mort. Ces cruautés cependant n'eurent qu'une durée passagère : les gouverneurs des provinces s'opposant à leur rage forcenée, usèrent de réprésailles, et firent subir à ces monstres les supplices dûs à leurs forfaits. Un juif qui aurait mis le pied dans l'île de Chypre eût commis un crime capital.

Pendant ces guerres sanglantes, Trajan obtenait de nouveaux succès dans l'Orient. Il porta les armes des Romains dans des pays où l'on n'avait point encore pénétré. Mais voulant, selon sa coutume, revenir à Rome, il se trouva trop faible pour exécuter son projet. Il se fit transporter à Séleucie, où il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans la soixante-troisième année

An de R. 870. De J. C. 117.

de son âge, après un règne de dix-neuf ans six mois et quinze jours.

Adrien, neveu de Trajan, fut choisi pour son successeur. Il eut un système entière-

ment opposé à celui de son prédécesseur, en évitant la guerre et cultivant les arts, favorisés par la paix. Il se contenta des anciennes limites de l'Empire, et ne parut nullement ambitieux de conquêtes.

Adrien fut un des empereurs Romains les plus remarquables par la variété des talens. Il était doué de tous les avantages de l'esprit et du corps. Il composait également bien en prose et en vers. Il plaida souvent, et fut un des meilleurs orateurs de ce siècle. Aux qualités brillantes il joignit les vertus. Sa douceur et sa clémence parurent dans le pardon qu'il accorda à ceux dont il avait reçu quelqu'injure quand il était simple particulier. Rencontrant un jour un de ses ennemis les plus jurés : « Mon ami, lui dit-il, vous m'avez échappé, » puisque je suis empereur ». Egalement affable avec ses amis et les personnes d'un rang inférieur, il les secourait et les visitait dans leurs maladies. Il avait pour maxime, qu'il n'était pas empereur pour son propre bien, mais pour celui du genre humain.

Quelques vices faisaient un contraste frappant avec ses vertus; ou, pour dire la vé-

rité, il n'avait point cette force d'esprit qui fait la fermeté d'un caractère inébranlable.

A peine était-il monté sur le trône, que plusieurs nations barbares vinrent du Nord dévaster l'Empire. Ces peuples hardis faisaient des conquêtes en sortant de leurs forêts et en y rentrant, à l'approche d'un ennemi supérieur. Ils commençaient à être redoutables aux Romains. Adrien songeait à resserrer les bornes de l'Empire en abandonnant les provinces les plus éloignées et les moins susceptibles de défense; mais ses amis le détournèrent de ce projet. Ils croyaient faussement que l'étendue des frontières en imposerait à un ennemi qui cherchait à s'agrandir. Mais, tout en cédant à leurs avis, il fit rompre le pont du Danube, bâti par Trajan, pensant que ce passage, qui lui était favorable, ne l'était pas moins aux barbares dont il facilitait les incursions.

Après avoir resté quelque temps à Rome pour s'assurer si l'ordre régnait, et si l'on avait pris toutes les mesures pour la sûreté publique, il se prépara à visiter toutes les parties de l'Empire. Une de ses maximes était qu'un empereur devait ressembler au

leur vivifiante. Accompagné d'une
brillante et de troupes considérables,
tra dans la Gaule, et fit le dénombr
de ses habitans. De la Gaule, il passa en
manie; de-là, en Batavie, et se rendit
la Grande-Bretagne, où il réforma des
réconcilia les Bretons avec les Ron
Pour la sûreté des provinces méridio
de ce pays, il bâtit un mur qui s'éte
depuis la rivière d'Eden, dans le Cum
land, jusqu'à la Tyne, dans le Nortl
berland. C'était un rempart contre les in
sions des Pictes et des Barbares du nor
la Bretagne, il s'embarqua pour les Ga
qu'il traversa pour aller en Espagne,
fut reçu avec d'autant plus de joie,
était né dans ce pays. Il retourna à R
et s'y prépara à parcourir l'Orient. Un
vasion des Parthes hâta son départ. A
approche, l'ennemi fut obligé de fa
paix; et Adrien poursuivit son voyag
obstacles. Il visita la célèbre ville d'Ath
où il resta long-temps, se faisant initie
les mystères d'Eleusis, qui passaient
les plus sacrés de la mythologie paï
Il exerça l'office d'archonte ou de pr

magistrat ; il adoucit la cruauté des persécutions contre les chrétiens : il devint leur ami, au point de songer à mettre le Christ au nombre des dieux. Ayant fait préparer des vaisseaux, il s'embarqua pour l'Afrique. Il y employa son temps à réformer les abus et le gouvernement, à terminer des querelles, enfin à élever des bâtimens magnifiques. Il fit reconstruire Carthage ; et lui donnant son nom, il l'appela Adrianopolis. De retour à Rome, il en partit de nouveau pour la Grèce, passa dans l'Asie mineure, de-là en Syrie, donna des loix aux rois voisins, entra dans la Palestine, l'Arabie et l'Egypte, où il fit réparer et embellir le tombeau de Pompée, qu'il trouva couvert de sable et négligé depuis long-temps. Il donna des ordres pour faire rebâtir Jérusalem. On les exécuta promptement avec le secours des juifs. Ceux-ci commencèrent à espérer qu'on leur rendrait leur royaume, après lequel ils soupiraient depuis long-temps ; mais cet espoir ne fit qu'aggraver leurs maux ; car étant irrités des priviléges accordés au culte païen dans leur ville, ils tombèrent sur les Romains et les chrétiens qui étaient dans la Judée, et les passèrent

au fil de l'épée. Adrien envoyant contre eux une puissante armée, remporta sur eux des victoires sanglantes. La guerre fut terminée au bout de deux ans, par la démolition d'environ mille de leurs meilleures villes, et la destruction de près de six cent mille hommes dans une bataille.

Il bannit ensuite tous ceux qui étaient restés en Judée, et en défendit l'entrée aux autres. Cette insurrection fut bientôt suivie d'une irruption de Barbares dans le nord de l'Empire. Entrant par la Médie, et traversant l'Arménie, ils portèrent leurs ravages jusque dans la Cappadoce. Adrien préférant la paix à une guerre inutile, obtint d'eux, à prix d'argent, qu'ils retourneraient dans leurs pays, où ils revinrent paisiblement jouir de leur pillage et méditer de nouvelles invasions.

Ayant, pendant treize années, voyagé et réformé les abus de l'Etat, cet empereur résolut de se fixer à Rome. Rien ne pouvait être plus agréable aux Romains que le projet qu'il avait formé, de résider au milieu d'eux. Ils le reçurent avec des acclamations de joie. Quoique Adrien devînt infirme et vieux, son ardeur pour le bien public ne

se ralentit point. Son principal amusement était de converser avec les hommes les plus célèbres dans les arts et les sciences, se glorifiant de croire qu'on ne devait négliger aucune connaissance, et que toutes étaient dignes d'être cultivées par les princes comme par les citoyens. Il défendit aux chevaliers et aux sénateurs de paraître en public sans leur costume. Il priva les maîtres du droit de tuer leurs esclaves, comme ils le faisaient auparavant : il fit jouir ces derniers du bénéfice des loix. Il adoucit celles qu'on avait faites sur ces infortunés, qu'on avait jusqu'alors regardés comme ne méritant point d'être jugés. Lorsqu'on trouvait un maître tué dans sa maison, il ne souffrit pas qu'on mît à la torture tous ses esclaves, comme c'était l'usage avant lui; mais il n'y soumit que ceux qui, instruits d'avance de ce meurtre, auraient pu l'empêcher.

Ce fut à de pareilles occupations qu'il passa la plus grande partie de son temps; mais voyant que ses devoirs augmentaient tous les jours en proportion de la diminution de ses forces, il résolut d'adopter un successeur. Il choisit Antonin.

Pendant qu'il s'occupait de ce soin, ses in-

firmités devinrent insupportables, au point qu'il priait instamment quelques-uns de ses domestiques de lui donner la mort. Antonin ne voulut point qu'on commît une pareille impiété; mais il mit tous les moyens en usage pour engager l'empereur à supporter le fardeau de la vie. Ses douleurs augmentèrent chaque jour; on l'entendit s'écrier : « Qu'on est à plaindre quand on » cherche la mort sans pouvoir la trou» ver » ! Comme ses tourmens continuaient, il résolut enfin de ne suivre aucun régime, disant que les rois ne mouraient que par la multitude de leurs médecins. Cette conduite ne servit qu'à hâter l'approche de la mort, qu'il semblait desirer avec tant d'ardeur : la joie qu'il en ressentit lui dicta probablement ces stances célèbres, et qui sont connues de tout le monde. Il mourut en les récitant, dans la soixante-deuxième année de son âge, après un règne heureux de vingt-un ans et onze mois.

Tite-Antonin, dit le Pieux, son succes-
An de R. 891. seur, était né à Nismes, dans la
De J. C. 138. Gaule, d'un noble qui avait occupé les plus hautes dignités. Il avait environ cinquante-cinq ans quand il monta

sur le trône, après avoir exercé avec honneur et probité des charges importantes. Les vertus qu'il avait n'étant que simple particulier, étaient dignes de l'Empire. Par sa justice, sa douceur et sa clémence, il se montra un des meilleurs princes. Ses mœurs étaient si pures, qu'on le comparait ordinairement à Numa. Il mérita le surnom de Pieux, par sa tendresse pour Trajan, et son attachement à la religion de son pays.

Il récompensa les savans, à qui il accorda des pensions et des honneurs. Il les faisait venir de toutes les parties du monde. Il pria Apollonius, fameux philosophe stoïcien, d'instruire Marc-Aurèle, son fils adoptif. Apollonius étant arrivé, l'empereur le pria d'aller chez son fils; mais le philosophe lui répondit que le devoir d'un écolier était d'aller chez son maître, et non pas celui-ci chez son élève. A cette réponse, Antonin dit en souriant, « qu'il était étonnant qu'A» pollonius n'ayant fait aucune difficulté » de venir de la Grèce à Rome, en fit pour » aller d'un quartier dans un autre ». Il envoya sur-le-champ chercher Marc-Aurèle. Pendant que ce bon prince s'occupait du bonheur des hommes, leur servant d'exem-

ple; et n'employant que la censure pour corriger leurs folies, il fut attaqué d'une fièvre violente; et manda auprès de lui ses amis et ses principaux officiers. Il confirma devant eux l'adoption de Marc-Aurèle: après avoir ensuite fait transporter dans la chambre de son successeur la statue de la Fortune, qu'on avait coutume de laisser dans l'appartement des empereurs, il expira dans la soixante-quinzième année de son âge, après un règne heureux de vingt-deux ans et huit mois.

An de R. 914. De J. C. 161.

Quoique Marc-Aurèle héritât seul du trône, il s'associa cependant Lucius-Vérus pour gouverner l'État. Marc-Aurèle était fils d'Annius-Vérus, d'une ancienne et illustre famille qui prétendait descendre de Numa. Commode, adopté par Adrien, et mort avant cet empereur, était le père de Lucius-Vérus. Marc-Aurèle se fit autant remarquer par ses qualités et ses vertus, que son associé se rendit fameux par ses passions et ses débauches. L'un était un modèle de sagesse et de bonté, et l'autre, d'ignorance, de paresse et de folie.

A peine les deux empereurs étaient-ils

qué de tous côtés par les nations barbares qui l'environnaient. Les Cates envahirent la Germanie, mettant tout à feu et à sang : mais ils furent repoussés par Victorinus. Califurnius étouffa une révolte qui s'était déclarée dans la Bretagne. Les Parthes, commandés par leur roi Vologèse, firent une irruption plus dangereuse que toutes les autres. Après avoir détruit les légions romaines de l'Arménie, ce prince entra dans la Syrie, chassa le gouverneur romain, et répandit par-tout le crime et la terreur. Pour arrêter les progrès de ces Barbares, Vérus vint en personne, accompagné de Marc-Aurèle pendant une partie du chemin.

Entré dans Antioche, Vérus lâcha la bride à ses passions; et oubliant les fatigues de la guerre, il s'abandonna à des débauches excessives, et inconnues même des Grecs voluptueux. Laissant à ses lieutenans la gloire de la campagne, il les envoya au-devant de l'ennemi. Ils combattirent avec de grands succès. Dans l'espace de quatre années, les Romains pénétrèrent dans le pays des Parthes, et le subjuguèrent : mais,

à leur retour, la peste et la famine réduisirent leur nombre de moitié. Cet événement n'empêcha pas Vérus de vouloir jouir des honneurs d'un triomphe, objet de l'envie des autres. Ayant donné un roi aux Arméniens, et voyant le royaume des Parthes totalement subjugué, il prit les titres de Parthe et d'Arménien. Il retourna ensuite à Rome partager avec son collègue un triomphe, accompagné de pompe et de magnificence.

Pendant l'expédition de Vérus, Marc-Aurèle était uniquement occupé de faire le bonheur de ses sujets, et à leur rendre justice. Il se livra d'abord aux affaires publiques, et corrigea des erreurs qui se trouvaient dans les loix relatives à la police de l'Etat. Il montra beaucoup de respect pour les sénateurs, à qui souvent il permit de juger sans appel. La république semblait renaître une seconde fois sous une administration équitable. Il s'appliquait tellement, qu'il employait souvent dix jours à l'examen d'une affaire, dont il pesait attentivement tous les motifs. Il sortait rarement du sénat avant que le consul eût dissous l'assemblée. Mais la conduite monstrueuse de son collègue le

son orgueil, de sa folie et de son libertinage. Cependant, feignant d'ignorer tous ces excès, il pensa que le mariage était le meilleur moyen de les réprimer. Il envoya donc à Vérus sa fille Lucille, femme d'une grande beauté : Vérus l'épousa à Antioche. Mais ce moyen n'eut aucun succès. Lucille était loin de ressembler à son père; et au lieu de corriger les extravagances de son mari, elle l'engageait à en commettre de nouvelles. Marc-Aurèle pensa que, lorsque Vérus serait de retour à Rome, sa présence le tiendrait en respect, et que le bonheur serait à la fin rendu à l'Etat : mais il fut encore trompé dans cette conjecture. Le retour de Vérus fut fatal à l'Empire. Son armée rapporta des provinces des Parthes le fléau dont elle était elle-même attaquée, et le communiqua par-tout où elle passa.

On ne peut décrire le triste état de l'Empire à l'arrivée de Vérus. Cet horrible tableau offrirait un empereur se livrant à des débauches excessives, sans aucune inquiétude pour les calamités publiques dont il était environné; une peste effroyable répandant la terreur et la désolation dans l'occi-

dérit de l'Empire ; des tremblemens de terre, des famines, des inondations, des moissons dévorées par des sauterelles, enfin les Barbares profitant de ces maux, et pénétrant même dans l'Italie. Les prêtres firent tout ce qu'ils purent pour arrêter le cours de ces malheurs, et voulurent appaiser les dieux. Des prières, des sacrifices nombreux, des cérémonies sacrées et inconnues jusqu'alors, la solennité appelée *lectisternia* (1), qui dura sept jours : rien ne fut oublié. Pour couronner leurs travaux, ces enthousiastes, comme si tous ces maux n'étaient pas suffisans, en occasionnèrent de nouveaux, en attribuant les malheurs de l'Etat à l'impiété des chrétiens. On leur suscita une violente persécution dans tout l'Empire, et saint Justin, saint Polycarpe, avec une multitude d'autres, souffrirent le martyre.

Dans cette scène de désolation universelle, il n'y avait que les vertus et la sagesse d'un seul homme qui pussent rétablir la tranquillité, et rendre le bonheur aux Romains. Marc-Aurèle commença par marcher contre les Marcomans et les Quades :

(1) Banquets offerts aux dieux.

pas sans répugnance les délices de Rome à la fatigue des camps. Ils rencontrèrent, près

An de R. 922. De J. C. 169.

la ville d'Aquilée, les Marcomans, à qui ils livrèrent une bataille sanglante. Ils mirent leur armée en déroute, les poursuivant à travers les Alpes, et les vainquirent dans différentes occasions. Après les avoir entièrement défaits, ils revinrent en Italie sans aucune perte considérable. L'hiver étant avancé, Vérus voulut aller à Rome; mais il fut, dans ce voyage, saisi d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut dans la trente-neuvième année de son âge, après avoir régné neuf ans conjointement avec Marc-Aurèle.

Cet empereur, qui avait jusqu'alors soutenu, non-seulement les fatigues du gouvernement, mais encore secondé son collègue, redoubla de vigilance et d'ardeur. Après avoir vaincu les Marcomans, il revint à Rome, où il recommença la tâche qu'il s'était imposée de réformer les hommes.

Mais le renouvellement des premières guerres interrompit bientôt tous ses efforts. On rapporte qu'il fut miraculeusement se-

couru dans un combat. L'armée mourait de soif; les prières d'une légion de chrétiens qu'il avait levée à son service firent tomber du ciel une pluie abondante, qui rafraîchit les soldats languissans; ils recevaient l'eau dans leurs casques. La même nuée répandit le trouble et l'épouvante sur leurs ennemis. Les Romains recouvrant la force et le courage, taillèrent les Barbares en pièces.

Cette circonstance est également rapportée par les écrivains du paganisme et ceux du christianisme, avec cette différence que les uns attribuent la victoire à leurs prières, et les autres à celles de leur empereur. Quoi qu'il en soit, Marc-Aurèle, sensible à ce miracle, adoucit la persécution contre les chrétiens, et écrivit au sénat en leur faveur.

Cet empereur bienveillant, ayant découvert une conspiration tramée contre lui, pardonna à Avidius, qui était du nombre des conjurés. Ceux qui entouraient Marc-Aurèle prirent la liberté de le blâmer de sa conduite, en lui disant qu'Avidius n'eût pas été si généreux s'il eût été vainqueur. L'empereur leur répondit: « Je n'ai jamais assez » mal servi les dieux, et mon gouverne» ment n'a point été assez mauvais pour

» être dans le cas de craindre qu'Avidius fût
» vainqueur ».

Il avait coutume d'appeler la philosophie sa mère, et traitait la cour de marâtre. Il disait souvent : « Heureux les peuples dont » les philosophes sont des rois, ou dont les » rois sont des philosophes ». C'était un des hommes les plus recommandables de ce temps ; et quand, au lieu d'être sur le trône, il aurait vécu dans l'obscurité, son mérite, comme écrivain, lui eût assuré l'immortalité, puisque ses ouvrages subsistent encore.

Ayant rendu le bonheur à ses sujets, la paix au genre humain, il apprit que les Scythes et les nations barbares du Nord ayant pris les armes, faisaient une irruption dans l'Empire. Il voulut encore une fois exposer sa vieillesse pour la défense de sa patrie, et fit aussi-tôt des préparatifs pour arrêter leur marche. Il se rendit au sénat pour demander de l'argent du trésor public. Pendant trois jours, il lut au peuple des réglemens de conduite, et partit ensuite au milieu des prières et des larmes de ses sujets. A l'entrée de la troisième campagne, il fut attaqué, à Vienne, d'une

maladie qui arrêta le cours de ses succès. Rien cependant ne put ralentir le desir qu'il avait d'être utile aux hommes. La jeunesse de Commode son fils, et les mauvaises dispositions qu'il annonçait, lui causèrent de grandes inquiétudes. Il s'adressa à ses amis et aux principaux officiers qui étaient autour de son lit, et leur dit qu'il espérait qu'ils voudraient bien lui tenir lieu du père qu'il allait perdre. En leur faisant cette recommandation, il éprouva une grande faiblesse, et mourut bientôt après dans la cinquante-neuvième année de son âge, après un règne de dix-neuf ans. On dirait que la fin du plus grand des empereurs romains fut aussi celle de la gloire et de la prospérité de l'Empire.

CHAPITRE IV.

Depuis Commode jusqu'à l'époque où le siége de l'Empire fut transféré de Rome à Constantinople, sous Constantin.

Les vertus de Marc-Aurèle ouvrirent à Commode le chemin du trône. L'armée, le peuple, le sénat et toutes les provinces le reconnurent pour empereur.

An de R. 933. De J. C. 180.

Mais son règne présente un tissu d'injustice et de cruauté, d'avidité et de corruption, de folie et de légéreté. Sa conduite ressembla tellement à celle de Domitien, qu'en lisant son histoire, on croit être sous le règne de ce dernier. Il courut les lieux publics avec ses associés, passa les jours en fêtes et les nuits dans les plus horribles débauches. Il allait, dans un de ses caprices, porter des denrées au marché; ou se présentait en courrier; ou bien enfin il conduisait un char en habit d'esclave. Il accordait des places à ceux qui lui ressemblaient, soit qu'ils fussent les

compagnons de ses plaisirs, ou les ministres de sa cruauté.

Quelqu'un desirait-il se venger d'un ennemi, il achetait de Commode le droit de le faire périr à son gré. Ayant lu dans Suétone la vie de Caligula, il fit livrer des citoyens aux bêtes féroces; et ordonna de jeter dans le feu celui qui avait eu le malheur de faire trop chauffer son bain. Il se faisait un jeu barbare de couper le nez de quelques personnes, et ajoutant la raillerie à la cruauté, il disait qu'elles pourraient se raser plus aisément. Il était si méfiant, qu'il se rasait toujours lui-même.

Dans les fêtes de Janus il voulut combattre devant le peuple, nu comme un gladiateur. Trois de ses amis lui remontrèrent l'indécence de cette conduite. C'étaient Lætus, son général, Eclectus, son chambellan, et Marcia, sa concubine, dont il avait paru passionnément amoureux. Leurs avis n'eurent d'autres résultats, que de lui inspirer l'idée de les faire mourir. Il avait, comme Domitien, des tablettes sur lesquelles il inscrivait les noms de ceux dont il voulait la mort. Il lui arriva de les laisser sur son lit pendant qu'il se baignait. Un en-

mœurs corrompues, et en introduisant chez eux la discipline et l'économie. Ils résolurent donc de le détrôner, et marchant en désordre dans les rues de Rome, ils entrèrent sans obstacle dans le palais, où un soldat tua l'empereur d'un coup de lance. Le grand nombre des événemens arrivés à Pertinax l'ont fait appeler le jouet de la fortune. Personne n'éprouva plus son inconstance et ne la mérita moins. Il ne régna que trois mois.

An de R. 946. De J. C. 193.

Après avoir commis ce crime, les soldats publièrent qu'ils vendraient l'Empire au plus offrant enchérisseur. Deux acheteurs se présentèrent : c'étaient Sulpitien et Didius. Le premier était consul, préfet de la ville, et gendre de l'empereur Pertinax. Le second était aussi consul, grand avocat, et l'homme le plus riche de la ville. Sulpitien avait plutôt des promesses que de l'argent à offrir. Didius l'emporta par d'immenses sommes d'argent. Conduit au palais sénatorial, il tint ce discours laconique au petit nombre de personnes qui l'environnaient : « Pères, il » vous faut un empereur, et je suis celui » qui vous convient le mieux ». Le choix

des soldats fut confirmé par le sénat, et Didius fut reconnu empereur dans la cinquante-septième année de son âge.

La conduite de ce prince, dès qu'il fut sur le trône, ferait croire qu'il regardait l'art de gouverner, plutôt comme un plaisir que comme un travail. Au lieu de tâcher de gagner le cœur de ses sujets, il s'abandonna à l'oisiveté sans faire aucune attention aux devoirs de sa place. Il était cependant doux et tranquille, ne faisant tort et ne souffrant pas qu'on en fît à personne. Mais l'avarice, qui lui avait amassé des trésors, le suivit sur le trône; de sorte que les soldats qui l'avaient choisi le détestèrent bientôt pour un vice aussi opposé à l'humeur militaire. Il n'était pas plus aimé du peuple, dont il n'avait pas le suffrage. Quand il sortait du palais, il entendait les imprécations des citoyens qui l'appelaient voleur, et disaient qu'il avait ravi l'Empire. Didius, qui l'avait acheté par spéculation, supporta tous ces reproches, et témoigna humblement son respect.

Quelque temps après, Sévère, africain de naissance, étant proclamé par son armée, promit de venger la mort de Pertinax.

Dès que Didius sut qu'il approchait de Rome, avec l'agrément du sénat il lui envoya des ambassadeurs, lui offrant de partager l'Empire avec lui : mais Sévère rejeta cette proposition. Il comptait sur sa force et la faiblesse de son rival. Le sénat parut être du même avis, et voyant la timidité de Didius, il l'abandonna bientôt. Rassemblés, comme dans les temps de la République, par les ordres des consuls, les sénateurs privèrent, à l'unanimité, Didius de la couronne, et proclamèrent Sévère à sa place. Ils condamnèrent Didius à mort, et envoyèrent à cet effet des hommes qui trouvèrent l'empereur désarmé. Ils le tuèrent au milieu d'un petit nombre d'amis qui lui étaient restés fidèles.

Vainqueur de Niger et d'Albinus, qui lui disputaient l'Empire, Sévère prit les rênes du gouvernement, et sut allier un grand courage à une politique raffinée. On regarda comme un défaut, son penchant à la ruse. Il est célèbre par son esprit, sa prudence et son savoir, mais détesté pour sa perfidie et sa cruauté. En un mot, il parut également capable des plus grandes vertus et des actes sanglans de sévérité.

récompenses, leur accordant des pr
qui consolidaient son pouvoir et
saient celui de l'Etat; car les troup
jusqu'alors avaient montré de gran
clinations pour abuser de l'autorité,
rent dès-lors arbitres du destin des
reurs.

Sûr de son armée, il résolut de
son penchant pour les conquêtes, et
poser aux Parthes qui dévastaien
les frontières de l'Empire. Ayant
donné le gouvernement des affair
rieures à Plautien, son favori, be
de son fils Caracalla, il partit pour l'
et fit la guerre avec succès et promp
Il soumit le roi d'Arménie, détrui
sieurs villes de l'Arabie Heureuse,
sur les côtes des Parthes, prit et
fameuse ville de Ctésiphon, revint à
en triomphe, après avoir traversé la
tine et l'Egypte.

Plautien pensa, dans cet interv
s'emparer du trône. Au retour de l
reur, il se servit d'un tribun de la c
prétorienne qu'il commandait, pour
siner Sévère et son fils Caracalla. Le

fit part à l'empereur de la perfidie de son favori. Sevère regarda ce rapport comme une histoire invraisemblable, et comme la ruse de quelqu'un qui enviait la fortune de Plautien. Il permit enfin au tribun d'amener Plautien et de témoigner contre lui. Le tribun alla en effet trouver Plautien, l'amusa des détails du meurtre prétendu de l'Empereur, et le pria de l'accompagner au palais pour s'assurer de la vérité du fait : desirant ardemment sa mort, celui-ci crut aussitôt le récit du tribun, le suivit, et entra à minuit dans les endroits les plus retirés du palais. Mais sa surprise fut extrême quand, au lieu de trouver l'empereur étendu sans vie, comme il s'y attendait, il l'apperçut dans une chambre éclairée de torches, et prêt à le recevoir au milieu de ses amis. Sévère lui demanda, d'un air sérieux, quel sujet l'amenait à une heure aussi indue? Il avoua son projet, et demanda le pardon de l'empereur qui était disposé à le lui accorder, mais Caracalla, son fils, qui, dès sa jeunesse, avait un penchant à la cruauté, tira son épée et tua Plautien.

Sevère passa beaucoup de temps à visiter quelques villes d'Italie, défendant à ses offi-

ciers de vendre les charges d'homme
confiance, et rendant la justice ave
stricte impartialité. Il entreprit une
tion dans la Bretagne, où les Roma
raient de grands dangers. Après av
gné ses deux fils Caracalla et Geta
ses successeurs à l'Empire, il s'en
pour la Bretagne, au grand étonné
ceux qui avaient encouru son ressen
et qui craignaient sa vengeance. En
çant dans le pays, il laissa son fi
dans le midi de la province qui l
restée fidelle, et marcha contre les
niens avec son fils Caracalla. Son
souffrit beaucoup en poursuivant l'e
Les soldats étaient obligés d'abattre
rêts pour se frayer un chemin, de
des marais étendus, et de jeter de
sur des fleuves rapides. Cinquant
hommes moururent de fatigue et d
dies. Il vainquit tous ces obstacles a
bravoure insurmontable, et poursu
succès avec tant de vigueur, qu'
ses ennemis à lui demander la paix.
tinrent en rendant une partie de le
Ce fut là que, pour sa sûreté, il bâ
fameuse muraille qui conserve enc

les bords de l'Océan Germanique. Sévère ne survécut pas long-temps à ses succès, et mourut à York, dans la soixante-sixième année de son âge, après un règne actif, mais cruel, qui avait duré près de dix-huit ans.

Caracalla et Geta, ses enfans, étant reconnus empereurs par l'armée, commencèrent à montrer, même avant d'arriver à Rome, la haine qu'ils avaient l'un contre l'autre. Cette inimitié ne dura pas long-temps : Caracalla voulant gouverner seul, entra avec quelques bandits dans l'appartement de Geta, et le massacra dans les bras de sa mère.

An de R. 964. De J. C. 211.

Maître de l'Empire, il ensanglanta le trône, et laissa loin derrière lui Domitien et Néron, dont les barbaries ne sont point comparables aux siennes.

Ses cruautés tyranniques excitèrent le ressentiment de Macrin, qui commandait les troupes en Mésopotamie; il se servit, pour le tuer, de Martial, homme d'une force étonnante, et centurion des gardes. Un jour que l'empereur se promenait à cheval aux environs d'une ville appelée Edesse, il s'écarta de lui-même avec un seul page

pour tenir son cheval. Martial attendait cette occasion depuis long-temps, et avec beaucoup d'impatience. S'élançant vers Caracalla, comme s'il eut couru à ses ordres, il le poignarda par-derrière, et le tua sur-le-champ. Après ce coup hardi, il retourna dans les rangs sans se troubler; mais se retirant ensuite, il voulut chercher son salut dans la fuite. Cependant ses camarades s'appercurent qu'il n'était point parmi eux; et le page racontant ce qui s'était passé, Martial fut poursuivi et tué par des cavaliers allemands.

L'Empire tomba chaque jour en décadence sous cet exécrable tyran, qui régna six ans. Les soldats étaient maîtres des élections; et comme il y avait des armées dans les différentes parties de l'Empire, il y avait autant d'intérêts opposés.

An de R. 970. De J. C. 217.

Les soldats restèrent sans empereur et dans l'incertitude pendant deux jours. Ils choisirent Macrin, qui employa toutes les précautions possibles pour cacher la part qu'il avait eue au meurtre de Caracalla. Bientôt après, le sénat confirma ce choix, ainsi que celui de Diaduméne, que Macrin s'associa à l'Em-

pire. L'empereur avait cinquante-trois ans : sa famille était obscure. Quelques-uns prétendent qu'il était Maure de naissance, et qu'étant, par gradation, devenu préfet des troupes, il arriva jusqu'au trône, autant par hasard que par trahison.

Il eut à combattre les intrigues de Mosa et de son petit-fils Héliogabale. Vaincu par quelques légions de son armée, qui s'étaient révoltées, il s'enfuit vers Chalcédoine, où ceux qui le poursuivaient le mirent à mort, ainsi que son fils Diadumène, après un règne d'un an et deux mois.

Obligés de se soumettre au choix des
An de R. soldats, les sénateurs et les citoyens
971. virent monter sur le trône Hélio-
De J. C. 218. gabale à l'âge de quatorze ans. Sa vie, qui ne fut pas de longue durée, présente un mélange de mollesse, de libertinage et d'extravagance. Dans l'espace de quatre années, il épousa six femmes, et les répudia toutes. Il avait tant d'égards pour le sexe, qu'il mena un jour sa mère au sénat, et demanda qu'elle assistât aux délibérations importantes. Il fit construire un palais sénatorial pour les femmes, dont sa mère fut établie présidente. Il ordonna pour

elles un costume et des distinctions. Elles s'assemblèrent plusieurs fois; tous leurs débats avaient pour objet la mode, et les différentes formalités dont on devait faire usage dans les visites. A cette folie il ajouta la cruauté et des prodigalités sans bornes. Il avait coutume de dire que des plats qui ne coûtaient pas cher, ne méritaient pas qu'on les mangeât. On dit même qu'il consultait l'avenir par l'inspection des entrailles des jeunes gens qu'on sacrifiait, et que, pour cette horrible action, il fit égorger les plus beaux jeunes gens de l'Italie.

Cependant ses soldats se révoltèrent, comme il leur arrivait souvent. Ils entrèrent avec lui dans son palais, et le suivirent d'appartemens en appartemens, jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé caché dans un réduit. L'ayant traîné dans les rues en le chargeant d'invectives amères, ils le tuèrent, et finirent par le jeter dans le Tibre. On ne trouva point son corps, parce qu'ils l'avaient chargé de matières pesantes, afin qu'il ne surnageât point. Telle fut la fin ignominieuse d'Héliogabale, dans la dix-huitième année de son âge, après un règne de quatre ans.

son cousin-germain, qui monta
975. sur le trône sans obstacle. Flatteur
De J. C. 222. selon sa coutume, le sénat voulut lui donner de nouveaux titres; mais il eut la modestie de les refuser. Il joignit la bienveillance à une justice rigoureuse. Aimant le bien, il fut inflexible envers les méchans. Ses talens égalaient ses vertus. Il excellait dans la géométrie et la musique; habile dans la peinture et la sculpture, il avait peu de rivaux dans la poésie. En un mot, ses talens et son jugement furent tels, que, quoiqu'il eût à peine seize ans, il fut respecté comme un homme sage et vieux.

Vers la treizième année de son règne, des essaims de Barbares, venus de l'Allemagne et d'autres contrées, inondèrent les parties méridionales de l'Empire. Ils passèrent le Danube et le Rhin, et répandirent la terreur dans toute l'Italie. Toujours prêt à se sacrifier pour le salut de son peuple, l'empereur leva autant de troupes qu'il lui fut possible, et marcha en personne pour arrêter ce torrent. Il y réussit: ce fut dans le cours de ses succès qu'il périt victime de quelques-uns de ses soldats qui s'étaient ré-

après un règne heureux de treiz
neuf mois.

Les troubles occasionnés par
An de R. 988. De J. C. 235. d'Alexandre étant appaisés
empereur Maximin, aute
sédition. Cet homme ext
maire, dont le caractère mérite un
tion particulière, était d'une naissa
scure. Son père était un pauvre pât
Thrace. Il suivit la même professi
montra son courage contre les briga
infestaient sa patrie. Son ambition c
avec l'âge ; il s'enrôla dans les armé
maines, où bientôt sa force, son c
et l'amour du devoir le firent rema
Cet homme, d'une taille gigantesque,
au rapport des historiens, huit pi
demi de haut. Sa force était égale à s
deur, et il était proportionné dans s
Le bracelet de sa femme lui servai
neau. De son bras il traînait un ch
deux bœufs ne pouvaient ébranler. I
vait briser les dents d'un cheval av
poing, et lui casser la cuisse d'un c
poing. Il mangeait ordinairement qu
livres de viande, et buvait six mes

rage indomptable dans le danger; et aucun homme ne lui inspirait de la crainte ou du respect. La première fois qu'il se fit connaître de l'empereur Sevère, ce fut aux jeux qu'on célébrait le jour de la naissance de son fils Geta. Il renversa seize athlètes l'un après l'autre. Il courut à cheval avec l'empereur; et après l'avoir fatigué, il vainquit avec la plus grande facilité six soldats qu'on lui opposa. Il fut dès-lors mis dans les gardes-du-corps de l'empereur, dont il eut ensuite le commandement. Son courage et sa simplicité le rendaient remarquable: mais, quand il fut empereur, il devint un de plus grands monstres qui jamais ayent souillé le trône. Inaccessible à la crainte, il se faisait un jeu de celle des autres.

Ses cruautés n'apportèrent cependant aucun retard dans ses opérations militaires, qu'il poussa même avec un courage digne d'un meilleur prince. Il vainquit plusieurs fois les Germains, porta le fer et le feu dans un espace de quatre cents milles de leurs pays, et forma le projet de conquérir les nations du Nord qui s'étendaient jusqu'à

l'Océan. Afin de s'attacher davantage les troupes, il augmenta leur paye : il se donnait autant de fatigue que le moindre soldat, et se montrait toujours également assidu et courageux. Dans tous les combats, on voyait Maximin dans le fort de la mêlée, répandant le carnage autour de lui. Elevé comme un Barbare, il croyait qu'il devait se battre comme un soldat, quoiqu'il fût le chef de l'armée.

Ses cruautés avaient tellement éloigné de lui ses sujets, qu'ils formèrent plusieurs conspirations. Aucune ne réussit. Epuisés de fatigue et en proie à la famine, ses propres soldats entendant parler de révolte de tous côtés, résolurent de tuer le tyran pour mettre fin à leurs maux. Comme il était très-robuste et sans cesse armé, on ne devait pas songer à l'assassiner. Mais à la fin, ses soldats ayant gagné ses gardes, le tuèrent dans sa tente pendant son sommeil, ainsi que son fils, qu'il s'était associé à l'Empire. Ainsi mourut cet usurpateur remarquable, après un règne d'environ trois ans, dans la cinquante-cinquième année de sa vie. Son assiduité tant qu'il fut dans un rang inférieur, et sa cruauté dès qu'il monta sur le

trône, prouvent qu'il y a des hommes dont les vertus ne conviennent que dans l'obscurité, et qu'il en est d'autres qui ne sont grands que dans un rang élevé.

An de R. 989. De J. C. 236.

Le tyran étant mort, on jeta son corps aux chiens et aux oiseaux de proie, et Pupien avec Balbin prirent, pendant quelque temps, les rênes de l'Empire sans aucune opposition. Mais n'étant point d'accord entr'eux, les soldats prétoriens, qui ne les aimaient ni l'un ni l'autre, entrèrent dans le palais pendant que les gardes s'amusaient à voir les jeux capitolins; et les traînant du palais au camp, ils les tuèrent, et laissèrent leurs corps dans la rue, comme un exemple terrible de leur sédition.

An de R. 991. De J. C. 238.

Au milieu de cette révolte, les mutins rencontrèrent par hasard Gordien, petit-fils de celui qui avait été tué en Afrique. Ils le déclarèrent empereur sur-le-champ. Ce prince n'avait que seize ans; mais ses vertus semblaient suppléer à son défaut d'expérience. Son but principal fut de réunir les membres du gouvernement qui étaient divisés entr'eux, et de réconcilier ensemble les soldats et les

citoyens. L'armée commença à murmurer, suivant sa coutume; et l'Arabe Philippe, préfet prétorien, eut l'art d'envenimer les plaintes. Les choses allaient ainsi de mal en pire. Philippe devint d'abord l'égal de Gordien: ensuite il eut seul toute l'autorité. Se voyant enfin en état d'exécuter le crime qu'il méditait depuis long-temps, il fit tuer Gordien, qui mourut âgé de vingt-deux ans, après un règne de près de six années.

An de R. 997. De J. C. 244.

Après avoir fait périr son bienfaiteur, Philippe fut assez heureux pour être reconnu empereur par l'armée. Il s'associa son fils, âgé de six ans; et afin de rendre son autorité stable au-dedans, il fit la paix avec les Perses, et marcha vers Rome avec son armée, qui se révolta bientôt en faveur de Décius, son général. Un des gardes de Philippe coupa la tête à cet empereur, qui mourut dans la cinquante-cinquième année de son âge, après un règne de cinq ans.

An de R. 1002. De J. C. 249.

On reconnut unanimement Décius pour successeur de Philippe. Sa sagesse et son activité semblèrent arrêter les progrès de la chute de l'Empire

jan. Il paraissait, il est vrai, consulter, non-seulement ce corps dans toutes les circonstances, mais même les classes inférieures de la société. Mais il n'était aucune vertu assez puissante pour prévenir la ruine de l'Etat. Les disputes éternelles dans l'intérieur de l'Empire, entre le païens et les chrétiens, et les irruptions fréquentes des Barbares, affaiblissaient le gouvernement sans aucun remède. Décius fut tué dans une embuscade dressée par l'ennemi. Agé de cinquante ans, il n'avait régné que deux ans et six mois.

Gallus, qui avait trahi l'armée romaine,
An de R. eut assez d'adresse pour se faire
1004. déclarer empereur par ceux qui
De J. C. 251. survivaient à sa défaite; il avait cinquante-cinq ans quand il monta sur le trône: il descendait d'une famille distinguée à Rome. Il fit le premier, avec les ennemis de l'Etat, une paix déshonorante, et consentit à payer annuellement uue somme d'argent considérable aux Goths qu'il était de son devoir de reprimer. Insensible aux malheurs publics, il se livra à tous les gen-

res de débauches. Les païens eurent le pouvoir de persécuter les chrétiens dans toutes les parties de l'Etat. Ces maux furent suivis d'une peste que le ciel semblait avoir répandue sur toute la terre, et dont la fureur dura plusieurs années d'une manière inouie jusqu'alors. Bientôt il s'éleva une guerre civile entre Gallus et son général Emilien, qui, après avoir gagné une victoire sur les Goths, fut proclamé empereur par l'armée victorieuse. A cette nouvelle, Gallus sortant de sa léthargie, se prépara à résister à son rival; mais il fut tué avec son fils par Emilien, dans un combat dans la Mæsie. Sa mort était juste et ses vices lui méritèrent la haine de la postérité. Il mourut à cinquante-sept ans après un règne de deux années et quatre mois, pendant lequel l'Empire souffrit de grandes calamités.

An de R. 1007. De J. C. 254.

Le sénat refusa de reconnaître les prétentions d'Emilien; et l'armée, cantonnée près des Alpes, choisit pour empereur, Valérien qui en était le chef. Il voulut réformer l'Etat, et montra un caractère qui annonçait de bonnes vues et beaucoup de courage; mais toute réforme était presque devenue impos-

leur roi, prirent l'infortuné Valérien au moment où il se préparait à les attaquer. On ne peut se faire une idée des cruautés qu'on exerça sur ce malheureux prince, tombé entre les mains de ses ennemis. On rapporte que Sapor s'en servait comme de marche-pied pour monter à cheval. Il ajoutait l'amertume du ridicule à ce traitement, et prétendait que l'attitude qu'avait Valérien, avili à ces fonctions indignes, était la meilleure forme qu'on pût donner à la statue qui devait lui être érigée en l'honneur de sa victoire. Ces injures durèrent pendant sept ans, et furent terminées par la mort de Valérien que le cruel Sapor fit écorcher vif, après avoir commandé qu'on lui crevât les yeux.

An de R. 1013. De J. C. 260.

Quand Valérien fut pris, Galien son fils promettant de venger l'insulte faite à son père, fut élu empereur à quarante-un ans. Mais on découvrit bientôt qu'il préférait l'éclat aux peines de l'Empire; car après avoir vaincu Ingénuus, qui avait pris le titre d'empereur, il se reposa comme s'il eût été las de conquérir, et s'abandonna à la mollesse et à

l'oisiveté. On vit dans ce temps trente prétendans se disputer l'Empire et ajouter les maux d'une guerre civile aux calamités publiques. L'histoire nous les fait connaître sous la dénomination de *trente tyrans*. Dans ce malheur universel, Galien, tout insensible qu'il y parût d'abord, fut enfin obligé, pour sa propre sûreté, de se mettre en campagne, et de lever une armée pour assiéger Milan, qui avait été pris par l'un des trente usurpateurs. Il y fut tué par un de ses propres soldats, à la suite d'une conspiration tramée contre lui, par Martian, l'un de ses généraux.

Flavius-Claudius II, nommé son succes-
An de R. 1021. De J. C. 268.
seur, fut accepté avec joie par tous les ordres de l'Etat, et confirmé par le sénat et le peuple. Egalement recommandable par sa conduite et par sa valeur, il avait servi avec distinction contre les Goths qui, depuis long-temps faisaient des invasions dans l'Empire; mais en marchant contre ces barbares il fut près de Sirmium, ville de Pannonie, saisi d'une fièvre pestilentielle, dont il mourut, au grand regret de ses sujets. Ce fut une perte irréparable pour l'Empire romain.

1023.
De J. C.
270.

Son autorité fut plus grande que celle dont avaient joui ses prédécesseurs. Ce prince actif, né d'une famille obscure du pays des Daces, avait cinquante-cinq ans quand il monta sur le trône. Elevé dans les camps, il avait passé par tous les grades militaires. Il était d'une force étonnante et d'un courage inébranlable. Dans un combat il tua, de sa propre main, quarante de ses ennemis, et neuf fois autant dans d'autres circonstances. Sa valeur et ses expéditions le firent comparer à Jules-César. Il ne lui manquait que sa douceur et sa bienveillance, pour que la ressemblance fût parfaite. Parmi ceux qu'il subjugua, il faut distinguer la fameuse Zénobie, reine de Palmyre. Il conquit son pays, détruisit sa ville, et la fit prisonnière. Longin, célèbre critique, était le secrétaire de cette reine : Aurélien le fit mettre à mort. Il réserva Zénobie pour orner son triomphe ; il lui accorda ensuite tant de terres, qu'elle recouvra presque sa première puissance. Ses sévérités causèrent enfin sa perte. Mnesthée, son premier secrétaire, ayant

été menacé pour quelque faute, forma une conspiration contre Aurélien, et dans son passage d'Héraclée en Thrace, à Byzance, l'empereur rencontra les conspirateurs; ils s'élancèrent sur lui et le tuèrent. Il avait soixante ans et en avait régné près de cinq.

An de R. 1028. De J. C. 275.

Quelque temps après le sénat choisit Tacite, homme d'un grand mérite, et peu jaloux des honneurs qu'on lui offrait, puisqu'il avait soixante-quinze ans. Il ne manquait à ce règne doux et juste, que de durer plus longtemps, pour faire le bonheur de l'Empire. Mais Tacite mourut au bout de six mois, en marchant contre les Perses et les Scythes qui avaient envahi les provinces de l'orient. Dans ce court espace de temps, le sénat eut une grande partie de l'autorité; et les historiens de ces siècles prodiguent des louanges aux empereurs qui consentaient ainsi à partager leur pouvoir.

A la mort de Tacite, toute l'armée proclama, comme d'un consentement unanime, Probus, empereur. Il avait quarante-quatre ans, était né d'une famille noble, et nourri dans les camps. Il se distingua bientôt par le courage et la discipline. Il fut souvent le

Dans les combats particuliers, il se fit remarquer par son zèle à sauver beaucoup de citoyens. Quand il fut empereur, son courage et son activité brillèrent également. Une nouvelle année amenait un nouveau fléau à l'Empire; et des invasions accumulées le menaçaient d'une destruction totale. Peut-être alors Probus était-il le seul capable de résister à ces maux. Mais ses soldats se révoltant, profitèrent de son départ pour la Grèce, et le tuèrent après un règne de six ans et quatre mois.

An de R. 1035. De J. C. 282. M. Aurélius Carus, préfet prétorien de l'empereur mort, fut choisi par l'armée pour lui succéder. Pour affermir son autorité, il s'associa à l'Empire ses deux fils Carin et Numérien; le premier était souillé de vices, le second se faisait remarquer par ses vertus, sa modestie et son courage. Quelque temps après son élévation, Carus mourut dans sa tente, frappé de la foudre qui tua plusieurs autres personnes à ses côtés.

Numérien, le plus jeune, qui accompagnait son père dans cette expédition, fut inconsolable de la mort de son père. Il versa

tant de larmes que ses yeux en furent incommodés, et qu'on fut obligé de le transporter dans une litière fermante. Cette particularité excita l'ambition d'Aper, son beau-père, qui crut pouvoir, sans un grand danger, viser à l'Empire. Il gagea un homme vil et mercenaire, pour assassiner l'empereur dans sa litière ; et pour mieux cacher cette action, il répandit que Numérien vivait toujours, mais que la lumière l'incommodait. L'odeur découvrit bientôt cette perfidie, et un cri général s'éleva dans l'armée. Au milieu de ce tumulte, Dioclétien, l'un des généraux les plus connus de ce temps, fut élu empereur, et tua Aper de sa propre main ; ayant ainsi (disent les historiens) accompli une prophétie, qui annonçait que Dioclétien serait empereur dès qu'il aurait tué un sanglier.

An de R. 1037. De J. C. 284.

Dioclétien était d'une origine obscure. Il prit son nom de Diocléa, ville où il reçut la naissance, et était âgé de quarante ans quand il fut élu empereur. Il dut entièrement son élévation à son mérite, ayant passé par tous les grades militaires avec une réputation de courage, de bonheur et de prévoyance. Vers ce temps

barbares. Toujours en guerre avec les Romains, ils pénétraient dans l'Italie, quand on rappelait l'armée qui s'opposait à leurs irruptions, et lorsqu'elle revenait, ils rentraient aussi dans leurs retraites froides, inaccessibles, et dans lesquelles eux seuls pouvaient vivre. Ce fut ainsi que les Scythes, les Goths, les Sarmates, les Alains, les Carses et les Quades descendirent en nombre incroyable : leurs défaites semblaient donner un nouveau ressort à leurs forces et à leur persévérance. Après avoir remporté sur eux plusieurs victoires; Dioclétien et Maximin, son associé à l'Empire, étonnèrent le monde entier, au milieu de leurs triomphes, en abdiquant la couronne le même jour et rentrant dans la société. Dioclétien vécut heureux pendant quelque temps encore. Il mourut de poison ou de folie : le genre de sa mort est incertain. Pendant son règne, qui dura vingt ans, il fut utile et actif; et son autorité sévère était propre aux moeurs dépravées de ce siècle.

A l'abdication des deux empereurs, les deux Césars, qu'ils avaient choisis, furent unanimement

An de R. 1057.
De J. C. 304.

reconnus. Constance Chlore, ainsi nommé de sa pâleur extrême, était bon, vertueux et vaillant; Galère était brave, mais brutal, cruel et débauché. Avec des caractères aussi opposés, ils convinrent de partager entre eux l'Empire, afin de jouir d'une pleine autorité. L'Occident échut à Constance. Il mourut en Bretagne, après avoir désigné son fils Constantin pour son successeur. Galère fut saisi d'un mal violent et extraordinaire, qui se joua de l'art des médecins, et dont l'empereur mourut.

An de R. 1095. De J. C. 306.

Constantin, surnommé le Grand, eut d'abord quelques rivaux : dans le nombre était Maxence, alors à Rome, et défenseur intrépide du paganisme. On dit que ce fut en marchant contre cet usurpateur, que Constantin fut converti au christianisme, à la vue d'un événement extraordinaire. Un soir, l'armée s'avançant vers Rome, Constantin était occupé de quelques réflexions sur les vicissitudes humaines et sur les dangers de son expédition. Sentant qu'il ne pouvait vaincre sans le secours du ciel, il médita sur les différentes opinions qui partageaient le monde, et pria Dieu de l'éclairer sur le parti qu'il

colonnes de lumières formées en croix, sur lesquelles il lut cette inscription : *Hoc signo vinces* ; « avec ce secours, tu vaincras ». Un spectacle si extraordinaire frappa d'étonnement l'empereur et ses soldats ; et ceux-ci l'interprétèrent chacun à sa manière. Ceux qui étaient attachés au paganisme, guidés par leurs aruspices, crurent à des présages funestes, et annoncèrent des événemens désastreux. Mais Constantin éprouva une impression différente : des visions qu'il eut pendant la nuit, au rapport des historiens, augmentèrent son courage. Le lendemain, il fit faire un drapeau royal, semblable à ce qu'il avait vu dans le ciel, et ordonna que, dans ses guerres, on le mît en avant, comme un signe de la protection céleste. Il consulta ensuite les principaux prédicateurs du christianisme, et fit une profession publique de cette sainte religion.

Ayant ainsi attaché à ses intérêts ses soldats, qui, pour la plupart, étaient chrétiens, Constantin ne perdit point de temps en entrant dans l'Italie avec quatre-vingt

mille fantassins et huit mille chevaux. Il s'avança presque jusqu'aux portes de Rome. Maxence sortit de la ville avec une armée de cent soixante-dix mille fantassins et de quatre-vingt mille chevaux. Le combat fut sanglant; la cavalerie de Maxence étant mise en déroute, la victoire se déclara pour son rival, et lui-même se noya en voulant passer le Tibre sur un pont qui s'écroula dessous lui.

A la suite de cette victoire, Constantin entra dans Rome, refusa les hommages que le peuple et le sénat étaient près de lui offrir, et attribua ses succès à un pouvoir surnaturel. Il fit placer la croix qu'il prétendait avoir vue dans les cieux, à la droite de toutes ses statues, avec cette inscription:

> Avec le secours de cette croix victorieuse, Constantin a délivré la ville d'un pouvoir tyrannique, et a rendu au peuple et au sénat romain leur ancienne autorité.

Il ordonna que désormais aucun criminel ne souffrirait le supplice de la croix; c'était auparavant la punition des esclaves convaincus de crime capital. Il rendit ensuite des édits qui firent cesser les persé-

même prétendre aux places de confiance.

Constantin contribuait de tout son pouvoir aux progrès de la religion et à la renaissance des lettres, qui, après avoir été longtemps sur leur déclin, étaient presque totalement négligées dans l'Empire. Mais, au milieu de ces travaux, la paix fut encore troublée par les préparatifs de Maximin, gouverneur de l'Orient. Desirant partager l'autorité impériale, il marcha contre Licinius avec une armée nombreuse. Plusieurs combats suivirent cette démarche: Il y eut une affaire générale, dans laquelle Maximin éprouva une défaite totale. Une grande partie de ses troupes fut taillée en pièces, et ceux qui échappèrent au carnage se soumirent au vainqueur. Maximin s'étant sauvé, se mit encore une fois à la tête d'une autre armée, déterminé à tenter de nouveau la fortune. Mais sa mort empêcha l'exécution de ses desseins. Comme il mourut dans un accès extraordinaire de folie, les chrétiens, dont il était l'ennemi déclaré, ne manquèrent point d'attribuer cet événement à une punition du ciel. Mais c'était le siècle des opinions erronnées et des faux miracles.

Tout semblait annoncer à Licinius et à Constantin la paisible possession de l'Empire et de l'autorité. Cependant on vit bientôt que l'ambition, non contente d'une partie du trône, le voulait avoir tout entier. Les écrivains du paganisme attribuent la rupture des deux empereurs à Constantin, et ceux du christianisme, uniquement à Licinius. Chacun fit usage de toutes ses ressources, et les deux armées formidables en vinrent aux mains près de Cibalis en Pannonie. Avant le combat, Constantin, environné d'évêques chrétiens, implora le secours du ciel. Licinius, avec un zèle égal, invitait les prêtres païens à intercéder auprès des dieux en sa faveur. La victoire se déclara pour la vraie religion. Constantin fut victorieux après beaucoup de résistance : il prit le camp de l'ennemi, et força bientôt après Licinius à demander la paix, qu'il lui accorda. Mais elle ne fut pas de longue durée : la guerre recommença bientôt, et les deux rivaux en vinrent à une affaire décisive. Licinius fut entièrement défait : Constantin le poursuivit en Nicomédie, où il se rendit après avoir obtenu la promesse, sous serment, qu'on épargnerait ses jours,

ne tint point sa parole : soit qu'il craignît les projets de Licinius, soit que celui-ci eût conspiré de nouveau, l'empereur ordonna qu'on le mît à mort, ainsi que son général Martian, qui avait été déclaré César quelque temps auparavant.

Seul maître de l'Empire, Constantin résolut d'établir le christianisme sur des bases tellement solides, que de nouvelles révolutions ne pussent l'ébranler. Il commanda à tous ses sujets d'obéir aux ordres des évêques. Il convoqua un concile général, afin de réprimer les hérésies qui commençaient à s'introduire dans l'église, particulièrement celle d'Arius. L'empereur lui-même, trois cent dix-huit évêques, et une multitude de prêtres et de diacres, assistèrent à ce concile. Tous, à l'exception de soixante-dix, condamnèrent les opinions d'Arius, qui fut relégué, avec ses partisans, dans un coin de l'Empire.

Si Constantin rétablit la tranquillité générale dans ses Etats, il ne put se garantir de malheurs domestiques. Comme les historiens de ce temps sont sans cesse en con-

tradiction, on ne peut savoir au juste quels puissans motifs l'engagèrent à faire périr sa femme Fausta et son fils Crispus. Le plus vraisemblable est que l'impératrice Fausta, d'une grande beauté, mais en proie à des passions désordonnées, aimait Crispus, fils d'une autre femme de Constantin. Elle mit tout en usage pour inspirer de l'amour à ce jeune homme; et voyant tous ses efforts inutiles, elle finit par lui faire un aveu de sa passion; ce qui produisit une explication fatale à tous les deux. Crispus reçut sa déclaration avec haine et mépris, et Fausta, pour se venger, l'accusa auprès de l'empereur. Transporté de fureur et de jalousie, Constantin le fit mettre à mort sans l'entendre. Son innocence ne parut que lorsqu'il n'était plus temps. Le seul moyen de réparation qui restât à l'empereur, fut de condamner à mort Fausta, ainsi que quelques complices de sa perfidie.

On croit que tout le bien qu'il fit ne compensa point le mal qu'il causa à l'Etat, en transportant de Rome à Bizance le siége de l'Empire. Quels que furent les motifs de cette action, soit qu'il fût offensé des affronts qu'il reçut à Rome, soit qu'il

regardât Constantinople comme plus au centre de l'Empire, ou qu'il crût que les parties de l'orient eussent plus besoin de sa présence, l'expérience a prouvé que ses raisons étaient faibles et sans fondement. L'Empire tombait en décadence depuis long-temps; mais ce changement hâta sa chute. Depuis cette époque, il n'a jamais repris sa première splendeur; semblable à une fleur qui languit par degrés après avoir été transplantée sur un sol étranger, il dépérit totalement.

Le premier projet de Constantin fut de bâtir une ville, qu'il voulait faire la capitale du monde. C'est pour cela qu'il choisit une position en Bithynie, dans l'Asie mineure. On raconte que, comme il traçait le plan, un aigle rompit le fil, et l'emporta à Bizance, ville située sur le côté opposé du Bosphore. Il crut de-là qu'il y devait fixer le siége de l'Empire. Il est vrai que la nature semble y avoir accumulé tous les avantages et toutes les beautés qui conviennent à la capitale d'un Empire. Située dans une plaine qui, par une pente insensible, descendait jusqu'à la mer, elle dominait sur le détroit qui joint la Méditer-

An de R. 1084. De J. C. 330. tous les avantages d'u
heureux. Il embellit
d'édifices magnifiques,
tagea en quatorze quartiers, fit co
un capitole, un amphithéâtre, de
et d'autres monumens publics; et
qu'elle répondait à la grandeur de s
jet, il la dédia solennellement au I
martyrs, et, en moins de deux ans
son entrée au milieu de sa cour.

Ce changement n'altéra pas imm
ment le gouvernement. Les Rom
soumirent, quoiqu'avec répugnanc
dant deux ou trois ans il n'y eut
troubles dans l'Etat. Voyant enfin
Romains avaient dégarni les bords
nube, les Goths recommencèrent l
vasions, et ravagèrent le pays a
cruauté inouie. Constantin les repo
les réduisit à une telle extrémité,
de cent mille d'entr'eux périrent de
de faim.

Une faute que commit l'emper
de partager l'Empire entre ses
Constantin, son fils aîné, comm
Gaules et les provinces de l'O

Ce partage contribua plus encore [illegible] de l'Empire; car il n'y eut plus un centre d'union dans l'Etat pour réprimer les Barbares qui combattant avec des forces supérieures, finirent par vaincre, après avoir été souvent battus. Après un règne de trente ans, Constantin, âgé de soixante-six ans, vit sa santé décliner chaque jour. Attaqué d'une maladie, il vint à Nicomédie, où, se voyant privé de l'espoir de se rétablir, il se fit baptiser. Il expira après avoir reçu ce sacrement. An de R. 1091. De J. C. 337.

CHAPITRE V.

De la destruction de l'Empire Romain après la mort de Constantin, et des événemens qui hâtèrent cette catastrophe.

DEPUIS cette époque, on désespéra du salut de l'Empire. La prudence ne pouvait empêcher sa chute : le courage était insuffisant pour s'opposer aux maux qui l'environnaient de tous côtés. Si nous entrions dans quelques détails sur le caractère des princes de ce temps, ce serait plutôt sur celui des vainqueurs que sur celui des vaincus ; et nous parlerions de ces chefs Goths qui menèrent un peuple brave et vertueux à la conquête de nations corrompues par le vice, énervées par la débauche.

Ces Barbares ne furent pas d'abord connus des Romains ; ensuite ils leur devinrent incommodes. Mais ils étaient devenus formidables, et tellement nombreux, que la terre semblait produire des armées pour

nombre s'était accru dans leurs déserts, au milieu des frimats et de la neige; et ils attendaient depuis long-temps l'occasion de descendre dans un climat plus favorable. Contre un tel ennemi, le courage était impuissant, et la science insuffisante. Une victoire dissipait un peuple qui n'avait ni nom, ni demeure; d'autres lui succédaient, également braves et obscurs.

Les empereurs en guerre avec les Goths, n'avaient, pour la plupart, ni le courage, ni la prudence nécessaires pour leur résister. Leur séjour en Asie les avait énervés: ils voulaient se faire adorer comme les monarques de l'Orient. Au sein de la mollesse, ils ne se montraient plus aux soldats, devenaient indolens et lâches; et n'aimant que les plaisirs, ils ne se mêlaient plus du gouvernement. Constance, qui régna trente-huit ans, était timide, pusillanime, malheureux, gouverné par ses eunuques et ses femmes, et hors d'état d'arrêter la chute de l'Empire. Son successeur Julien, surnommé l'Apostat, parce qu'il embrassa le paganisme, était un prince bon et courageux. Par sa conduite sage et économe, il

chassa les ennemis, qui avaient pris cinquante villes sur le Rhin. Son nom fut la terreur des Goths pendant son règne, qui ne dura que deux ans. Jovien et Valentinien n'eurent que le courage suffisant pour empêcher l'Empire romain d'être la proie de ses ennemis. Aucun prince ne sentit plus que Valentinien la nécessité de rétablir l'ancienne constitution de l'Etat. Les premiers empereurs avaient dégarni les frontières, uniquement pour affermir leur puissance dans l'intérieur : mais Valentinien employa sa vie à fortifier les bords du Rhin. Il leva des troupes, qu'il cantonna et approvisionna de munitions, et construisit des châteaux. Mais un événement que la prudence humaine ne pouvait prévoir, amena un nouvel ennemi pour aider à la ruine universelle de l'Etat.

Une nombreuse peuplade de sauvages, connus sous le nom de Huns et d'Alains, habitait le pays situé entre les Palus-Méotides, le mont Caucase et la mer Caspienne. Le sol était fertile, et le peuple avide de vol et de pillage. Comme ils croyaient que les Palus-Méotides étaient impraticables, ils n'avaient aucune relation avec les Ro-

que leur propre ignorance leur avait assignées, pendant que les autres nations pillaient avec sécurité. Suivant l'opinion de quelques personnes, le Tanaïs avait roulé, dans son cours, un limon qu'il avait déposé sur la surface du Bosphore cimmérien. Ce limon prenant insensiblement une certaine consistance, avait servi de passage aux Barbares; d'autres prétendent que deux jeunes Scythes à la poursuite d'une génisse, voyant l'animal traverser, dans sa frayeur, un bras de la mer, le suivirent, et se trouvèrent dans un monde nouveau, sur le rivage opposé. Ils ne manquèrent point, à leur retour, de raconter les merveilles des terres qu'ils avaient découvertes; et, d'après leur rapport, un corps innombrable de Huns passa le détroit, et rencontrant d'abord les Goths, il les mit en fuite. Ceux-ci consternés se présentèrent sur les bords du Danube, et supplièrent les Romains de leur accorder une retraite. Ils l'obtinrent de Valens, qui leur distribua des portions de terre dans la Thrace; mais il ne leur donna aucun des secours nécessaires. Aigris par le ressentiment et le besoin, ils marchèrent

contre leur protecteur; et dans un combat terrible, qui eut lieu près d'Andrinople, ils détruisirent la plus grande partie de l'armée de Valens, et celui-ci même tomba sous leurs coups.

Les armées romaines s'affaiblissaient à tel point, que les empereurs, voyant qu'il était difficile de lever des troupes, furent obligés de payer un corps de Barbares pour l'opposer à un autre. Cet expédient réussissait dans un danger pressant; mais quand il était passé, les Romains virent qu'il leur était aussi difficile de se débarrasser de leurs nouveaux alliés que de leurs ennemis. Ainsi la ruine de l'Empire ne vint point d'une invasion subite; mais il succomba sous le poids des attaques répétées faites sur tous les points. Après avoir ravagé une province, les Barbares passaient à une autre. La Thrace, la Mésie et la Pannonie furent d'abord les théâtres de leurs dévastations: mais quand ces contrées furent pillées, ils allaient commettre leurs brigandages dans la Macédoine, la Thessalie et la Grèce, d'où bientôt ils s'étendirent jusque dans la Norique. Ainsi les possessions de l'Empire di-

duit à la seule Italie.

La conduite et la valeur de Théodose retardèrent, en quelque sorte, la ruine commencée sous Valens; mais, à sa mort, l'ennemi ne trouva plus d'obstacles. On avait eu recours à une troupe nombreuse de Goths, commandés par Alaric leur roi : ce moyen, employé pour arrêter les progrès de la décadence romaine, porta le dernier coup à la sûreté de l'Etat. Le prince des Goths, qu'on nous peint comme brave, impétueux, entreprenant, s'appercevant de la faiblesse du gouvernement, vit aussi-tôt qu'Arcadius et Honorius, successeurs de Théodose, étaient incapables de défendre l'Empire romain. Excité de plus par les conseils artificieux de Cusinus, qui ambitionnait le trône pour lui-même, ce prince guerrier se mit à la tête de ses Barbares, déclara la guerre à ceux qui l'employaient, et vainquit plusieurs fois les armées romaines. Quand ses troupes étaient taillées en pièces, il recevait aussi-tôt de nouveaux secours de son pays. Voulant enfin exécuter ses grands desseins, il passa les Alpes, et se répandit comme un torrent dans les



vallées fertiles de l'Italie. Ce pays délicieux était, depuis long-temps, le séjour de l'indolence et des plaisirs sensuels. Ses champs étaient devenus des jardins qui énervaient leurs possesseurs, après avoir alimenté le soldat destiné à la conquête du monde. Les timides habitans virent avec épouvante un ennemi terrible ravageant leur pays, pendant qu'Honorius, alors à Ravenne, semblait vouloir conserver seulement sa dignité, mais refuser tout accommodement. Les Romains sentirent doublement leurs maux. Rome, long-temps maîtresse du monde, voyait autour d'elle une armée de féroces Barbares qui l'assiégeaient, et dans ses murs une population nombreuse réduite aux dernières extrémités par la peste et la famine. Dans cette situation déplorable, le sénat envoya des ambassadeurs à Alaric, lui demandant la paix sous des conditions raisonnables, ou, s'il la refusait, de permettre aux Romains de sortir de la ville pour combattre. A ce message, le roi des Goths répondit par un éclat de rire : « Il est » plus aisé, disait-il, de faucher un pré quand » l'herbe y est épaisse que lorsqu'elle y est » clair-semée » ; prétendant par-là que

leurs troupes, renfermées dans une ville, seraient plus facilement battues que rangées en ordre de bataille. Lorsqu'ils offrirent des conditions de paix, il leur demanda toutes leurs richesses et tous leurs esclaves. Ils lui dirent alors : « Mais que » nous laisserez-vous donc? — La vie », répliqua-t-il avec sévérité. C'étaient de dures conditions pour cette ville célèbre. Mais forcés par la nécessité, les citoyens levèrent une somme considérable, moitié par des taxes, moitié en dépouillant les temples païens, et achetèrent ainsi leur féroce conquérant. Leur perte n'était que retardée. Alaric, voyant qu'il pourrait se rendre maître de Rome quand il le voudrait, revint avec son armée quelque temps après, poussa le siége avec plus de vigueur qu'il n'avait fait, et s'empara de la ville de force ou par ruse; ce dont les historiens ne sont point d'accord. Ainsi cette cité, qui, pendant tant de siècles, avait mis à contribution le monde entier, et s'était enrichie des dépouilles du genre humain, éprouva à son tour les revers de la fortune, et souffrit tous les maux que la cruauté pouvait infliger. Les soldats eurent la liberté de

An de R. 1163. De J. C. 410.

tout piller, excepté les églises; et au milieu de ces horribles désordres, le respect de ces Barbares pour notre sainte religion fut si grand, que les païens de Rome eurent recours aux chrétiens, et implorèrent leur protection. Ce pillage terrible dura pendant trois jours, et l'on ne saurait compter le nombre des monumens précieux des arts ou des sciences qui périrent sous la fureur des Barbares. Il resta encore cependant beaucoup de traces de la magnificence de la ville; de sorte que cette prise sembla plutôt un châtiment qu'une ruine totale.

Quoique les Goths, vainqueurs de l'Occident, eussent laissé Rome survivre à sa défaite, ils virent combien il était aisé de s'emparer de la ville dans une autre occasion. L'étendue de ses murs mettait les habitans dans l'impossibilité de la défendre; et comme elle était située dans une plaine, on pouvait lui livrer l'assaut sans beaucoup de difficultés. Les Romains d'ailleurs n'avaient aucun secours à attendre du dehors; le pays était tellement dépeuplé, que les empereurs étaient obligés de se retirer à Ravenne, où, sans le secours d'une armée, ils pouvaient être en sûreté, tant cette place était fortifiée par la

roi des Vandales. Pendant quatorze jours, ses soldats impitoyables dévastèrent cette cité vénérable. Les maisons particulières ni les bâtimens publics ne furent exceptés : le sexe, l'âge, la religion, tout fut en butte à leur débauche ou à leur avarice.

La capitale de l'Empire étant ainsi saccagée plusieurs fois, et l'Italie inondée de Barbares venus, sous des dénominations différentes, des confins de l'Europe, les empereurs de l'Occident conservèrent pendant quelque temps le titre de roi, sans aucune autorité. Honorius se vit dépouillé, pendant sa vie, de la plus grande partie de ses Etats. Sa capitale était prise par les Goths : la Pannonie était au pouvoir des Huns ; l'Espagne appartenait aux Alains, aux Suèves, aux Vandales ; les Bourguignons s'établirent dans la Gaule, où les Goths finirent par se fixer eux-mêmes. Quelque temps après, les habitans de Rome se voyant abandonnés de leurs princes, firent quelques faibles efforts pour reprendre leur ancien pouvoir. L'Armorique et la Bretagne commencèrent à se donner des loix. Ainsi la puissance ro-

qui prenaient le titre d'en
saient à une perte certaine
même enfin d'être en usage
d'Augustule, et Odoacre, g
rules, prit le titre de *roi d*
Ainsi finit ce grand Empire
quis le monde par ses ar
éclairé par ses lumières : il
tion à la tempérance ; la d
sionna sa chute. Il s'était éti
triotisme, et sa ruine fut cer
nom de citoyen romain ne
vain titre, par rapport à l'éte
de l'Empire. Il finit 523 ans ap
de Pharsale, 146 après la
siége impérial à Constantinop
la naissance de Jésus-Christ.

FIN.

SOMMAIRE DES CHAPITRES

DE LA SECONDE PARTIE.

FIN DU SOMMAIRE DE LA IIe PARTIE.



TABLE DES QUESTIONS

à faire aux Elèves par les Professeurs.

SECONDE PARTIE.

LES EMPEREURS.

— 123 — 20, qui ne pouvait; *lisez*, qui ne voulait point
— 140 — 15, à quoi il s'amusait; *lisez*, exercice auquel il se livrait
— 142 — 19, de son gouvernement; *lisez*, son gouvernement
— 169 — 13, occupé de; *lisez*, occupé à
— 221 — 21, ou s'il la refusait, de permettre; *lisez*, le priant de permettre.

